

RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES.



230 l 24
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES

SUR
L'ORIGINE DE LA PITIÉ

ET
DIVERS AUTRES SUJETS DE MORALE;

PAR M. LE B. DE B....

Baron de Bock.

H.



A LONDRES.

Se trouve A PARIS,

Chez { BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.
la veuve DUCHESNE, Libraire, rue
Saint-Jacques.

Et A METZ,

Chez DEVILLY, Libraire, rue Fournirue. 1787.

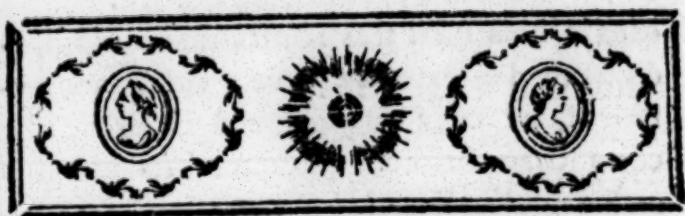
SUPPLÉMENT A L'ERRATA.

Page 67 , ligne 27 , *tapirousson* , lisez , *tapiroussou*.

Page 86 , ligne 14 , *promptement* , lisez , *proprement*.

Page 202 , ligne 13 , *Calléadre* , lisez , *Calleade*.





P R E M I E R
D I S C O U R S.

S I L' H O M M E
EST NATURELLEMENT CRUEL.

» **U**N Ministre de George-Town s'avisa ,
il y a peu d'années , de prêcher en
faveur des Nègres , & de recommander plus
de douceur à leurs Maîtres. Monsieur , lui dit
un de ses auditeurs , nous vous payons de
bons appointemens pour nous lire les prô-
nes de la liturgie & nous expliquer l'Evan-
gile ; mais nous n'avons pas besoin de vos
leçons pour savoir nous conduire avec nos
noirs. Le Ministre se tut ; il vit bien que
les esprits n'étoient pas encore assez mûrs.

» M. de St. John , en se rendant à une plan-
tation où il étoit invité à dîner , aperçut

6 PREMIER DISCOURS.

dans le bois qu'il traversoit, une foule prodigieuse d'oiseaux de proie, voltigeans autour d'une cage suspendue à un arbre : de cette cage sortoient quelques cris plaintifs mal articulés. Entraîné par un mouvement involontaire, je fis feu sur ces oiseaux, dit-il, ils fuirent à une petite distance en faisant un bruit horrible; tout-à-coup j'aperçus dans la cage un Nègre suspendu & expirant : je frissonne encore quand je me rappelle ce spectacle horrible; les oiseaux lui avoient emporté les yeux, ses joues étoient à découvert, ses bras avoient été dévorés dans plusieurs endroits, son corps étoit couvert de blessures, le sang en découloit par-tout, & teignoit la terre au-dessous. A peine les oiseaux avoient-ils quitté la place, que des nuées d'insectes couvrirent le corps de ce malheureux, s'attacherent à ses muscles déchirés, dont ils suçoient le sang. Le mien se glaça dans mes veines; je tremblois, je restois immobile en considérant le sort de cet infortuné.

» Quoique privé de la vue, ce spectre vivant pouvoit encore entendre; dans son langage grossier il demanda quelques gouttes d'eau pour appaiser sa soif. Dans ce triste moment, l'humanité elle-même auroit hésité ou à lui porter un vain soulagement,

PREMIER DISCOURS. 7

ou à mettre fin à une agonie si cruelle.

» Certainement j'aurois suivi le dernier parti, si j'avois eu une balle dans mon fusil; mais ne pouvant pas lui rendre ce service, je cherchai à calmer sa soif. Une coquille attachée à une perche, dont s'étoient probablement servis quelques Nègres, me frappa la vue; je la remplis d'eau, & la portai d'une main tremblante aux lèvres du malheureux agonisant, pressé par la soif. Il se porta à l'endroit où il devinoit que la coquille avoit passé en entendant son bruit. Grand merci, homme blanc, me dit-il, grand merci, mets-y du poison, & donne-le moi. Depuis quand êtes-vous là suspendu, lui demandai-je? Depuis deux jours, & moi pas mourir! Les oiseaux, les oiseaux! Ah. ah. Accablé, anéanti de ce spectacle, je ramassois toutes mes forces pour me tirer de là, & me traîner vers la ferme où j'étois attendu. Là, j'appris la cause du traitement infligé à ce Nègre; il avoit tué l'Inspecteur de la plantation: on me dit que l'intérêt des Maîtres exigeoit cette cruelle punition, & j'entendis répéter les vieux argumens avec lesquels on justifie ces atrocités (1). «

(1) Journal de Genève, N^o. 22, du 31 Mai, 1783.

8 PREMIER DISCOURS.

L'homme est-il donc né féroce ? & le plaisir de donner la mort , sans courir aucun danger , est-il un sentiment qui lui soit naturel ? C'est la question intéressante que j'entreprends d'examiner dans ce discours.

Les enfans aiment à détruire ; moins ils ont de force , plus ils ont d'empressement à en faire usage. Un secret penchant à la cruauté , dès l'aurore de la vie , commence à se manifester en eux , & en dévancant les premières impressions de la pitié , les livre à tous les excès dont leur foiblesse les laisse capables. Leurs jouets , leurs oiseaux , sont les premières victimes qu'ils immolent au sentiment de leurs forces naissantes , en attendant qu'ils puissent les exercer sur leurs propres semblables. Déjà la colère & la vindication influent sur leurs démarches ; mais le seul desir d'être amusé suffit pour les engager à commettre ces petits homicides. On dira peut-être qu'un enfant tue un oiseau sans le savoir , sans en avoir le dessein , & sans avoir aucune idée de la douleur qu'il lui fait éprouver ; que dans cet âge tendre , on a fait si peu de comparaisons , qu'on ne connoît ni la mort , ni ses suites. Cette réflexion pourroit être juste , si on ne l'appliquoit qu'aux enfans qui sont au berceau ; mais elle est

PREMIER DISCOURS.

absolument fausse pour ceux qui ont déjà cinq ou six ans , chez lesquels on trouve les mêmes inclinations. Ils ont alors assez de connoissance pour savoir ce qu'ils font ; & on ne peut pas douter , que s'ils détruisent , c'est qu'ils le veulent bien.

Les Sauvages de l'Amérique, les Nègres & en général tous les peuples non civilisés , dont la vie n'est qu'une enfance continuée , ont les mêmes goûts. Tuer de sang-froid un prisonnier qu'ils ont surpris sans défense , lui faire souffrir , en chantant & en riant , les tourmens les plus horribles , n'est pour eux qu'un jeu ; les femmes même , ces créatures charmantes , qui ne semblent faites que pour plaire & pour aimer , sont les plus cruelles dans ces sortes d'occasions , & portent souvent la barbarie au plus haut degré.

Je fais bien qu'on ne manquera pas de m'objecter qu'on ne traite ainsi que les prisonniers de guerre ; que plus les hommes sont foibles , plus ils sont vindicatifs ; qu'en conséquence il n'est pas extraordinaire que les Américains , qui ne forment que de légères peuplades , se vengent avec autant de rigueur , les injures dans une petite nation devenant personnelles aux individus ; qu'enfin , pour ce qui regarde les

femmes, plus elles auront aimé leurs maris tués dans un combat, plus elles chercheront à faire souffrir, pour se venger, ceux qu'elles croiront avoir contribué à leur mort.

Mais je répondrai 1°. qu'on a une très fausse idée de la manière dont ces peuples font la guerre. » Rien de si lâche, rien de si timide, dit le Chevalier Desmarchais (1), que ces fiers guerriers de la Guyane. Vont-ils à une expédition ? ils ne marchent que la nuit ; à peine osent-ils respirer de crainte d'être découverts. Si par un cas imprévu, ils rencontroient leurs ennemis, c'est à qui s'enfuira le premier & le plus vite. Le champ de bataille est toujours vide. On n'a jamais connu en ce pays de bataille rangée, jamais de duel, de combat singulier ; toute la bravoure consiste dans les surprises. Quand ils arrivent près d'un carbet ennemi, ils l'entourent sans bruit, & font pleuvoir sur le toit, qui n'est composé que de cannes sèches, une grêle de flèches, au bout desquelles il y a un gros peloton allumé. Dans un instant le feu

(1) Voyages du Chevalier Desmarchais en Guinée & à Cayenne, par le Pere Labat, tome IV, p. 59 & 60.

PREMIER DISCOURS. 11

prend à cette couverture combustible , & contraint ceux qui sont dans le carbet d'en fortir sans armes & sans défense. Nos braves assaillans les reçoivent à coups de bou-ton ou de couteau ; ils lient ceux qui sont moins de résistance , afin de les manger , & tuent tout le reste sans distinction «.

Je demande actuellement comment une victoire qui coûte aussi peu , où l'on ne court pas le plus léger danger , peut porter aux excès de vengeance que les Sauvages exercent sur leurs prisonniers ? Quels crimes ont-ils à punir , & pourquoi une aussi effroyable cruauté ? J'avoue que les Canadiens & les Indigènes de l'Amérique Septentrionale sont un peu moins lâches , & que si on ne pouvoit pas comparer leur conduite dans les circonstances dont je parle avec celle des Galibis & des autres peuples de la Guyane , on penseroit peut-être que leur cruauté n'étant pas réfléchie , elle la suite d'une aveugle fureur , dont les effets se font encore sentir après que les dangers sont passés : mais ici il n'y a ni courage , ni colère ; les Galibis sont atroces de sang-froid. Ils le sont donc par un penchant naturel & irrésistible , & non parce qu'ils ont des passions ardentes qui

les entraînent à commettre des actions dont ils se repentent ensuite.

Les mœurs des Galibis , quant à la cruauté, sont celles de tous les Sauvages, soit de l'Amérique, soit de l'Afrique. Ce sont celles de l'homme livré à lui-même, & dont les facultés n'ont pas été perfectionnées par la civilisation & les arts.

2^o. Les femmes Américaines, suivant le rapport de tous les Voyageurs, sont très froides, & les plus malheureuses créatures qui soient au monde. Méprisées & souvent abandonnées de leurs maris, elles seules sont obligées de travailler & de les servir, pendant que ceux-ci, à l'exception de la chasse, de la pêche & de la guerre, ne font exactement rien. Leur condition enfin est si insupportable, qu'il n'est pas rare de voir des mères détruire leurs filles à l'instant où elles accouchent, afin de leur éviter, par une mort prématurée, l'existence affreuse qui les attend.

Aussi les Européens, lors de la découverte de l'Amérique, ont-ils toujours été parfaitement accueillis par les femmes. Dans les circonstances critiques, elles sacrifioient, sans hésiter, leurs maris à ces étrangers qui avoient su leur plaire, &

dont le joug leur paroïssoit mille fois plus doux que celui de leurs tyrans.

Ce fait est une preuve certaine que l'amour n'est pas l'unique cause des cruautés qu'elles exercent sur leurs prisonniers.

Je ne parlerai point de la facilité avec laquelle les Sauvages dévorent leurs propres enfans, quand ils sont pressés par la faim; de ceux qui font servir leurs entrailles de tombeau à leurs peres & à leurs parens (1); des boucheries de chair humaine que des Voyageurs prétendent exister dans les Etats du Grand Macoco, où l'on marchande, comme un gigot de mouton, la cuisse ou l'épaule d'un homme qui est encore vivant (2); du commerce infâme que font les Nègres en vendant à nos

(1) Les Quaraniens & les Brasiliens antropophages mangent les morts; les meres même mangent leurs enfans nouveaux-nés. *Voyez l'extrait de l'Histoire des Abiponiens*, par M. Martin d'Obrizhoffer, rapporté dans le Journal Encyclopédique de l'année 1785, tom. 8, partie 1ere.

(2) Recueil de l'Abbé de Longuerue, p. 17. Les Otomies, peuple Mexicain, quand ils avoient sacrifié leurs captifs, les hachotent en pièces, & en vendoient les morceaux tout cuits dans des boucheries publiques. *Histoire générale des voyages de M. de la Harpe*, tom. XI, page 292 & 293.

Marchands des esclaves, & souvent leurs propres femmes ; de la populace enfin de tous les Etats d'Europe, dont l'ame encore moitié sauvage est assez dure pour se repaître avec délice du supplice des criminels. Je me contenterai de rapporter un dernier trait d'insensibilité dont parle le Ch. Desmarchais, & qui terminera cette courte liste des cruautés humaines, que nous venons de parcourir. » Rien ne marque mieux, dit ce Voyageur (1), la barbarie des Nègres de Juda, qui sont les plus civilisés de toute la côte, que l'abandon où ils laissent les personnes qui doivent leur être les plus chères, quand elles sont malades. C'est un usage établi parmi eux de ne leur pas donner le moindre secours. Les femmes abandonnent leurs maris, les enfans leurs peres, à moins qu'ils n'ayent des esclaves pour se faire servir, ou de quoi payer ceux de qui ils exigent quelques secours. Cela est tellement d'usage parmi eux, qu'ils ne s'en formalisent pas. Le hasard, leur forte complexion, ou les simples qu'on emploie, ne les ont pas plutôt guéris, qu'ils

(1) Voyage du Chevalier Desmarchais en Guinée, tom. II, page 132.

vivent de la même manière avec ceux qui les avoient abandonnés , comme s'ils en avoient été secourus avec la plus tendre affection ».

Le portrait que fait ici M. Desmarchais , convient également aux Sauvages , aux Chinois , à presque tous les peuples de l'Inde , & malheureusement à beaucoup d'Européens , qui ne valent pas mieux. Un vif amour de soi-même & une profonde indifférence pour tout le reste , est le signe caractéristique de l'homme brut.

On croit en général les Sauvages fort curieux , c'est encore une erreur. N'aimant qu'eux , & ne devinant pas l'utilité de nos différentes inventions , ils ne regardent & ne desirerent rien que ce qu'ils connoissent. De tant de choses extraordinaires & nouvelles qui se rencontroient sur les vaisseaux du Capitaine Coock , lorsqu'il passa le détroit de Magellan , la nourriture & un bon feu dont il régala les pauvres Patagons qui vinrent à son bord , furent les seuls objets qui fixerent leur attention.

C'est donc à notre industrie , aux sciences & aux arts , que nous devons le développement de notre esprit ; & ce développement lui-même , est la source unique de toutes nos vertus. Sans doute l'homme

porte en lui l'aptitude à se perfectionner ; mais cela ne suffit pas s'il n'est placé dans des circonstances favorables. Des milliers d'années pourroient s'écouler infructueusement.

M. Rousseau a dit que les hommes naissent tous bons. S'il a attaché à ces mots le sens , qu'aucune de leurs actions ne pouvoit les rendre coupables envers eux-mêmes , il a eu raison ; mais s'il a entendu par là qu'ils étoient naturellement doux & pacifiques , ne prenant aucun plaisir à voir ou à faire souffrir d'autres créatures vivantes , je crois qu'il s'est trompé. La pitié , la bienfaisance , la générosité & la tendresse filiale , sont toutes des qualités acquises par la civilisation ; elle a seule développé notre sensibilité & dirigé à l'avantage de l'humanité l'amour de soi-même , ce même principe d'égoïsme , qui , resté sans contre-poids chez le Sauvage , est devenu l'origine de tous ses vices. J'en vais donner quelques exemples.

L A P I T I É.

LA pitié est l'effet d'un retour sur nous-mêmes , qui en nous rappelant vivement ce que nous avons quelquefois souffert

nous fait craindre de souffrir encore , & nous oblige à nous mettre à la place de celui qui a des peines & de la douleur.

Deux choses opposées contribuent à diminuer la pitié. La première , c'est de n'avoir jamais souffert ; l'adversité étant la grande école des ames , l'homme trop heureux se met difficilement à la place de l'infortuné. La seconde , c'est d'avoir trop souffert : alors le souvenir de nos malheurs passés , en se retraçant à notre esprit , nous fait trouver ceux des autres beaucoup plus légers , & cette comparaison éteint nécessairement la pitié. Les Sauvages ont trop peu d'imagination , & mènent une vie trop dure pour se mettre à la place de personne. Uniquement occupés de leurs besoins , le moment présent est tout pour eux , l'avenir rien ; la paresse & l'insouciance sont leurs goûts favoris ; l'amour de la vengeance & l'ivrognerie , leurs seules passions.

Les gens de la campagne qui , chez les nations civilisées , sont ceux qui se rapprochent le plus de l'état sauvage , sont aussi d'autant moins sensibles à la pitié , qu'ils sont plus pauvres & plus stupides.

LA BIENFAISANCE.

CETTE vertu n'est qu'une suite de la pitié. Il est impossible de se mettre à la place d'un être qui souffre, sans desirer de le voir guérir. Les secours qu'on administre dans cette occasion, s'appellent donc bienfaisance. On se secourt dans un autre à qui on fait du bien, parce que, par la force de l'imagination, on est un moment devenu lui.

LA GÉNÉROSITÉ.

LA générosité est le sacrifice de son intérêt particulier à celui d'un autre. Cette vertu, qui naît d'un mélange de pitié & de bienfaisance, souvent même d'orgueil & de vanité, ne peut se trouver, comme on voit, que chez les peuples civilisés.

Notre ame s'élève alors par la noble pensée de faire un heureux. C'est ainsi qu'un simple mortel peut, pour quelques instans, devenir le représentant de la Divinité sur la terre. Tendre une main secourable au foible qu'on opprime, résister avec fermeté à l'injustice d'un Grand, qui veut l'écraser; tout risquer pour le sauver; ne craindre personne, mais craindre d'avoir tort :

voilà les principaux devoirs de l'homme généreux.

Etre éternel ! Dieu de l'Univers ! puisqu'il est vrai que tu daignes quelquefois descendre jusqu'à écouter nos prières, fais que je ressemble toujours à ce portrait ! Que je meure digne du feu pur dont je brûle en ce moment , & que toi seul as pu m'inspirer ! La vie , ah ! la vie , ne peut m'être chère qu'à ce prix.

La générosité n'a pas besoin de la louange des autres ; elle porte sa récompense en elle-même ; il n'est point d'approbation plus douce pour l'homme généreux que la sienne.

L'AMOUR PATERNEL.

C'EST peut-être le seul sentiment que les Sauvages partagent avec les peuples policés , quoiqu'il soit chez eux beaucoup moins vif , & qu'il ne dure gueres , comme chez les animaux , qu'aussi long-temps que leurs enfans ont besoin de secours.

Dans l'état de civilisation , l'habitude de vivre ensemble , une sensibilité tendre & réfléchie , le plaisir de se voir renaître dans ses enfans , & de prolonger ainsi son existence , alors même qu'on va la perdre pour jamais ; la vanité enfin pour les Grands , le besoin & l'espérance d'être secourus dans

leur vieillesse par les pauvres, ont donné à l'amour paternel une bien autre intensité.

Nous sommes heureux dans ces seconds nous-mêmes; nous souffrons dans eux. Prêts à descendre dans la tombe, l'Univers nous intéresse encore; & quand tout nous quitte, nous tenons encore à tout par eux.

O Sentiment délicieux & souvent trop cruel, que de plaisirs & de peines vous procurez! Combien nous devons tour-à-tour vous aimer & vous haïr! Et cependant, malgré cet alternatif incertain, quel mortel n'est pas tenté de le goûter, quand il réfléchit à la solitude affreuse où se trouve un célibataire à la fin de ses jours; lorsqu'environné d'héritiers avides, ou d'amis indifférens, chaque instant de repit que la nature lui laisse, est pour eux un supplice! Ne tenant à rien, & ne laissant rien après lui, il a déjà commencé à mourir long-temps avant que de cesser de vivre; & le moment où il ferme les yeux à la lumière, est plutôt la fin de ses ennuis, que celle de son existence.

LA TENDRESSE FILIALE.

LA tendresse filiale est bien moins vive que l'amour paternel; nulle égalité entre ces

ces deux sentimens. En voici la raison.

Chez les Sauvages, la reconnoissance des enfans finit avec le besoin qu'ils ont de leurs parens; les événemens passés ne laissant que de légères traces dans leur esprit, le souvenir des biens qu'ils en ont reçus s'efface aussitôt qu'ils peuvent pourvoir par eux-mêmes à leur subsistance.

Chez les peuples policés, l'usage & plus souvent l'abus que les peres font de leur autorité, éteint l'attachement des enfans. L'un veut toujours commander, les autres se lassent d'obéir. Si on ajoute à cela les besoins sans nombre que le luxe, le libertinage, la vanité & la corruption de nos mœurs ont introduits, on ne sera pas surpris de voir bientôt un fils s'ennuyer de la trop longue vie d'un pere. Pressé de jouir d'une fortune qu'il regarde d'avance comme la sienne, impatient de ne le pouvoir pas, c'est beaucoup s'il s'abstient de haïr celui qu'il regarde comme un obstacle à son bonheur.

De meilleurs procédés rendent quelquefois les enfans plus tendres & plus sensibles; mais jamais il n'y eut, ni il n'y aura de comparaison entre la vivacité & la nature des sentimens qu'ils s'inspirent réciproquement.

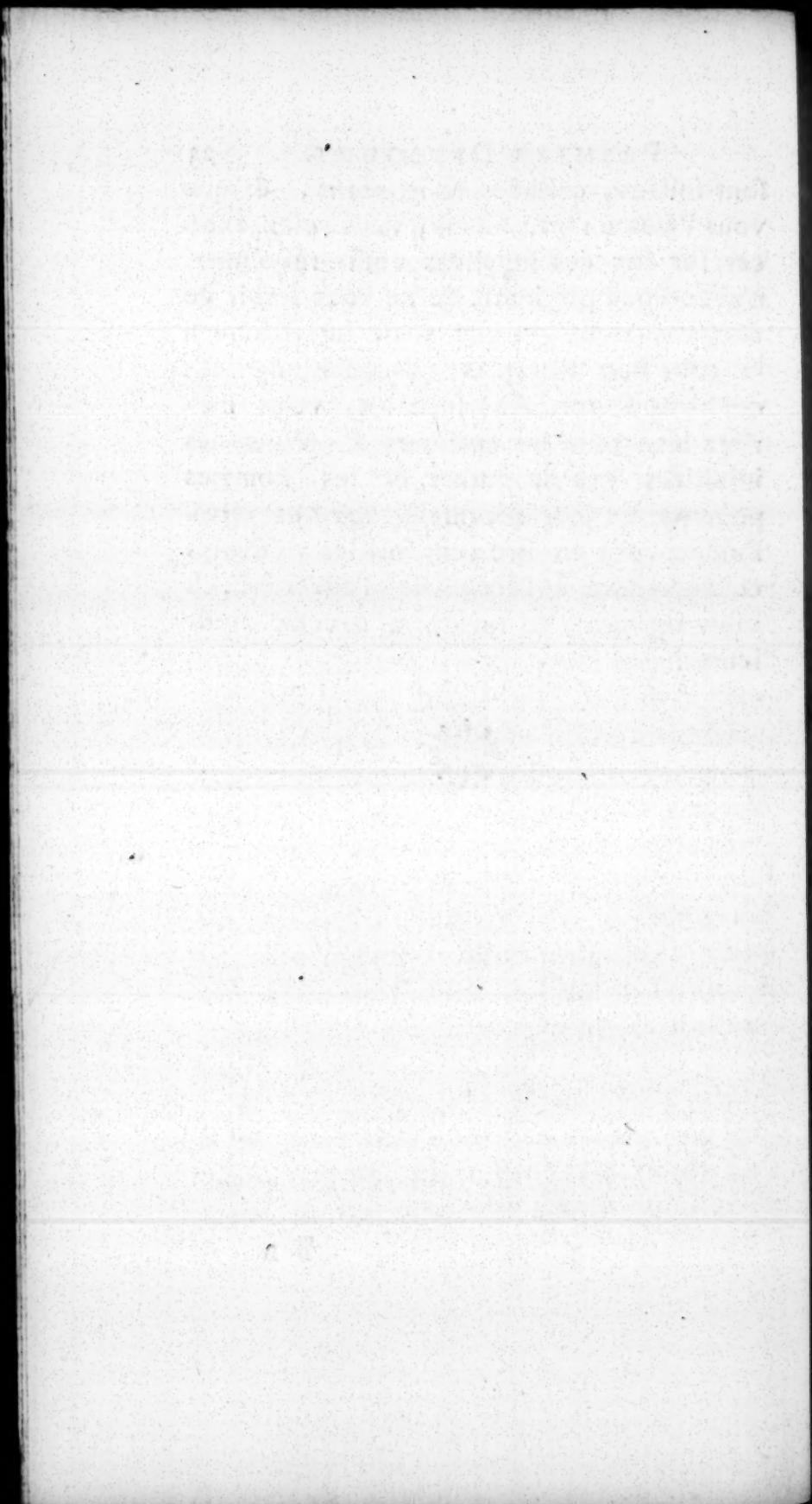
Il est fâcheux , après ce que nous venons de rapporter , d'être obligé de conclure que l'homme de la nature , le Sauvage de tous les pays , est essentiellement dur & cruel. Il ressemble au Manioc , qui leur sert quelquefois en Amérique d'aliment. Sans préparation , cette plante est un poison dangereux ; dépouillée de ses principes mal-faisans , elle devient une nourriture douce & saine. Plaignons donc , sans les haïr , & sans leur nuire , ces créatures abruties que l'ignorance rend méchantes , quoiqu'elles renferment , aussi - bien que nous , le germe de toutes les vertus : mais ayons la plus vive horreur de ces Européens , lâches & féroces , qui après avoir reçu toutes les instructions qui peuvent contribuer à les rendre bons & humains , ont abjuré les précieux sentimens qu'ils avoient acquis par la civilisation , pour redescendre (comme de vrais cannibales) à l'état infâme de bourreaux de leurs freres. Je dirai donc avec vérité aux indignes Colons de George-Town , & à tous ceux qui seroient capables d'actions aussi atroces :

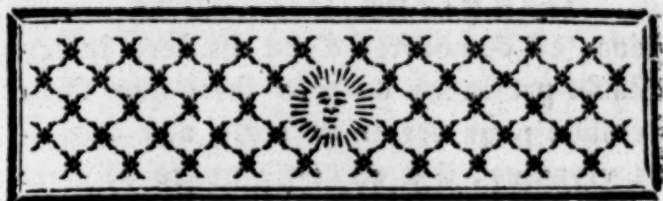
Hommes dégradés ! Tigres impitoyables ! C'est donc ainsi que vous traitez vos semblables ! Quoi ! parce que les Africains sont noirs , & que vous êtes blancs , parce qu'ils

PREMIER DISCOURS. 23

sont foibles, crédules & ignorans, & que vous l'êtes un peu moins, vous osez exercer sur eux des supplices aussi révoltans ! n'avez-vous pas honte de ne vous servir de tous vos avantages que pour les réduire à la condition des plus vils animaux ? Et qui ! vos freres. Ah ! scélérats, vous mériteriez bien tous les malheurs & toutes les injustices que la nature & les hommes pourront un jour accumuler sur vos têtes. Puissiez-vous en être cent fois les victimes, & apprendre à l'école de l'adversité, à vous repentir, & surtout à devenir meilleurs !







DEUXIÈME DISCOURS.

DE LA LOI DU PLUS FORT.

Elle régit tous les êtres vivans. L'homme, dans l'état de nature, est nécessairement chasseur ou pêcheur.

LA Nature ne s'intéresse qu'à la conservation des espèces, & non au bonheur particulier de chaque individu. Les Anciens appelloient la roideur inflexible des événemens *Fas* ou nécessité; quelques modernes ont voulu lui donner le nom de hazard, comme s'il pouvoit y avoir des effets sans cause ! comme si ces causes n'existoient pas, parce qu'il n'étoit point donné à nos esprits bornés de les connoître!

Cette indifférence si marquée de la Nature, quand il s'agit du bonheur des indi-

26 DEUXIEME DISCOURS.

vidus, est démontrée d'une maniere incontestable par la loi du plus fort, que Dieu a établie pour servir de règle aux créatures vivantes; il a en conséquence de cette dure loi, divisé toutes les espèces en deux classes, l'une destinée à vivre de chair, l'autre à servir de pâture à la premiere. La fécondité des germes répare ce brigandage apparent, & la destruction devient sans cesse le principe d'une nouvelle vie. C'est ainsi que la plupart des êtres sensibles disparaissent de la surface de la terre avant d'y avoir vieilli, & font place à de nouvelles générations, qui disparaissent à leur tour. La nature est par là toujours jeune, & la proportion des consommateurs & des consommations toujours la même.

Avant d'aller plus en avant, il nous paroît indispensable de rechercher dans quelle classe l'homme doit être rangé, & de discuter à ce sujet l'opinion que M. Rousseau a voulu établir dans son discours sur l'inégalité des conditions.

Après avoir rapporté les raisons qui l'engagent à croire l'homme frugivore, il dit 1^o. qu'en admettant cette hypothèse, comme la proie est presque l'unique sujet de combat entre les animaux carnaciers, (les frugivores vivant entr'eux dans une paix per-

pétuelle) il est évident que l'espèce humaine a plus de facilité à subsister dans l'état de nature , & beaucoup moins de raison & de besoin d'en sortir.

2°. Il convient que toutes les créatures vivantes sont rangées en deux classes, les carnacieres & les frugivores.

3°. Il prétend que l'homme est de la dernière de ces classes , & c'est sans doute en partant de ce principe, qu'il en conclut qu'il est naturellement bon (1).

Nous suivrons dans nos réponses le même ordre que nous venons d'établir dans les objections, & nous espérons qu'il ne sera pas impossible d'en démontrer la fausseté.

1°. Il s'en faut bien, que la terre livrée à elle-même, soit aussi fertile que M. Rousseau veut se le persuader; j'ose croire que s'il avoit parcouru le Journal de M. de la Condamine à son retour par la rivière des Amazones, la description de la Louisiane par M. le Page du Pratz, &c. il se seroit détrompé de cette erreur, & auroit vu que dans les climats les plus favorisés, la main de l'homme étoit nécessaire pour fertiliser la terre. Combien d'eaux stagnantes qu'une

(1) Collection complète des Œuvres de Jean-Jacques Rousseau. t. 1er. page 199 & 200.

28 DEUXIEME DISCOURS.

pente légère ou quelques lianes coupées ; transformeroient en rivières navigables ? combien de marais pestilentiels & de terrains inondés , que des rigoles bien ménagées changeroient en champs fertiles ? Partout dans ces pays déserts le sol est couvert d'épaisses forêts , dont l'air pesant & humide , est mortel à la plupart des hommes ; on y trouve peu de racines & de bons fruits , mais en revanche beaucoup de plantes vénéneuses & mal saines. Les Indigènes de l'Amérique méridionale , d'après le rapport unanime de tous les Voyageurs , sont enfin chasseurs & pêcheurs , aussi-bien que ceux des climats moins chauds de ce continent ; & à l'exception des habitans des isles de la Société , de celles des Amis , des nouvelles Hebrides , &c. dans la mer du Sud , qu'on a trouvés agriculteurs , & qu'on ne doit par conséquent plus mettre dans la classe des Sauvages , il n'en est point sur notre globe qui vivent autrement que de la chasse ou de la pêche. M. Rousseau en donne lui-même une preuve en citant le Voyageur Kolben , qui peint les Sauvages Hottentots , comme un peuple chasseur & pêcheur.

La paix perpétuelle , qui doit , suivant cet Auteur , être le partage des animaux frugivores ,

frugivores, n'est pas une vérité mieux démontrée ; il oublie donc les haines & les discordes que l'attrait du plaisir excite entr'eux comme entre les carnaciers : que penser des combats du cerf dans le temps du rut ? de ceux des chevaux entiers dans les déserts de l'Ukraine ; des bisons, des bœufs sauvages, des coqs de nos basses-cours, &c ?

Je suis entièrement de l'avis de M. Rousseau sur la grande division que Dieu a faite de tous les animaux en carnivores & frugivores, & pense de plus que les appétits dont il les a doués en conséquence de cette division, forment entre les espèces une ligne certaine de démarcation, d'après laquelle il sera facile de juger du caractère, des passions & des goûts de chaque individu, du moment où on l'aura rangé dans une de ces deux classes.

3°. Voici les raisons qui déterminent M. Rousseau à croire l'homme frugivore.

» Parmi les quadrupèdes, dit-il, les deux distinctions les plus universelles des espèces voraces, se tirent l'une de la figure des dents, & l'autre de la conformation des intestins. Les animaux qui ne vivent que de végétaux, ont tous les dents plates, comme le cheval, le bœuf, le mouton, le

lièvre ; mais les voraces , les ont pointues , comme le chat , le chien , le loup , le renard ; & quant aux intestins , les frugivores en ont quelques-uns , tels que le colon , qui ne se trouvent pas dans les animaux voraces (1). Il semble donc que l'homme ayant les dents & les intestins comme les ont les animaux frugivores , devroit naturellement être rangé dans cette classe (2).

M. Rousseau tire , dans un autre endroit du même discours , une nouvelle induction en sa faveur , de ce que tandis que les animaux voraces ont ordinairement un assez grand nombre de petits dans chaque portée , les frugivores n'en ont au contraire qu'un ou deux tout au plus. Il dit qu'il est aisé de connoître à cet égard , la destination de la nature par le nombre des mamelles , qui n'est , selon lui , que de deux

(1) C'est une erreur de croire que le colon ne se trouve pas chez les animaux carnassiers , on peut voir dans le tom. 18 de l'histoire Naturelle de M. de Buffon , page 54 , les dimensions de celui du lion & dans les tom. X , page 104 , tom. XI , page 48 , tom. XIV , page 84 & 123 , les dimensions du même intestin chez le chien , le chat , le loup & le renard.

(2) Collection complète des Œuvres de M. Rousseau , tom. 1er. , page 196 & suivantes.

DEUXIEME DISCOURS. 31

dans chaque femelle de la premiere espèce, comme la jument, la vache, la chèvre, la biche, la brebis, &c. & qui est toujours de six ou de huit dans les autres femelles, comme la chatte, la louve, la tigresse, &c. M. Rousseau enfin attribue la plus grande fécondité des animaux carnassiers à la vitesse avec laquelle ils peuvent faire leur repas en chassant, tandis que les frugivores demeurant presque tout le jour à la pâture & étant forcés d'employer beaucoup de temps à se nourrir, ne peuvent suffire à allaiter plusieurs petits (1).

Quoique je sois fort éloigné d'admettre avec M. Rousseau, que l'homme, dans ce qu'il appelle l'état de nature, puisse vivre seul & isolé comme un animal féroce, & que j'espère prouver le contraire d'une manière incontestable, je veux bien, pour un moment, regarder son assertion comme démontrée, & je lui dirai, que loin d'en tirer avantage, ce seroit une raison de plus pour assurer que l'homme est carnacier, puisque d'après ce que nous avons dit de la disette des fruits & des racines dans les

(1) Œuvres complètes de M. Rousseau, tome Ier
page 204.

32 DEUXIEME DISCOURS.

déserts, il lui seroit alors physiquement impossible de vivre d'une autre maniere qu'en chassant ou en pêchant, les secours qui seroient la suite de la vie pastorale ou de l'invention de l'agriculture, n'existant pas encore pour lui.

L'induction qu'il veut tirer de la forme des dents (1) & des intestins, quand même elle seroit fondée, est bien foible si on l'oppose à la nécessité où est l'homme dans l'état sauvage de ne vivre que de gibier ou de poisson. Que pourroient de pareilles conjectures contre un fait positif? que pourroient nos vaines opinions contre le vœu de la nature, qui se manifeste chez le Sauvage d'une maniere aussi marquée? Inutilement M. Rousseau veut-il s'appuyer de l'exemple des Orang-outangs, qu'il re-

(1) Les seuls animaux herbivores ont vraiment leurs dents conformées de la maniere que M. Rousseau veut le faire entendre : quant aux singes, ils ont, ainsi que l'homme, beaucoup de ressemblance à cet égard avec les animaux carnassiers, puisqu'ils sont également pourvus de dents incisives, qui sont même plus longues & plus marquées dans les singes, qui ne vivent jamais de chair, que dans l'homme, qui en fait la baze de sa nourriture. Histoire naturelle de M. de Buffon, Edit. ip-12. tome XXVIII, page 148.

DEUXIÈME DISCOURS. 33

garde comme des hommes sauvages & qui ne vivent que de fruits, pour en conclure que si l'homme prend aujourd'hui d'autres alimens, c'est qu'il s'est éloigné de son état primitif, dans lequel ceux-ci sont restés; je lui répondrai, qu'une preuve bien certaine que les Orang-outangs ne sont pas des hommes, c'est que :

1°. Ils n'ont pas la faculté de parler; c'est un fait avéré aux yeux de tout Paris, Madame Dupleix ayant amené un Orang-outang, qu'elle a gardé deux ans, & à qui on ne put jamais apprendre à prononcer un seul mot.

2°. Les Orang-outangs, aussi-bien que tous les vrais singes, ne se trouvent qu'en Afrique & dans les grandes Indes sous la zone torride, tandis que les hommes s'acclimatent par-tout, se conservent & se multiplient au milieu des frimats des pôles, & des feux dévorans du Midi. Tantôt, comme les Eskimaux, les Groënlandois & les malheureux habitans de la Terre de Feu, ils se nourrissent de poisson; tantôt, comme les Sauvages de l'Amérique, les Hottentots, &c. de gibier; il semble enfin que chez l'homme la supériorité de son intelligence maîtrise jusqu'à ses organes physiques, en le rendant susceptible de vivre

34 DEUXIEME DISCOURS.

avec des alimens aussi différens, ou que Dieu ayant voulu qu'il pût habiter toutes les parties de nôtre globe, son estomac a en conséquence été pourvu de forces suffisantes pour digérer les substances les plus opposées.

3°. Quoiqu'en général la viande & le poisson soient des alimens malsains dans les pays chauds, & que d'après cela les Européens en fassent peu d'usage dans les Indes, l'Afrique & l'Amérique méridionale, il est remarquable que sous le même parallèle, les nations sauvages en font la baze de leur nourriture.

M. Rousseau assure dans un autre endroit que les animaux frugivores font des portées beaucoup moins fécondes que les carnassiers. Il avoit sans doute oublié en avançant ce fait, la prodigieuse multiplication des lapins, des lièvres, des cochons-d'inde, des hamsters, &c. (1) Le nombre des mamelles est un signe non moins incertain de la fécondité des femelles, puisque les vaches en ont quatre & non pas

(1) Histoire naturelle de M. de Buffon, *Edit. in-12.* tome XIII, page 2, 83 & 105, tome XVI, p. 1ere & suivantes, tome XXVI, p. 151 & suivantes.

DEUXIEME DISCOURS. 35

seulement deux , comme le prétend M. Rousseau (1); & que cependant elles ont rarement plus d'un veau , tandis que le lapin qui a dix mamelons fait souvent sept & huit petits. C'est encore par une suite de cette singularité que M. Rousseau affectoit dans toutes ses opinions , qu'il avance que les animaux voraces sont plus féconds parce qu'ils peuvent se repaître avec plus de vitesse que les frugivores. Certainement la chasse est une maniere de vivre beaucoup moins sûre & qui demande une perte de temps plus considérable , que les fertiles pâturages d'un pays inhabité , où les petits peuvent suivre leurs meres pendant qu'elles paissent , comme le font les poulains & les veaux , tandis qu'il seroit physiquement impossible à des jeunes tigres d'accompagner les leurs à la chasse. Et qu'on ne dise pas que l'homme est une espèce anormale , parce que dans l'état de civilisation , il vit également de chair & de végétaux ; car alors il faudroit en dire autant du chien , qui très assurément est carnassier , quoique , ré-

(1) Œuvres de M. Rousseau , tome 1er , p. 204.
Histoire naturelle de M. de Buffon , tome VIII ,
p. 175.

36 DEUXIEME DISCOURS:

duit à l'état de domesticité , il se nourrit aussi-bien que l'homme de chair & de végétaux.

» Le premier sentiment de l'homme dans l'état de nature , continue M. Rousseau , fut celui du besoin ; son premier soin , celui de sa conservation ; il vit avec une femme , sans en conserver aucun souvenir : quand ses desirs sont satisfaits , les deux sexes ne se reconnoissent plus , & l'enfant oublie sa mere aussi-tôt qu'il peut se passer d'elle (1).«

Avant de répondre à ces assertions , nous croyons nécessaire d'examiner quels sont les différens moyens que l'homme peut employer pour pourvoir à sa subsistance : or , après les plus mûres réflexions , nous sommes obligés de convenir que nous n'en connoissons que trois : la chasse & la pêche ; le produit de ses troupeaux ; & les fruits de la terre , quand il l'a cultivée. Ces trois manieres de vivre forment la division naturelle des trois degrés de civilisation par lesquels il peut passer , quand son intelligence est vivement sollicitée par ses besoins.

(1) Œuvres complètes de M. Rousseau , tome I , page 121 & suiv.

M. Rousseau en suppose un quatrième dont il veut faire précéder tous les autres ; mais son existence paroît difficile à démontrer, si on veut avoir égard à l'impossibilité physique où est tout homme, au premier degré de civilisation, de se nourrir d'une autre maniere qu'en chassant ou en pêchant. Du moment donc où ce fait est prouvé, il est évident qu'une femme sauvage abandonnée de son mari, seroit dans l'impuissance absolue de nourrir & d'élever ses enfans ; car, quant à la chasse, rien de plus incertain que cette ressource, même dans les déserts de l'Amérique : les Sauvages sont obligés à faire des courses immenses pour se procurer du gibier ; & souvent quand les chasses ne sont pas heureuses, ils meurent de faim ou sont réduits aux dernières extrémités. Je ne pense pas qu'on veuille supposer qu'une femme grosse ou qui allaite, puisse vivre & faire vivre ses enfans par un pareil moyen ; le fait au moins dépose contre cette supposition, & je défie qu'on en puisse citer un seul exemple, même chez les peuples les moins civilisés. La pêche dans les mêmes circonstances, ne seroit pas une meilleure ressource ; nous croyons inutile d'en donner les raisons. La conservation & la multipli-

38 DEUXIEME DISCOURS.

cation de notre espèce ne pouvant donc pas s'effectuer dans ce premier état, qu'il a plu à M. Rousseau de supposer, il faut nécessairement le rejeter & en conclure que l'homme est fait pour vivre en société; sa longue enfance, pendant laquelle il a un si pressant besoin de la protection de son pere & des secours de sa mere, étant l'empreinte de la volonté divine, qui est immuable comme sa propre essence.

D'ailleurs, M. Rousseau a sans doute entendu placer son homme dans le premier état de nature, ou sous l'Equateur, ou dans la zone tempérée, ou vers les pôles: or, dans ces trois suppositions, s'il ne veut admettre aucune société durable entre lui, sa femme & ses enfans, aucune autre industrie que celle de se nourrir des fruits spontanés de la terre, je crois pouvoir lui assurer qu'il étoit impossible que l'espèce humaine se conservât, les animaux carnassiers, dont elle eût été environnée, ayant seuls suffi pour la détruire & l'exterminer à jamais. Personne n'ignore que leur multiplication est en raison inverse de celle de l'homme, & que les pays les plus abondans en monstres féroces & sanguinaires, sont positivement ces belles contrées de l'Asie, où un Ciel toujours pur, un So-

leil toujours ardent entretiennent une végétation continuelle dans toutes les plantes, & un desir inépuisable de se reproduire parmi tous les êtres vivans. C'est-là qu'à côté de la timide Gazelle, on trouve le Tigre royal, le Lion, la Panthère, le Chacal, l'Once, l'Hyène; c'est-là que ces cruels animaux font encore quelquefois trembler, malgré l'invention des armes à feu, les fiers descendans des Tamerlan & des Gengiskan: envain supposeroit-on que la terre auroit pu dans ces régions fortunées, fournir sans aucun travail à la nourriture de l'homme; il seroit bientôt devenu, par sa foiblesse corporelle & le défaut d'industrie, la proie de tant d'ennemis redoutables.

Dans la zone tempérée, les Loups & les Ours lui auroient fait courir les mêmes dangers, & la terre moins féconde lui auroit présenté moins de ressource; sous le pôle, il étoit impossible qu'il vécût, s'il n'étoit chasseur ou pêcheur, la nature y produisant uniquement du gibier ou du poisson. C'est donc par la supériorité de son intelligence, par sa réunion avec ses semblables, que l'homme a triomphé de tous ces dangers. Organisé pour vivre de chair, & dépouillé des armes naturelles

qui pouvoient lui en procurer , il fut forcé à faire usage de sa raison , pour y suppléer par des moyens factices. Condamné à mourir , s'il ne tuoit , s'il ne devenoit le tyran de toutes les créatures vivantes , la nécessité le porta à la premiere place , parce que dans toute autre il eût péri infailliblement.

Cet état de pure nature est donc une vraie chimère ; les deux ou trois exemples d'une créature abandonnée dans un bois , dont M. Rousseau s'appuye , ne peuvent pas détruire ce que nous venons d'avancer , puisque ces êtres infortunés n'auroient jamais pu se multiplier ou du moins conserver le fruit de leurs amours. Que penser actuellement de la population immense qui devoit être la suite de cette bienheureuse maniere de vivre (1) ? Comment excuser dans M. Rousseau un paradoxe aussi incroyable ? Mais continuons : » l'homme , dit-il , est naturellement bon dans son état primitif (2) ,

[1] Œuvres complètes de M. Rousseau , tome 1er , page 259.

[2] Les habitans de l'isle de Tanna , une des nouvelles Hébrides , dit M. Forster , mangent de la chair humaine : ceux , ajoute-t-il , qui prétendent que les hommes ne deviennent antropophages que dans la plus

orsque placé par la nature à des distances égales de la stupidité des brutes & des lumieres funestes de l'homme civil, & borné également par l'instinct & par la raison à se garantir du mal qui le menace, il est retenu par la pitié naturelle de faire lui-même du mal à personne, sans y être porté par rien, même après en avoir reçu (1) « J'ai peine à comprendre la distance qu'il y auroit entre l'animal le plus stupide & l'homme dans l'état primitif dont parle M. Rousseau (2); il me semble au contraire que les abeilles & les castors auroient sur lui un avantage prodigieux, puisqu'ils se connoissent, s'aiment, se secourent, se défendent, se conservent & se multiplient, tandis que toutes ces choses deviendroient physiquement impossibles à l'homme de M. Rousseau. Je comprends en-

cruelle nécessité, auront peine à imaginer pourquoi une nation qui vit dans un pays fertile, qui a une grande abondance de nourritures animales, & qui est bien pourvue d'animaux domestiques, est cannibale. *Voyage du Capitaine Cook*, tome IV, page 274 & 275.

[1] Œuvres complètes de M. Rousseau, tome 1er, page 136 & 137.

[2] *Idem*, page 198.

core moins comment notre espèce pourroit être naturellement bonne , si ce premier état ne subsiste pas ; car alors toutes les brillantes illusions de M. Rousseau tombent de son propre aveu (1).

Est-il possible en effet de penser que des créatures forcées à se nourrir de chair & de poissons , à dévorer les entrailles palpitantes des innocentes victimes que le destin amène sur leurs pas , à ne vivre enfin qu'en portant autour d'elles la mort & le carnage , soient naturellement bonnes & compatissantes ! Où la pitié n'est qu'un être de raison , ou elle est , comme nous l'avons dit ailleurs , l'effet d'un retour sur nous-mêmes , qui en nous rappelant vivement ce que nous avons quelquefois souffert , nous fait craindre de souffrir encore , & nous oblige à nous mettre à la place de celui qui a des peines ou de la douleur. Or , je demande si l'opération de l'esprit qui fait éclore cette réflexion , est bien le premier mouvement que doit éprouver un Sauvage lorsqu'il est pressé par la faim ; si l'habitude qu'il a de tremper ses mains dans le sang , lui permet de se mettre à la place

[1] *Idem* , tome 1er , page 206.

de sa proie ; si enfin la présence de l'animal dont il espère se repaître , loin de faire naître chez lui le regret de le tuer , ne lui fait pas éprouver au contraire un vif sentiment de plaisir. Cette question , je ne la fais pas seulement au Sauvage , je la fais à l'homme policé qui chasse pour son amusement , & qui tue de sang-froid sans y être contraint par la nécessité : je ne répéterai pas ici ce que j'ai déjà dit de la cruauté réfléchie des peuples sauvages & souvent des nations policées ; mais je conclurai que la vraie pitié , ainsi que toutes nos vertus , ne sont & ne peuvent être que le produit de la civilisation , qui tourne à l'avantage de la société ce même principe d'égoïsme qui dans l'homme sauvage lui fait tout sacrifier à son bonheur particulier , sans égard pour celui des autres (1). On n'en fera

[1] M. Krantz assure que tout est dicté chez les Groënlandois par l'amour exclusif d'eux-mêmes : s'ils exercent l'hospitalité , c'est pour la retrouver chez les autres ; s'ils prennent une fille orpheline , c'est pour en faire une servante ; ils n'ont guere de compassion pour un homme qui meurt de froid & de faim. Quand les Groënlandois voyent en mer un *Kajak* [espèce de nacelle fort légère] rouler dans les flots avec le pilote qui s'y attache & se débat contre la

44 DEUXIEME DISCOURS.

pas surpris, si l'on considère que nos vertus ne sont que les effets nécessaires des rapports multipliés qui se sont établis parmi les hommes, lorsqu'ils ont été rassemblés en corps de nation, & de l'avantage que chacun a alors trouvé à ménager son voisin, afin que son voisin le ménageât. La

mort, à moins que cet homme ne soit de leur famille ou de leur petite flotte, ils le laisseront noyer plutôt que de se déranger de leur pêche pour le secourir. Si dans la pêche même, les femmes ou les enfans les troubloient de leurs cris, ils les jetteroient dans la mer. Les enfans n'ont point de pitié pour les oiseaux, ni les hommes pour les femmes. Au Groënland enfin, un enfant à la mamelle, qui ne peut encore digérer que le lait, ni trouver une nourrice, est enterré vif avec sa mere morte; il en est de même d'une veuve qui est vieille, affligée & malade, sans enfans ni parens qui soient en état de la soutenir. *Histoire générale des Voyages de M. de la Harpe*, tome XVIII, page 338 & 391.

On se trompe enfin lorsqu'on attribue au sentiment de la pitié l'usage barbare où sont tous les Sauvages de l'Amérique, depuis la baie d'Hudson jusqu'à la riviere de la Plata, d'ôter la vie à leurs parens devenus vieux ou infirmes; leur unique but dans cette circonstance, est d'être délivrés de l'obligation de les nourrir & de les soigner. *Cassani, Hist. de N. Reyno de Gran. p. 300. Pifo. p. 6. Ellis, voy. 161. Gamilla I, 333.*

cause

DEUXIEME DISCOURS: 45

cause devoit exister avant l'effet; il falloit que les hommes eussent besoin les uns des autres, avant qu'ils songeassent à se rendre des services réciproques. La nécessité fut un guide fidèle, qui ne les abandonna dans aucun temps. Jamais ils n'eurent de vertus que celles qu'enfanta le besoin (1); jamais de vices que ceux qui étoient la suite nécessaire de l'indifférence qu'a tout homme au sort de son semblable, lorsque le sien n'y est pas lié. Le Sauvage eut donc les qualités qui lui étoient les plus utiles, la patience, la ruse (parage de la foiblesse), une sorte de résignation à sa destinée, quand il se voyoit sans ressource comme sans espérance, un grand amour pour l'indépendance, une vive tendresse pour ses enfans, tant qu'ils avoient besoin de secours; beaucoup de fierté & peu de ménagement pour sa femme, qui étoit la plus foible (2); une profonde in-

(1) Je ne considère ici & dans tout le cours de cet ouvrage, les vertus & les vices qu'humainement parlant, & non dans le rapport qu'ils ont avec la religion.

(2) M. Forster le fils en rapporte un singulier exemple, dont son père fut témoin pendant la relâche que le Capitaine Cook fit dans la nouvelle

différence pour tout ce qu'il ne connoissoit pas.

Le peuple pasteur joignit à toutes ces

Zélande. Un petit garçon d'environ 6 ou 7 ans, demanda un morceau de pinguin grillé, que sa mere tenoit à la main ; comme elle ne le lui accorda pas tout de suite, il prit une grosse pierre, qu'il lui jetta à la tête. La femme se mit en colère & courut pour le châtier ; mais dès qu'elle lui eut donné le premier coup, son mari s'avança, la battit impitoyablement, la renversa à terre & la foula aux pieds, parce qu'elle avoit voulu punir un enfant dénaturé.

Ceux de nos gens, continue M. Forster, qui remplissoient les futailles, dirent à mon pere qu'ils voyoient souvent de pareils exemples de cruauté, & surtout des fils qui frapportoient leur mere, tandis que les peres la guettoient pour la battre eux-mêmes, si elle entreprenoit de se défendre ou de châtier son enfant. Le sexe le plus foible est mal traité chez toutes les nations sauvages, & on n'y connoît d'autre loi que celle du plus fort. Les femmes sont des serviteurs ou des esclaves qui font tous les travaux, & sur lesquelles se déploye toute la sévérité du mari. Il semble que les Zélandois portent cette sévérité à l'excès : on apprend aux garçons dès leur bas âge à mépriser leur mere. *Voyage du Capitaine Cook dans l'hémisphère austral, &c.* fait pendant les années 1772, 1773, 1774 & 1775, tome II, p. 483 & 484. Si l'on considère que la générosité peut seule engager à secourir ou ménager les foibles ; que ce sentiment est nécessairement composé d'orgueil & de pitié ; que les Sauvages étant impitoyables ne

qualités une bravoure plus réfléchie ; moins de patience que le Sauvage parce qu'il se sentoît plus fort ; de la bonne-foi , de la générosité , de la grandeur d'ame , & mille autres vertus qui doivent faire regarder cet état comme étant peut-être le plus propre à faire le bonheur des hommes.

Les peuples agriculteurs portèrent sous les bons gouvernemens , l'héroïsme des vertus au plus haut degré : instruits par les Sciences & les Arts , ils développèrent toutes les ressources du génie & multiplièrent à l'infini les jouissances & les commodités de la vie. Malheureusement à côté des plus sublimes vertus se trouverent les vices les plus odieux. L'ambition , entre autres , inconnue des peuples sauvages , étant venue à la suite des grandes qualités que les hommes avoient acquises en s'éclairant , ne tarda pas à corrompre la plupart des gouvernemens , & par contre-coup les peuples qui y étoient soumis ; le souffle empoisonné du despotisme répandit son venin des-

peuvent pas le connoître ; il sera aisé d'expliquer ce que dit ici M. Forster. Les femmes en effet n'ont jamais eu d'empire que sur les hommes généreux , & c'est leur foiblesse même qui fait leur force.

tructeur sur les moyens que la nature libérale avoit donnés à l'homme perfectionné pour arriver à la félicité, & l'obligea souvent à regretter l'ignorance & la grossièreté des peuples pasteurs. Tant que les hommes ne formerent que de foibles peuplades, éparpillés sur une immense superficie de terrain, ils vécurent donc de la chasse ou de la pêche; c'est-là le vrai état de nature, le seul qu'on puisse raisonnablement admettre : lorsqu'ils se furent trop multipliés, & que le gibier commença à leur manquer, ils furent obligés, à l'exemple des Arabes, à se réunir en plus grand nombre, & à devenir pasteurs; quand enfin la fertilité du pays qu'ils habitoient eut encore accru davantage leur population, & que les pâturages, aussi-bien que les troupeaux, furent insuffisans, ils devinrent agriculteurs; & c'est le plus haut point de perfection où la civilisation puisse atteindre.

J'ajouterai à cela, que quoique les hommes fussent cruels dans l'état de nature, ils devinrent pitoyables aussi-tôt que leur imagination se fut développée par la civilisation; durs ou indifférens tant qu'ils n'attendirent leur bonheur que d'eux-mêmes, ils devinrent sensibles quand ils eurent besoin que d'autres y contribuassent. Leur

DEUXIEME DISCOURS. 49

indifférence enfin ne détruisit jamais l'union de leur famille , ni même les foibles relations qu'ils avoient contractées avec les autres individus de la même peuplade. Toujours l'homme fut sociable du plus au moins ; & c'est la condition rigoureuse que Dieu a mise à son existence , à sa multiplication & à sa conservation.

En établissant , comme nous venons de le faire , que la loi du plus fort avoit été donnée à toutes les créatures vivantes pour les gouverner : que cette dure loi étoit une suite nécessaire de la division générale des êtres animés , en frugivores & en carnivores ; que par là Dieu avoit manifesté sa volonté de la maniere la plus positive , puisqu'il avoit obligé les espèces foibles à devenir la proie des fortes , qui sans elles auroient péri de faim ; il s'ensuit que l'oppression est d'une date aussi ancienne que celle du monde.



1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

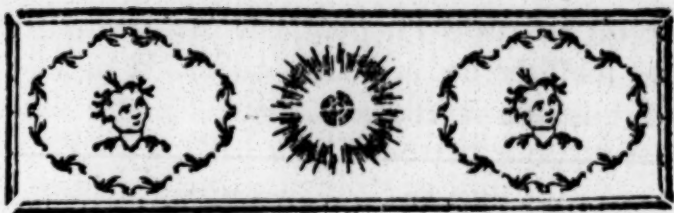
14

15

16

17

18



TROISIEME
DISCOURS.

DE L'ANTROPOPHAGIE.

IL n'est point de nation sur la terre dont le berceau n'ait été baigné de sang humain. Les Grecs, les Romains, tous les peuples de l'ancien & du nouveau continent, furent antropophages aussi long-temps que des besoins mutuels ne les eurent pas rapprochés & forcés d'embrasser la vie pastorale ou celle d'agriculteurs. Ce n'est donc pas sans raison que dès l'origine de la civilisation, les hommes consacrerent par des fêtes & des mystères ce grand événement. Les commencemens d'une vie plus heureuse dûrent laisser de longs souvenirs parmi des infortunés que leur trop grande multiplication

52 TROISIEME DISCOURS.

avoit mis dans l'impuissance de continuer à subsister de la chasse ou de la pêche ; & quoique la reconnoissance s'oublie aisément, pour cette fois elle passa à la postérité. M. Court de Gebelin a prouvé dans son monde primitif, d'une maniere non équivoque, que les travaux d'Hercule, les mystères de Cerès Eleusine, & toutes les fêtes ordonnées par le Calendrier des Egyptiens, des Grecs & des Romains, n'étoient que des commémorations relatives aux travaux de l'agriculture.

Mais quelle a été l'origine de ce goût détestable pour la chair humaine, qui sollicitoit si vivement nos ancêtres, & qui est encore aujourd'hui l'objet des plus ardens desirs de presque tous les Sauvages du nouveau continent ?

Avant que de discuter cette question, il est bon d'observer que la nature ne multiplie pas ses agens sans nécessité : tout remonte à une même cause ; & si nous en supposons quelquefois plusieurs, c'est qu'il nous manque des chaînons intermédiaires pour arriver à la première.

L'Univers est mû par deux forces combinées, qui agissent en sens contraire. L'une attire puissamment les corps vers leur centre ; l'autre les repousse à la circonférence ;

TROISIEME DISCOURS. 55

ce ; la ligne moyenne qu'ils décrivent en vertu de ces deux impulsions, devient le chemin que tant de milliers de globes parcourent dans l'immensité de l'espace.

Une loi pareille semble agir sur les hommes : par l'amour d'eux-mêmes ils s'isolent, ils ne voyent & n'aiment qu'eux. Centre unique de toutes leurs affections, si comme le Sauvage ils n'avoient que ce seul mobile, il leur seroit à jamais impossible d'éprouver le plus léger penchant pour tout ce qui ne seroit pas eux.

Par la puissance au contraire de se modifier, comme les êtres environnans, qu'ils sont susceptibles d'acquérir au moyen de la civilisation, ils s'élancent au dehors, ils portent toute leur tendresse sur des créatures qui leur sont étrangères, & qui n'ont de titre pour les intéresser que le sentiment de la pitié, qu'elles ont fait éclore en eux, & qui dès ce moment devient la source de toutes les vertus.

Quoique cette opinion semble peut-être un paradoxe, nous ne la croyons pas moins fondée, & nous pensons qu'il seroit impossible, si on refuse de l'admettre, de rendre raison de l'insensibilité des vieillards & de l'insouciance des Sauvages. La preuve en est que les vieillards ne s'aiment pas moins

54 TROISIEME DISCOURS.

tendrement à la fin de leur carrière que durant leur jeunesse ; & que cependant ils ne sont plus susceptibles de contracter aucun attachement. D'où vient cette différence dans le même individu, sinon du pouvoir de se modifier comme les êtres environnans, qui est usé par un trop fréquent usage, ou qui a cessé d'exister quand l'imagination au déclin de la vie a perdu son énergie. L'amour de soi-même, qui reste alors sans contre-poids, devient d'autant plus vif, & ne finit qu'avec l'existence.

Dans la jeunesse, on éprouve deux mouvemens à l'aspect d'un malheureux. Le premier, produit de la sensibilité, porte à le secourir ; le second, effet de l'amour de soi-même, à résister au premier, par la vue des dangers à courir ou des sacrifices à faire pour le sauver.

Le vieillard ne connoît que le second qui enfante la dureté ; au bord du tombeau il n'est plus de premiers mouvemens ; tout est réfléchi, tout est froidement calculé sur l'échelle de l'intérêt personnel.

La puissance de se modifier comme les êtres environnans, est presque nulle chez le Sauvage par une autre raison. Le manque des choses de première nécessité, l'o-

TROISIEME DISCOURS. 55

bligation de se suffire à lui-même, l'excès de sa misère, absorbent trop ses facultés pour que dans de pareilles circonstances, son imagination lui permette de se mettre à la place de ceux qui souffrent : ainsi abandonné de tout le monde, il ne s'intéresse à personne ; seul dans l'univers, tout ce qui n'est pas lui ou ne lui tient pas immédiatement lui est indifférent. Il est rare de rencontrer des guerriers qui, au milieu d'une bataille, s'oublient eux-mêmes pour ne s'occuper que du sort qui menace leurs voisins. Or, la vie du Sauvage est un combat perpétuel ; il est toujours aux prises avec la faim, la soif, les monstres, les élémens, & souvent avec les hommes, qui ne sont pas les moins dangereux de ses ennemis. On ne peut donc se dissimuler que les deux impulsions opposées dont nous venons de parler, ne ressemblent parfaitement, quant au moral, à celles qui font mouvoir le monde physique, ou plutôt qu'elles sont la même loi éternelle différemment modifiée dans le rapport qu'elle a avec les êtres vivans : la sociabilité, qui naît de ces deux sentimens contradictoires, & sans laquelle notre espèce ne peut avoir qu'une existence misérable, étant la ligne moyenne qu'elle nous oblige de suivre,

36 TROISIEME DISCOURS.

quand notre raison a été perfectionnée par les Sciences & par les Arts. Mais entrons en matiere.

Nul doute que la chasse étant la principale ressource des peuples barbares , ils ne soient très souvent obligés de parcourir des forêts immenses , sans autre secours que celui de leur arc & de leurs flèches. Quoique l'abondance du gibier , dont ces vastes solitudes fourmillent , leur procure une subsistance pour ainsi dire assurée , il a cependant pu arriver quelquefois qu'ils étoient moins heureux , & alors ils durent se trouver dans la plus affreuse détresse. Sans secours , sans espérance , leurs enfans furent les premières victimes qu'ils immolerent à la faim ; leurs femmes furent ensuite sacrifiées , & quand cette dernière ressource leur manqua , ils n'eurent plus qu'à mourir , après être devenus le tombeau vivant de tout ce qu'ils avoient eu de plus cher.

Supposons actuellement qu'un Sauvage qui s'étoit trouvé dans cette horrible situation , soit échappé au danger par le moyen que nous venons d'indiquer : la chair humaine lui ayant peut-être paru supérieure à celle des autres animaux , il dût conserver un goût très vif pour cet aliment.

TROISIEME DISCOURS. 57

Plus son cœur étoit insensible, plus les passions qui résultoient de ses appétits avoient d'empire sur son ame. S'aimant uniquement, n'étant retenu par aucune considération, le voilà devenu antropophage; car desirer pour un Sauvage, c'est jouir; il ne met entre ces deux sensations que l'intervalle que lui prescrit la nécessité.

Quelque court que paroisse le chemin qui a pu conduire le premier homme à cet excès d'atrocité, on en fera peu surpris si l'on a égard à ce que dans l'état de nature il n'existe ni vertu ni vice. Lors de la découverte de l'Amérique, le P. du Tertre assure que les Caraïbes n'avoient dans leur langue aucun terme d'injure, de vertu ni de vice. La vertu, disent les Kamschadales, est ce qui satisfait les desirs & les besoins; le mal, ce qui peut nuire. Delà ils concluent, que monter sur les volcans étant s'exposer à une perte certaine, c'est commettre un crime que le Ciel doit venger. Sauver un homme qui se noye étant s'exposer à être noyé, c'est aussi commettre une faute, &c. &c. Un pareil code de morale ne fait pas des héros généreux, & l'on se tromperoit fort si on espéroit trouver des Décius sous la hutte d'un Sauvage.

58 TROISIEME DISCOURS.

La raison non perfectionnée devint donc ainsi un instrument perfide entre les mains de ces hommes grossiers. Supérieurs aux animaux par l'intelligence, mais inférieurs à eux par l'instinct, ils se crurent toujours obligés de préférer les inspirations de la première, parce qu'ils avoient souvent éprouvé que c'étoit à elle seule qu'ils devoient leur conservation, aussi-bien que l'invention des armes qui servoient à leur procurer le nécessaire. Trop peu éclairés pour distinguer les bornes où ils auroient dû s'arrêter, ils se crurent permis tout ce qu'ils avoient pu quelquefois oser impunément ; & tombant bientôt dans des excès incroyables, ils eurent souvent à se repentir de la trop grande confiance qu'ils avoient donnée à cette belle faculté. On verra par les détails suivans les cruelles erreurs où elle les entraîna, & combien il a fallu de temps & de maux pour améliorer leur sort. Abandonnés à eux-mêmes durant un grand nombre de siècles, la nature regarda long-temps avec la plus froide indifférence tant de générations infortunées naître, vivre & mourir misérablement ; la nécessité fut le seul maître qu'elle leur donna pour les conduire à de meilleures

TROISIEME DISCOURS. 59

destinées, & ce maître impitoyable ne se hâta pas toujours de les instruire.

Rapportons d'après Léry, voyageur très véridique, qui vivoit sous le règne de Henri II, & qui est cité par M. de la Harpe (1), la maniere dont se font au Bresil les funestes repas de chair humaine : les cérémonies qui s'observent dans cette occasion, étant à-peu-près les mêmes chez tous les Sauvages du nouveau monde, on pourra s'en former quelqu'idée.

Après la description d'un combat, où les Topinamboux furent vainqueurs, » les pri-
» sonniers ayant été mis au milieu de la
» troupe victorieuse, dit ce voyageur, liés
» & garottés pour s'en assurer mieux,
» nous retournâmes à notre riviere de
» Janéiro, aux environs de laquelle ces
» Sauvages habitoient. Comme nous étions
» allés à douze ou quinze lieues de loin,
» ne demandez pas si, en passant les villa-
» ges de nos alliés, ils venoient au devant
» de nous, dansant, sautant & claquant des
» mains, pour nous caresser & nous ap-

(1) Histoire générale des Voyages, tome XIII, page 359 & suiv.

» plaudir. Il falloit que les pauvres prisonniers, suivant leur coûtume entr'eux, » étant près des maisons, chantassent & » disent aux femmes : *voici la viande que vous aimez tant qui approche de vous*. On assure, continue M. de la Harpe toujours d'après Léry, que la plupart des Brasiiliens engraisissent leurs prisonniers, pour rendre leur chair de meilleur goût, & que pendant le temps qu'ils les laissent vivre, ils donnent des femmes aux hommes, mais qu'ils ne donnent point d'hommes aux femmes. Le maître d'un prisonnier ne fait pas difficulté, dit-on, de lui abandonner sa fille ou sa sœur. Cette femme lui rend d'ailleurs toutes sortes de services jusqu'au jour qu'il doit être massacré & mangé. Dans l'intervalle, il passe le temps à la chasse & à la pêche. Le jour de la mort n'est jamais déterminé, il dépend de l'embonpoint du captif. Lorsqu'il est venu, tous les Américains de l'Aldée sont invités à la fête. Ils passent alors quelques heures à boire & à danser; & non-seulement le prisonnier est au nombre des convives, mais, quoiqu'il n'ignore point que sa mort approche, il affecte de se distinguer par sa gaieté. Après la danse, deux hommes robustes se saisissent de lui, sans qu'il fasse de résistance, ou

TROISIEME DISCOURS. 61

qu'il laisse voir la moindre frayeur. Ils le lient d'une grosse corde au milieu du corps; mais il lui laissent les mains libres; & dans cet état, ils le mènent comme en triomphe dans les Aldées voisines. Loin d'en paroître abattu, il regarde d'un air fier ceux qui se présentent sur son passage; il leur raconte hardiment ses exploits, surtout la maniere dont il a souvent lié les ennemis de sa nation, & dont il les a rôtis & mangés, & leur prédit que sa mort ne demeurera pas sans vengeance, & qu'ils seront un jour mangés comme lui. Lorsqu'il a servi quelque temps de spectacle, & reçu les injures qu'on lui rend, ses deux gardes reculent, l'un à droite & l'autre à gauche, à la distance de huit ou dix pieds, tirant à mesure égale la corde dont ils le tiennent lié; de sorte qu'il ne peut faire un pas au milieu d'eux. On apporte à ses pieds un tas de pierres, & les gardes se couvrant de leurs boucliers, lui déclarent qu'avant sa mort on lui laisse le pouvoir de la venger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres & les jette contre ceux qui l'environnent. Avec quelque soin qu'ils se retirent, il y en a toujours un grand nombre de blessés.

Aussitôt qu'il a jetté toutes ses pierres,

62 TROISIEME DISCOURS.

celui dont il doit recevoir la mort, & qui ne s'est pas montré pendant toute cette scène, s'avance, la tacape (espèce de masque) à la main, paré de ses plus belles plumes. Il tient quelques discours au captif, & ce court entretien renferme l'accusation & la sentence. Il lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué & mangé plusieurs de ses compagnons; l'autre se fait gloire d'un prompt aveu, & défie même son bourreau par une formule énergique dans les langues du pays : *»rends-moi la liberté, lui dit-il, & je te mangerai, toi & les tiens. Hé bien!... réplique le bourreau, nous te préviendrons. Je vais t'assommer, & tu seras mangé ce jour même«.*

Le coup suit aussitôt la menace. La femme qui a vécu avec le mort se hâte d'accourir & se jette sur son corps, pour y pleurer un moment : c'est une grimace qui ne l'empêche pas de manger sa part du malheureux qu'elle a pris soin d'engraisser. Ensuite d'autres femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps. D'autres viennent, le coupent en pièces avec une extrême promptitude, & frottent les enfans de son sang, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant l'arrivée des Européens, les corps étoient découpés avec des pierres tranchantes.

Aujourd'hui les Brasiliens ont des couteaux en grand nombre. Il ne reste qu'à rôtir les pièces du corps & les entrailles, qui sont fort soigneusement nettoyées; c'est l'office des vieilles femmes, comme celui des vieillards, en mangeant ce détestable mets, est d'exhorter les jeunes gens à devenir bons guerriers pour l'honneur de leur nation, & pour se procurer souvent le même festin. Enfin, s'il arrive que les captifs aient eu quelques enfans des femmes qui ont pris soin de les engraisser, ces malheureux fruits sont dévorés, soit en naissant, soit après avoir acquis un peu de force. Un jour, dit encore Léry, les Topinamboux, alliés des François, las d'une trop grande tranquillité, qui leur faisoit perdre le goût de la chair humaine, se souvinrent qu'ils avoient dans leur voisinage une habitation de Margajas, qui s'étoient rendus à leur nation depuis vingt ans, & qu'ils avoient laissés vivre en paix; mais sous prétexte qu'ils étoient issus de leurs plus mortels ennemis, ils prirent la résolution de les détruire. La nuit fut prise pour cette expédition. Ils firent un tel carnage, que les cris des mourans se firent entendre fort loin : plusieurs François, qui en furent informés vers minuit, partirent, bien armés,

64 TROISIEME DISCOURS.

dans une grande barque , pour se rendre à ce village , qui n'étoit pas éloigné du fort. Mais avant qu'ils pussent arriver , les furieux Topinamboux avoient mis le feu aux maisons , & fait main-basse sur les habitans qui en étoient sortis. Léry n'étoit pas du détachement François ; mais il apprit des autres , qu'ils avoient vu quantité d'hommes & de femmes en pièces sur les boucans , & des enfans rôtis tout entiers.

On est surpris après de pareils faits d'entendre Léry assurer que la vengeance est le seul motif qui engage ces peuples à se porter à de tels excès. Quel rapport y a-t-il entre la haine qu'on ressent pour son ennemi , & le plaisir qu'on trouve à le dévorer ? Comment le palais peut-il être flatté en savourant la chair d'un homme pour lequel on avoit la plus mortelle aversion ? Ou je me trompe , ou ce dernier sentiment repousse plus qu'il n'attire ; il est donc phisiquement impossible que l'anthropophage soit une suite de l'amour de la vengeance. Le formulaire dont se servent les prisonniers quand ils passent dans les villages de leurs vainqueurs : *voici la viande que vous aimez tant , qui approche de vous , y répugne entièrement , & prouve bien plus leur goût pour un pareil repas , que leur*

TROISIEME DISCOURS. 65

haine pour un ennemi vaincu. J'observerai à ce sujet trois choses.

La premiere, c'est que le sacrifice qu'on fait des enfans qui sont le fruit de l'habitation des prisonniers avec les filles ou les sœurs des vainqueurs, justifie parfaitement ce que je viens d'avancer, attendu qu'il suffit chez-eux, pour éviter la mort & devenir membre d'une peuplade, d'être adopté par le pere ou la femme d'un guerrier tué dans le combat. Or, l'adoption tacite qui semble attachée au mélange des deux sangs, ne devoit-elle pas produire le même effet & éteindre le ressentiment, si ces peuples n'étoient conduits que par l'amour de la vengeance ?

La seconde, c'est l'exemple de ces malheureux *Margajas*, adoptés par les *Topinamboux*, & ensuite sacrifiés sans rime ni raison, au seul desir de manger de la chair humaine. On croit entendre la fable du loup & de l'agneau.

La troisième, c'est que plusieurs hordes Sauvages mangent aussi leurs parens, quand ils sont devenus trop vieux pour pouvoir les suivre à la chasse ; ils allèguent pour prétexte, qu'il vaut mieux que leur estomac serve de tombeau aux auteurs de leurs

jours, que de les laisser en proie aux vers ou aux bêtes féroces; n'y ayant point de haine dans cet acte de cruauté, la vengeance n'en est donc pas le motif: d'où je conclus qu'il est impossible de donner à ce goût exécrable une autre origine que celle que je lui ai attribuée au commencement de ce discours. Du moment en effet où on aura admis qu'il est la suite de l'excellence de la chair humaine, comparée avec celle de tous les autres animaux connus des Sauvages, on ne sera plus surpris de voir des hommes féroces, sans principes, sans moralité, s'y livrer avec emportement. L'amour paternel, l'habitude & le besoin les empêchant de manger leurs enfans, leurs femmes & leurs voisins, hors le cas d'une extrême nécessité, ils y suppléent en dévorant les individus des autres peuplades. Ce goût est même quelquefois si vif, que les Européens qui traitent avec eux sont obligés de se tenir à la distance de cent pas, & toujours armés, de crainte que leur extrême appétit pour la chair blanche ne les engage à se jeter sur eux pour en faire leur proie. Léry cite à cette occasion les Aouetacas, une des nations les plus féroces de l'Amérique méridionale; les insultes reçues, l'amour

de la vengeance ne sont que le prétexte dont ces barbares colorent leur horrible gourmandise , & ils vont bien réellement à la chasse des hommes , comme ils iroient à celle d'une bête fauve.

Le tableau que nous présentons ici des mœurs réelles des Sauvages est bien différent de celui qu'avoit imaginé M. Rouffeau , à l'occasion de son homme dans le premier état de nature ; & cependant il est bon d'observer que nous avons choisi notre modèle dans la partie la plus fertile du nouveau continent ; car le Bresil proprement dit , s'étend depuis le 13^{me} degré de latitude australe , jusqu'au vingt-quatrième ; il est arrosé de plusieurs grands fleuves , & placé sous le plus beau Ciel. Quoique les racines de manioc & d'aipy y croissent presque spontanément , ou dumoins avec très peu de culture , le goût des Brasiliens pour la chasse & la pêche n'en est pas moins vif , & ils sont fort éloignés de se contenter des alimens simples & innocens que la terre leur offre ; leur voracité pour la viande est au contraire poussée si loin , qu'indépendamment du cayman , du tapirousson dont ils font boucaner la chair pour la conserver , & d'une infinité d'autres poissons & de bêtes fauves , ils

68 TROISIEME DISCOURS.

mangent encore diverses sortes de lézards & de serpens , ainsi que des gros crapauds avec la peau & les intestins.

C'est d'ailleurs un peuple nomade , dont rien ne peut fixer l'humeur inconstante & légère : le seul desir de changer de place suffit pour lui faire quitter son habitation ; & n'ayant point de propriétés , l'agriculture & la civilisation y ont fait peu de progrès ; on observera enfin que le soin cruel avec lequel les Brasiiliens engraisissent les victimes qu'ils destinent à être immolées , est une nouvelle preuve du raffinement qu'ils portent dans leur goût pour l'antropophagie , & du peu de fondement qu'a l'opinion de ceux qui ne veulent l'attribuer qu'à l'amour de la vengeance.

DE L'ORIGINE DE LA PITIÉ.

APRÈS avoir établi que l'homme dans l'état de nature étoit cruel , il nous reste à faire voir comment la civilisation , en développant son imagination & ses autres facultés , produit la pitié.

Nul doute que les premières sensations , que nous éprouvons aussi-bien que toutes les créatures vivantes , ne soient celles du plaisir & de la douleur. Elles deviennent

la

TROISIEME DISCOURS. 69

la source du desir & de l'aversion , dont découle l'idée du bien & du mal. Jusque là point de différence entre l'homme & les animaux ; pourvus des mêmes organes , également guidés par l'amour de leur conservation , les uns & les autres resteroient à jamais indifférens au sort de leurs semblables , si l'imagination ne venoit modifier dans l'homme son égoïsme , & en le forçant pour ainsi dire malgré lui à s'identifier avec les êtres sensibles , donner naissance à la pitié.

Ce sentiment en effet paroît être une modification de l'amour de soi , trompé par les illusions de l'imagination ; & afin de ne laisser aucune incertitude sur la justesse de cette définition , j'examinerai d'abord quelles sont les impressions que doivent recevoir à la vue des êtres souffrans les hommes dans l'état de nature , c'est-à-dire lorsqu'ils n'ont encore pour mobile de leurs actions que la sensibilité phisique & l'amour de leur conservation ; ensuite je rechercherai l'altération qu'éprouvent ces deux causes puissantes , quand l'esprit humain a été perfectionné par la culture des sciences & des arts.

L'amour de nous-mêmes seul , loin d'ex-

70 TROISIEME DISCOURS.

citer une sensation désagréable à l'aspect d'un malheureux , nous procure au contraire une jouissance très vive. Le bonheur consistant dans la satisfaction des besoins & l'absence de la douleur , il s'accroît d'autant plus à la vue d'un infortuné, que nous nous sentons à l'abri des tourmens qu'il endure. Le mal étant hors de nous & le bien-être en nous , la comparaison est entièrement à notre avantage , & c'est ce qui nous découvre le motif du plaisir que les Sauvages ont à tourmenter leurs prisonniers ; n'ayant que peu ou point d'imagination , & manquant par conséquent de prévoyance (1), il leur est impossible de se modifier comme ceux qu'ils font souffrir. Le menu peuple de tous les pays, les enfans , chez qui cette faculté n'est pas développée (2), & les vieillards qui l'ont perdue , se trouvent à - peu - près dans le même cas.

(1) La prévoyance est la seule chose qui nous empêche de borner au moment présent notre existence future : prévoir en effet c'est lire dans l'avenir ; c'est supposer des événemens qui ne sont pas encore arrivés , & qui n'arriveront peut-être jamais : c'est enfin imaginer.

(2) M. Rousseau convient que l'enfant est indifférent à tout, hors à lui-même. *Émile*, tome II, page 167.

TROISIEME DISCOURS. 71

Etant donc forcés à n'aimer que nous au monde , aussi long-temps que notre imagination reste dans l'inertie , la pitié ne peut éclore qu'en donnant le change à l'amour de soi , & en le transportant par une espèce de supercherie sur des êtres étrangers à nous. Or , de toutes les facultés de l'ame , l'imagination semble être la seule capable de produire des effets aussi surprenans. Foyer unique de nos passions , elle ne connoît point de frein ; capable de conduire à la découverte des vérités les plus sublimes , ou de jeter dans les erreurs les plus absurdes , rien ne résiste à sa puissance. Toutes les chimères se réalisent dès qu'elle le veut ; les distances se rapprochent , les siècles disparaissent , & le voile qui couvre l'avenir semble quelquefois tomber un instant pour lui en laisser sonder les profondeurs. Nous décrirons son action sur l'amour de nous-mêmes , & nous montrerons par quels moyens il arrive que cette singulière faculté le transforme en pitié.

Tandis qu'un sauvage , à la vue d'une blessure , se félicite d'en être exempt , l'homme dont l'imagination est exercée , prévoit qu'il seroit possible qu'il en reçût

une pareille. Cette supposition faite, il ne tarde pas à se croire percé du même trait; ce n'est plus le sang d'un étranger qui coule, c'est le sien; les anxiétés, les angoisses du blessé viennent en foule déchirer son ame, & y exciter la terreur; craignant pour lui, il croit déjà ressentir les plus cruelles douleurs; & l'agitation qu'il éprouve est bien réellement ce qu'on appelle *la pitié*.

L'imagination est donc la vraie source de cette précieuse qualité, sans laquelle nous ne connoîtrions aucun des sentimens consolateurs qui adoucissent parmi les peuples policés les misères de la vie; & pour confirmer encore davantage ce que nous venons d'avancer, nous observerons que l'homme perfectionné est la seule créature vivante qui soit susceptible de pitié. Quoique né dans la classe des animaux carnassiers, & par conséquent naturellement cruel, son cœur s'adoucit à mesure que son esprit s'éclaire; & pendant que le reste des êtres animés, livrés à l'égoïsme le plus absolu, rampent à jamais isolés sur la terre, la pitié, en l'intéressant au sort de ses semblables, l'élève à la pratique des vertus les plus sublimes. Devenu le protecteur des foibles, le soutien

TROISIEME DISCOURS. 73

des malheureux , il exerce durant sa courte durée une des plus augustes fonctions de la Divinité ; son existence enfin s'étend en proportion de ses bienfaits , & des jouissances sans nombre deviennent la récompense des peines qu'il a prises pour faire , en s'oubliant lui-même , le bonheur des autres.

On m'objectera peut-être que l'imagination ne joue pas un aussi grand rôle que je le prétends , dans la composition de la pitié , puisqu'on n'éprouve jamais ce sentiment avec plus de force que quand on est présent à une catastrophe funeste : d'où l'on pourroit induire que l'illusion cessant où commence la réalité , la pitié ne naît point de l'action de l'imagination sur l'amour de soi. Mais je réponds à cela , qu'imaginer , dans le sens où je l'entends , c'est former de nouvelles combinaisons & appercevoir de nouveaux rapports entre nous & les différens objets qui frappent nos sens , ou dont notre mémoire nous retrace l'image ; or , les impressions réelles , telles que celles qu'on reçoit directement , étant toujours plus fortes que celles qui ne sont que le fruit de nos souvenirs , il est évident qu'on doit être plus ému quand on est témoin d'un malheur , que lorsqu'on

74 TROISIEME DISCOURS.

nous en fait le récit. La mémoire n'est jamais assez fidelle pour rendre avec une parfaite exactitude toutes les circonstances d'un événement, & les petites altérations qu'elle y apporte suffisent pour en diminuer l'impression ; inconvénient que n'a pas la réalité.

Deux choses sont donc essentiellement nécessaires pour donner naissance à la pitié : 1^o. Un événement malheureux qui se passe sous nos yeux, ou dont le souvenir se retrace dans notre pensée : 2^o. L'action de notre imagination sur l'amour de nous-mêmes, qui, en nous montrant dans l'avenir le moment où nous pourrions être aussi infortunés que la personne que nous voyons ou croyons voir souffrir, nous met à sa place, & nous fait trembler pour nous, en tremblant pour elle. Dans le premier instant nous voyons ou nous nous rappelons ; dans le second, nous imaginons, nous nous trompons ; nous craignons pour nous, & nous devenons sensibles pour les autres. D'où il suit que, sans imagination, soit que les objets soient présens ou absens, il seroit impossible à l'homme de connoître la pitié, attendu que restant toujours lui, il ne pourroit, dans aucune circonstance, se croire un

TROISIEME DISCOURS. 75

être étranger à lui ; & que sans l'amour de soi , sa propre existence lui étant indifférente , il ne pourroit également jamais s'intéresser à personne.

On m'objectera peut-être encore , que puisqu'on ne peut avoir pitié d'un malheureux , qu'autant qu'il l'est plus que nous , il paroît que ce sentiment naît plutôt de l'amour de l'égalité rompue en notre faveur , que de la cause que j'ai voulu lui attribuer. Mais deux raisons m'engagent à rejeter cette opinion. La première , c'est que l'amour de l'égalité ne pouvant subsister qu'avec le défaut de propriétés , les Sauvages , dans cette hypothèse , devroient être les plus pitoyables des hommes ; & cependant le fait dépose contre cette assertion.

La seconde , c'est que tous les maux étant susceptibles de différens degrés d'accroissement , quoiqu'on souffre beaucoup , on peut encore craindre de souffrir davantage ; & c'est cette crainte imaginaire , cet excédent de nos propres douleurs , qui nous rend alors sensibles à celles des personnes que nous estimons être plus infortunées que nous.

On fera donc toujours plus ou moins pitoyable , suivant le plus ou moins de force

76 TROISIEME DISCOURS.

& de mobilité de son imagination ; & loin qu'un amour extrême de soi puisse nuire au développement de ce sentiment, il en augmentera au contraire l'intensité, puisque plus on s'aimera, plus on en aimera un autre, quand par les illusions de l'imagination on croira être devenu lui. On en voit un exemple frappant dans les femmes, qui sont en général beaucoup plus pitoyables que les hommes (1).

(1) Depuis que ce morceau est écrit, on m'a fait une nouvelle objection que je ne dois pas négliger de résoudre : la voici, on prétend que nous ne devons éprouver aucun sentiment de pitié lorsque nous assistons au supplice d'un criminel qui a commis une action atroce ; d'où l'on induit, que puisqu'il y a des circonstances où l'imagination cesse de nous mettre à la place d'un être souffrant, ce n'est point son action sur l'amour de nous mêmes qui produit la pitié.

Mais je réponds à cela, qu'on se trompe fort si l'on pense, quels que soient les crimes d'un homme, qu'on puisse le voir supplicier sans ressentir pour lui de la compassion. Une sensation foible étant nécessairement détruite par une sensation plus forte, la vue d'un coupable qui va périr sur l'échaffaut nous touche constamment davantage que le souvenir de la catastrophe qui l'y a conduit. Delà, je conclus, que quoique, lorsqu'on nous fait le récit d'un parricide, notre imagination nous mette dans le premier moment à la place du pere infortuné qui a été la victime

DE

L'Egoïsme est un amour de soi-même concentré, qui nous rend tellement indifférens au bonheur des autres, que nous ne les regardons plus que comme des êtres destinés à contribuer à nos plaisirs, & dont nous devons nous éloigner avec empressement aussitôt qu'ils cessent d'y être utiles.

de la barbarie de son fils, & nous fasse par conséquent détester celui-ci; si cependant nous assistons à son exécution, la vue des souffrances qu'il endure, nous oblige bientôt à oublier son crime & à partager ses peines. Forcés alors par notre imagination à nous identifier avec le coupable, chaque coup qu'il reçoit, chaque atteinte qu'on lui porte, remplissent notre ame de terreur; & la pitié ne tarde pas à succéder à l'horreur qu'il nous avoit d'abord inspirée. Un Chirurgien célèbre m'a assuré avoir délivré une femme, qui ayant été voir rouer un homme, étoit accouchée d'un enfant dont les membres étoient rompus dans les mêmes endroits que ceux du criminel. La populace enfin n'assiste aux exécutions que pour être remuée; & certes il n'est pas rare d'y voir couler des larmes, quoiqu'un instant auparavant les spectateurs fussent dans des dispositions bien différentes. Ce que j'avance ici n'est pas une affaire de raisonnement, c'est un fait; & j'en appelle à tous ceux qui, ayant été les témoins de ces tristes scènes, ont prêté dans ce moment quelque attention à ce qui se passoit en eux.

78 TROISIEME DISCOURS.

L'Egoïste ainsi que le Sauvage est impitoyable , mais il cache son défaut de sensibilité avec soin , de crainte qu'on ne le fuie. S'il a de l'esprit , vous ne connoîtrez sa véritable façon de penser que lorsqu'il n'aura plus besoin de vous , & que vous aurez besoin de lui.

Deux causes peuvent conduire l'homme civilisé à l'égoïsme : 1°. Le défaut d'imagination : 2°. L'abus des plaisirs , qui en détruisant de bonne heure sa sensibilité , lui donne , avant l'âge prescrit par la nature , la dureté & l'insouciance des vieillards. Comme la pitié ne naît que de l'action de l'imagination sur l'amour de soi , dans le premier cas il est aisé de voir qu'un homme privé de cette faculté , ou qui ne la possède qu'à un degré inférieur , doit être peu sensible ; dans le second , celui qui s'est dépêché à jouir de la vie , qui a accumulé sur un petit nombre d'années tous les plaisirs qui étoient destinés à embellir une longue carrière , en épuisant prématurément ses facultés , a également perdu la puissance de se modifier.

L'Egoïsme , cette funeste maladie de l'ame , qui rompt les plus doux liens de la société , est constamment le précurseur de la chute des Empires & la compagne ordi-

TROISIEME DISCOURS. 79

naire de l'autorité, des grandes richesses, des progrès du luxe, de la dépravation des mœurs (1). Les malheureux, hélas ! ne sont pas égoïstes, le besoin continuel qu'ils ont de secours les rend ordinairement secourables ; c'est dans la bonne fortune qu'on devient dur & indifférent. C'est alors, dis-je, qu'enivré de mille plaisirs, que sans cesse adoré par de vils flatteurs, on trouve à peine le temps de former un souhait ; nos organes affoiblis par des jouissances trop multipliées, perdent bientôt leur ressort, & notre imagination entièrement détendue & flétrie, ne nous permet plus d'éprouver que les maux réels que nous endurons.

Loin donc que l'égoïste puisse être sensible aux peines d'un infortuné, il en détourne la vue avec dégoût ; ou s'il l'arrête un instant sur lui, c'est pour se féli-

(1) On en voit un exemple mémorable chez les Romains. Pauvres & libres, ils aimoient leur patrie plus qu'eux mêmes, & ils furent heureux, riches & puissans, ils s'aimèrent mieux que leur patrie, & ils devinrent la proie des tyrans les plus cruels ; conquis enfin & dépouillés par des peuples barbares, leurs descendans retrouvèrent dans la pauvreté une partie des vertus qui avoient autrefois fait le bonheur de leurs ancêtres.

80 TROISIEME DISCOURS.

citer de jouir d'une meilleure destinée; il a enfin continuellement à la bouche cette maxime dure & tyrannique : *qu'il vaut mieux faire envie que pitié*, ce qui signifie dans le sens où l'entendent les ambitieux, qu'il vaut mieux être haï puissant, qu'aimé foible.

Rien sans doute ne prouve mieux les progrès de l'Egoïsme dans le siècle où nous vivons, que ce mot aujourd'hui si généralement répandu; cependant le bonheur qu'on se promet en l'adoptant pour base de sa conduite, n'est pas toujours aussi pur qu'on l'avoit d'abord espéré. La bienveillance des hommes étant le prix de celle que nous leur portons, il est certain que l'égoïste une fois démasqué ne peut plus y prétendre; or, je laisse à décider aux gens de bien, si la perte qu'il fait dans cette occasion n'est pas mille fois plus grande que l'avantage injuste qu'il a acquis par la pratique de cette indigne maxime.

Mais, me dira-t-on, si la pitié n'est qu'un effet de la crainte qu'on éprouve pour soi, pourquoi l'égoïste qui ne s'aime pas moins tendrement que l'homme sensible, ne ressent-il pas également de la pitié? voici ma réponse. L'égoïste en perdant

TROISIEME DISCOURS. 81

prématurément, par l'abus des jouissances, la faculté de se modifier comme les êtres environnans¹, ou en étant privé par un défaut naturel d'imagination, ne peut pas devenir un autre, & reste toujours lui. Les maux qui ne le touchent pas personnellement lui étant donc étrangers, il est impossible qu'ils fassent naître chez lui le sentiment de la pitié. L'homme sensible au contraire se trouvant forcé par les illusions de son imagination à se mettre à la place d'un malheureux, il s'effraye, il tremble pour son propre compte, en songeant aux douleurs auxquelles l'autre est en proie; & devenu lui pour quelques instans, il croit bien réellement en le secourant se secourir lui-même.

Si on réfléchit à ce que nous venons de dire, il sera facile de découvrir la raison qui nous porte à aimer l'homme sensible & à fuir l'égoïste. Comme la pitié est la source de la plupart de nos vertus, il est évident que le premier est nécessairement vertueux, pendant que le second, qui cherche à profiter de la bienveillance de ses semblables sans leur rendre aucun équivalent, fait un véritable vol à la société, & doit par conséquent en être re-

82 TROISIEME DISCOURS.
jetté avec le plus profond mépris (1).

R É F L E X I O N S ,

SUR l'émulation, l'envie & la haine.

L'ÉMULATION est le desir de surpasser ses égaux. Ce n'est pas un sentiment vil, car loin de porter à mépriser les grands talens, il engage au contraire à les soutenir & à les prôner. L'espérance qu'on a de partager un jour l'admiration publique, fait qu'on rend avec plaisir des hommages que l'on croit bientôt mériter soi-même. C'est un engagement secret que nous sommes bien-aîsés de faire contracter d'avance à la multitude, afin d'être plus universellement loués lorsque notre tour en sera venu.

Si après de vains efforts nous ne parvenons pas à égaler nos maîtres, & que le découragement succède à la confiance que nous avions en notre mérite, alors l'émulation se change en envie, qui est

(1) Je dis mépris, car c'est le seul sentiment que peut inspirer un être assez dégradé pour avoir perdu sans retour le plus précieux attribut de l'espèce humaine, la pitié.

TROISIEME DISCOURS. 83

le desir de rabaisser les autres jusqu'à soi : cette derniere passion donne naissance à la haine. Quand cependant la haine n'est produite que par l'envie, elle s'éteint aussitôt que celui qu'on jalouse perd les avantages qui nous le faisoient hair. La pitié qu'il nous inspire dans cette occasion devient même quelquefois plus vive que celle que nous éprouverions pour un de nos égaux. Cette singularité paroît fondée sur ce que retrouvant alors la faculté de nous modifier comme celui qui souffre, & considérant la grandeur de sa chute, nous sentons plus vivement l'inconstance de la fortune que si le même accident étoit arrivé à un homme qui en auroit déjà été la victime.

Aimer & hair ne sont au reste que pouvoir ou ne pouvoir pas se mettre à la place de quelqu'un. Dans le premier cas, les illusions de notre imagination nous persuadent que nous sommes devenus un autre que nous-mêmes, & alors nous l'aimons ; dans le second cas, l'imagination se tait, on se compare, on est mécontent & l'on hair.

Pour développer encore davantage mes idées sur cette matiere, je crois devoir observer : 19. Que la crainte & l'espé-

84 TROISIEME DISCOURS.

rance sont les deux plus puissans mobiles qui puissent mettre en mouvement notre imagination.

2°. Que l'imagination est la source unique de la puissance que nous avons de nous modifier comme les êtres environnans (1).

3°. Que la crainte fait naître les modifications désagréables, & l'espérance celles qui sont agréables.

Ces principes posés, voici comme je raisonne : l'homme en qualité d'être sensible a toujours la faculté de souffrir ; si donc le souvenir du passé & la prévoyance de l'avenir viennent, à l'aspect d'un malheureux, allumer son imagination, & lui montrer l'instant où il pourroit éprouver le même sort, cette idée ne l'aura pas plutôt frappé, qu'oubliant que c'est un autre qui souffre, il croira que c'est lui-même ; il tremblera, il s'agitiera, & la modification sera complète.

Ce que j'avance ici paroît d'autant plus certain, que tant qu'on se compare on ne

(1) Je crois devoir prévenir mes lecteurs, que toutes les fois que je me sers ici du mot modifier, j'entends toujours par-là se mettre à la place de quelqu'un.

TROISIEME DISCOURS. 85

se modifie pas comme un autre , & que dès qu'on se modifie on cesse de se comparer. Or , l'imagination étant la seule cause du pouvoir que nous avons de nous mettre à la place d'un individu souffrant, elle le devient nécessairement de la pitié.

Si au contraire nous sommes témoins du bonheur d'un de nos semblables, comme ce n'est pas ici la crainte qui peut nous modifier, mais seulement l'espérance de devenir aussi heureux que lui, il faut alors, pour que nous puissions prendre part à ses succès, qu'ils soient en quelque sorte les avant-coureurs de ceux que nous nous promettons ; sans quoi, après nous être comparés au lieu de nous mettre à la place de celui qui jouit, nous restons à la nôtre ; nous regardons son bonheur comme une injustice que nous fait la fortune , & nous le haïssons.

Il suit de-là que la crainte agissant sur l'homme d'une maniere constante, il lui est toujours facile, lorsque son imagination est développée, de se mettre à la place d'un être souffrant, & d'éprouver par conséquent le sentiment de la pitié, tandis que l'espérance de devenir aussi heureux qu'un autre, pouvant seule le modifier comme celui-ci quand elle vient à

86 TROISIEME DISCOURS.

lui manquer, il est forcé par l'amour de lui-même à envier son sort & à le hair. Cela explique enfin le motif qui nous contraint à nous associer plus souvent à l'individu souffrant qu'à celui qui jouit. On ne peut en effet se mettre à la place de l'homme qu'on hait, car alors on se haïroit soi-même, ce qui est impossible; mais on se met aisément à la place de l'infortuné, parce qu'on craint sans cesse de le devenir, & qu'alors on s'aime dans lui.

L'impuissance de se modifier comme l'homme heureux est donc ce qui constitue promptement l'envie, dont dérive la haine; & la puissance de se modifier comme le malheureux, constitue proprement la pitié, dont dérive l'attachement.

J'ai dit qu'afin de pouvoir se réjouir des succès de quelqu'un, il falloit que l'idée de son bonheur fît naître l'espérance de devenir un jour aussi heureux que lui. Quoique cette proposition soit généralement vraie, j'en excepte toutefois les deux cas suivans. Quand on a été modifié par la pitié en faveur d'une personne & que son sort vient à s'améliorer, on n'a plus alors besoin de l'espérance de devenir soi-même aussi heureux qu'elle pour y prendre part; comme en se mettant en sa

TROISIEME DISCOURS. 87

place on a cessé de se comparer & qu'on s'est pour ainsi dire identifié avec elle, on a alors acquis aux dépens de son propre repos le droit de jouir des plaisirs de l'individu souffrant, & après avoir partagé sa mauvaise fortune on partage également la bonne.

C'est ainsi qu'un riche voluptueux ennuyé de tout, peut encore rentrer dans le chemin du bonheur, en unissant son sort avec celui d'un malheureux, & en lui faisant du bien; l'image de la joie qu'il aura répandue dans un cœur où régnoit auparavant le désespoir & la mort, rendra à l'imagination flétrie du Sibarite sa première fraîcheur; & avec des sens émoussés la crainte de souffrir dans un autre, c'est-à-dire la pitié, lui fera retrouver l'usage de mille jouissances, qui sans cet infortuné étoient à jamais perdues pour lui. On voit par là que celui qui nous a une fois inspiré de la compassion & à qui nous avons rendu service, doit conserver longtemps des droits à notre attachement; ils sont fondés sur la reconnaissance.

L'amitié enfin forme une dernière exception à la règle générale, car ce sentiment prenant sa source dans la conformité de nos goûts & de nos penchans avec

88 TROISIEME DISCOURS.

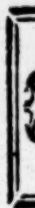
ceux d'un autre, il est évident que dès ce moment on croit être devenu celui qu'on regarde comme sa plus parfaite image. Notre existence se double donc alors par la magie des illusions; & le moi, qui jusques là étoit resté purement individuel, devient par cette association commun à deux êtres entièrement distincts & séparés. Aussi ne crains-je pas d'affurer que l'amitié pure & sans réserve, ce trait de flamme qui pénètre deux cœurs pour les unir à jamais, ne peut naître que chez des personnes douées d'une imagination très ardente. C'est au foyer de cette brillante faculté que l'ame s'exalte & devient capable des plus grands sacrifices. Là on prend les forces nécessaires pour se dévouer au salut de son ami; là on se détermine à vivre & à mourir pour lui : cet abandon ravissant de soi-même en faveur d'un autre, cette ivresse céleste que les hommes à imagination forte sont seuls capables de ressentir, est sans doute le plus noble présent que nous ait fait la divinité.

On éprouve souvent l'envie sans avoir connu l'émulation. C'est le propre des esprits bornés ou paresseux, qui se découragent avant même d'avoir essayé leurs forces. Cette passion basse acquiert une nou-

TROISIEME DISCOURS. 89

velle énergie quand il s'agit du bonheur d'un de nos égaux. Témoins de sa fortune & comptant sur les circonstances, nous nous flattons durant quelque temps de le voir retomber dans sa première misère, & c'est cette espérance qui soutient & alimente notre haine. Mais les distances deviennent-elles trop grandes, on se décourage & l'on s'habitue insensiblement à penser que ce qui arrive est l'effet d'une nécessité impérieuse, à laquelle tout est obligé de céder. C'est pourquoi un paysan est rarement jaloux de son Seigneur, quoiqu'il le soit presque toujours de son voisin s'il se trouve plus riche que lui.





1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25



QUATRIEME DISCOURS.

*SUR L'ORIGINE DE L'AMOUR DE LA
LIBERTÉ , de l'égalité & de la justice.*

LE besoin seul pouvant établir la dépendance, & Dieu ayant renfermé le principe de notre vie dans nous-mêmes & non dans un moteur étranger; il est évident que tous les êtres vivans naissent libres. Cette loi éternelle est profondément gravée dans les cœurs, elle se renouvelle à chaque génération; &, aussi ancienne que la nature animée, elle durera autant qu'elle.

On ne peut en effet disconvenir que respirant sans le secours de personne, pourvus des organes nécessaires à notre conser-

92 QUATRIEME DISCOURS.

vation, environnés des alimens qui nous sont propres, si rien ne s'oppose à l'usage que nous en voulons faire, notre indépendance est aussi entière qu'elle peut l'être. L'amour de la liberté se confond alors avec l'amour de la vie, parce que dans cette position la perte de l'une entraîneroit infailliblement la perte de l'autre.

L'amour de l'égalité paroît dériver immédiatement de l'amour de la liberté, ou pour mieux dire n'en être qu'un développement; les hommes ne pouvant être pleinement libres qu'aussi long-temps qu'ils se croient tous égaux. Mais avant d'aller plus loin dans l'examen de cette question, il me semble à propos de rechercher quelles sont les bornes que la nature a mises au pouvoir qu'elle nous a accordé de faire ce qui nous plaît.

Nous ne connoissons chez les créatures vivantes que deux espèces de dépendance: celle des choses & celle des personnes. La première ne gêne en rien la liberté, parce que toutes les fois que la nécessité seule impose des loix, on s'y soumet sans peine. Les choses inanimées n'ayant point de volonté, elles ne peuvent pas contrarier les nôtres, & l'impossibilité d'obtenir éteint bientôt le desir de posséder.

QUATRIEME DISCOURS. 93

Il n'en est pas de même lorsque ce dont nous avons besoin est passé dans la main d'un autre, & que pour en jouir nous sommes obligés d'avoir son consentement. Alors la dépendance des choses établit celle des personnes, & nous cessons d'être libres en perdant la puissance de faire, sans l'agrément d'un tiers, ce que la nécessité ne nous a pas interdit. Tant que les hommes restent dans l'état de nature, l'inégalité physique ne détruit pas leur liberté : car celle-là ne se faisant sentir que quand deux individus, doués de différens degrés de force, se disputent la même proie, elle cesse d'avoir lieu aussitôt que l'un des deux la cède à son vainqueur. Comme le dessein des combattans n'étoit pas d'attenter à leur liberté, mais d'en jouir par préférence à tout autre, en se procurant la possession de ce qu'ils souhaitoient, l'obligation où est le plus foible d'abandonner au plus fort ce dont il vouloit s'emparer, n'établit entr'eux aucune servitude : c'est seulement un obstacle physique & momentané qui rentre dans la dépendance des choses, à laquelle tous les êtres vivans sont soumis. Ceci explique comment les animaux frugivores peuvent conserver leur liberté malgré la guerre cruelle que

94 QUATRIEME DISCOURS.

leur font les animaux carnassiers ; ces derniers cherchent bien à les dévorer , mais non à les asservir. La même chose arrive parmi les animaux d'une même espèce : quoique le plus fort s'empare de ce qui lui convient , si le plus foible ne lui oppose aucune résistance , il n'en reçoit point d'insulte.

Après avoir établi qu'il existe deux espèces de dépendance , nous montrerons qu'il y a trois sortes d'égalité : savoir , l'égalité physique qui ne se rencontre presque nulle part , pas même entre les individus d'une même espèce ; l'égalité naturelle qui est une suite nécessaire de la liberté , & l'égalité conventionnelle.

Tous les animaux d'une même espèce , ainsi que l'homme tant qu'il ne sort pas de l'état de nature , jouissent de la seconde ; ils sont tous égaux entr'eux , parce qu'aucun n'ayant accordé volontairement la supériorité à son semblable , l'inégalité physique ne produit alors qu'une dépendance des choses & non des personnes (1). La

(1) Il n'est pas question ici de savoir si l'on est véritablement l'égal d'un autre ; mais si l'on se croit tel. Or , tant qu'on jouit d'une liberté indéfinie , il est impossible de soupçonner son infériorité.

troisième est une suite de la civilisation, & ne peut par conséquent avoir lieu que chez les êtres intelligens.

Quand on réfléchit à cette égalité conventionnelle qui faisoit la base de la plupart des législations anciennes, on est surpris de voir que les hommes aient pu croire aussi long-temps à une pareille chimère; car si on excepte la République de Sparte, où tous les biens étoient restés en commun, il est clair que les Grecs & les Romains étoient bien éloignés d'être égaux (1).

Du moment en effet où l'on a eu permis le partage des terres, l'inégalité de talens & d'industrie a dû amener l'inégalité de fortune, & celle-ci par une suite inévitable a dû faire tomber les pauvres dans la dépendance des riches, en les réduisant à ne plus subsister que des salaires ou des bienfaits qu'ils en recevoient.

Inutilement après cela les pauvres ont-ils voulu quelquefois rompre leurs chaînes & se prévaloir de la loi pour ramener l'égalité; que peut une institution hu-

(1) Comment d'ailleurs supposer que des peuples chez lesquels l'esclavage étoit établi, aient beaucoup aimé l'égalité?

96 QUATRIEME DISCOURS.

maine contre l'empire de la nécessité ? des besoins toujours renaissans étouffoient bientôt ces convulsions passagères d'un amour-propre humilié , & le desir de vivre , plus pressant que le desir d'être libres , les forçoit à rentrer sous le joug auquel ils avoient voulu un instant se soustraire (1)

Les dissensions fuscitées par les Gracques font un exemple mémorable de cette lutte inutile des pauvres contre les riches. Voici comme s'exprimoit à cette occasion Tibérius Gracchus en prenant la défense des premiers. » Les bêtes farouches ont des tannieres ou des cavernes , & plusieurs de nos braves & vertueux citoyens qui ont exposé leurs jours au service de la patrie, n'ont point de demeures où ils puissent se mettre à couvert de l'injure des saisons.

(1) Ce seroit un problème curieux à résoudre que de déterminer en quoi consistoit, dans les anciennes Républiques, la liberté & l'égalité d'un citoyen qui, manquant de pain, ne pouvoit en obtenir que des riches. On avoit si bien senti à Rome l'influence que donnoit la fortune, que, pour rendre aux citoyens la liberté des suffrages, on fut obligé d'établir le scrutin. Mais ce remède, loin de retarder la chute de la république, fut au contraire ce qui l'accéléra, attendu que le secret du scrutin favorisoit admirablement la vente des magistratures.

QUATRIEME DISCOURS. 97

Ils errent ça & là avec leurs femmes & leurs enfans , & ils ne possèdent rien , si ce n'est l'air & la lumiere. C'est les outrager que de leur dire de défendre les tombeaux de leurs ayeux , & les autels de leurs Dieux domestiques ; leurs Dieux n'ont point d'autels , & leurs ayeux n'ont point de monumens. Ils combattent & ils meurent pour accroître les domaines & & pour nourrir le luxe d'un petit nombre de citoyens fastueux qui ont envahi toutes les richesses de la République. En qualité de citoyens de Rome , ils portent le titre de maîtres du monde , mais ils ne possèdent pas un pied de terrain (1) «.

Quelque plausible que paroisse au premier coup d'œil la déclamation que nous venons de rapporter , qui ne sent pas que les reproches de ce Tribun séditieux étoient entièrement déplacés , vu la situation où se trouvoient les Romains à cette époque ? Pour flatter une populace effrenée , il vouloit ramener tout à l'égalité primitive , qui ne peut plus être le partage de l'homme , quand une fois la terre a été divisée.

(1) Histoire des progrès & de la chute de la République Romaine , par M. Fergusson. *tome II*, page 90 & 91.

98 QUATRIEME DISCOURS.

Vainement donc il s'appuyoit sur la loi qui établissoit l'égalité conventionnelle entre les citoyens : cette loi n'étant fondée que sur une erreur, tous les raisonnemens qui en étoient la suite devenoient des sophismes impossibles à réaliser ; & quoiqu'il eût ébranlé pour un moment le pouvoir des Patriciens, ceux-ci ne tarderent pas à reprendre une autorité qu'ils tenoient de la nature même des choses, & dont Tibérius Gracchus, aussi bien que son frere Caius, furent quelque temps après les victimes (1).

(1) Ce que je dis ici de l'inégalité de puissance, qui est la suite nécessaire de l'inégalité de fortune, se faisoit déjà remarquer dès les commencemens de la République Romaine, comme du temps des Grecs ; de-là ces disputes éternelles au sujet des loix agraires & de l'abolition des dettes, auxquelles s'opposoient toujours les riches. Ils sentoient très bien, que leur fortune étant le plus ferme appui de leur autorité, ils perdroient bientôt l'une s'ils venoient à perdre l'autre. D'ailleurs, les loix Romaines, en condamnant à une espèce d'esclavage les débiteurs qui ne pouvoient pas s'acquitter, avoient en quelque sorte accordé par là l'Empire aux riches, puisqu'il étoit indubitable, que tôt ou tard la misère forceroit les pauvres à avoir recours à ceux-ci ; & que par conséquent ils tomberoient dans leur dépendance. On peut juger de la situation affreuse de ces malheu-

QUATRIEME DISCOURS. 99

» Les richesses inégalement réparties à Rome, dit M. l'Abbé de Condillac, sont une cause d'oppression. Les opprimés ne sont pas libres, & les oppresseurs n'ont qu'une liberté mal assurée, parce que leur puissance est mal assurée elle-même. Il n'y a entre les deux ordres, les Patriciens & les Plébéiens, qu'une jalousie de domination qu'on prend pour amour de la liberté (1) u.

Il est certain que les hommes ne peuvent jamais désirer que ce qu'ils connoissent.

reux débiteurs, par le discours que Denys d'Halicarnasse met dans la bouche de Sicinnius, qui parloit en leur nom. » Nous nous sommes vus, disoit-il, » réduits à la dure nécessité de cultiver nos propres » terres au profit de ces tyrans insatiables, de bêcher, de planter, de labourer, de garder les » troupeaux; devenus les compagnons des esclaves » que nous avons acquis par les armes, traités en tout » comme eux, les uns les mains liées, les autres les » fers aux pieds & le carcan au cou, comme les » bêtes les plus féroces, sans parler des outrages, » des insultes ameres, de l'insolence & de la cruauté » de ces barbares, qui a été souvent jusqu'à nous » déchirer le corps à coups de verges. » *Dionys. IV, 432. Histoire Romaine de Rollin, tome II, pag. 67, 500, 501, 542, 543, 553, tome III, pag. 3 & suivantes.*

(1) Cours d'éducation du Prince de Parme, tome VII, pag. 109.

Or, en donnant à cet axiome tout le développement dont il est susceptible, relativement à la matiere que nous traitons, on en verra découler deux choses très opposées: savoir, l'amour de la liberté chez le Sauvage, & l'amour de la domination chez l'homme civilisé.

Le manque de propriété ne laissant au premier que son industrie, afin de pourvoir à ses besoins, il est loin d'avoir un superflu qu'il puisse partager avec d'autres, & dont il puisse se prévaloir pour acquérir sur eux quelque autorité: ne voyant autour de lui que des hommes réduits aux mêmes expédiens, indifférent à leur sort comme ils le sont au sien, ce qu'il doit souhaiter c'est de conserver toujours l'indépendance qui lui a procuré jusques-là les seuls moyens qu'il connoisse de subsister. Toute atteinte portée à sa liberté lui deviendroit sans doute odieuse, parce que dans cet état des choses personne n'ayant intérêt à le secourir, la perte de la liberté seroit nécessairement accompagnée de la perte de la vie. D'où il suit qu'il ne peut pas desirer sur ses semblables une supériorité impossible à obtenir aussi long-temps que les besoins & les moyens de les satisfaire sont égaux entre tous, & qu'il ne doit

QUATRIEME DISCOURS. 131

doit pas avoir plus d'idée de la domination que de la servitude.

Chez les peuples civilisés on voit au contraire éclore un autre ordre de choses. La division de la terre ayant donné lieu à l'inégale répartition des richesses, les uns ont eu trop, les autres trop peu. Le nombre des premiers ayant été très petit pendant que celui des seconds étoit très grand, les pauvres ont été réduits à mourir de faim, s'ils ne se soumettoient aux riches, & c'est ici la véritable source de l'inégalité. L'amour de l'égalité s'est alors changé en ambition; & chaque individu ayant senti que s'il ne commandoit il seroit forcé d'obéir, tout le monde a voulu commander. Tour-à-tour esclaves ou tyrans, les hommes ont insensiblement perdu l'amour de la liberté & de l'égalité, parce que ces sentimens n'étoient pas compatibles avec l'existence des propriétés.

Nous concluons donc de ce que nous venons de dire : 1°. Que la dépendance ne peut naître que des besoins qu'on est dans l'impuissance de satisfaire sans avoir recours à un tiers: 2°. Que la division de la terre a seule pu établir une inégalité personnelle entre les hommes, puisqu'elle seule pouvoit donner en superflu à l'un ce qui

102 QUATRIEME DISCOURS.

manquoit en nécessaire à l'autre : 3°. Qu'où la misère est universelle, la supériorité est impossible : 4°. Que les Sauvages étant dans ce dernier cas ils doivent être considérés comme les plus libres & les plus égaux des hommes, leur position ne leur permettant pas même de former le desir d'asservir un de leurs semblables : 5°. Que du moment où les propriétés ont été établies, ce premier ordre de choses a dû être interverti. Les hommes pressés entre la nécessité de commander ou d'obéir, ont été forcés de renoncer à l'amour de la liberté & de l'égalité, pour se livrer entièrement à l'émulation, à l'ambition, à l'envie de dominer. Les pauvres manquant d'union & étant par conséquent trop faibles pour obliger les riches à remettre en commun leurs vastes possessions, en ont alors perdu jusqu'au desir. Journallement témoins d'une foule de jouissances dont ils sont privés, & qui est le partage des riches, ils y ont attaché d'autant plus de prix qu'ils ont imaginé que le bonheur de ceux qui les possédoient étoit proportionné à la grandeur de leur fortune, & ils ont aussi voulu devenir riches pour devenir plus heureux. Toujours guidés par l'amour de nous-mêmes, ce qui nous paroît le plus

avantageux entraîne nécessairement notre suffrage , & les pauvres en se comparant dans les Etats policés avec les riches n'ont plus été les maîtres de ne pas souhaiter de le devenir; tandis que parmi les Sauvages le sort de chaque individu étant à-peu-près le même , personne ne peut ambitionner celui de son voisin.

L'amour de la liberté & de l'égalité que les peuples civilisés ont perdu a été remplacé par l'amour de la justice. Quand ils n'ont plus pu faire tout ce qu'ils vouloient , ils ont senti qu'il étoit de leur intérêt de restreindre dans la même proportion la liberté des autres. Le besoin , en obligeant les hommes à se réunir en société , dut nécessairement développer leur intelligence , & leur faire comprendre qu'ayant tous un même droit à la vie , ils ne pouvoient exiger des égards les uns des autres , qu'autant qu'ils seroient réciproques. Cette considération les ayant donc engagés à se ménager , les avantages qu'ils en retirèrent leur firent découvrir la maxime fondamentale de toute justice : *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît* , & c'est de ce précepte unique que sont ensuite déduites les loix sans nombre plus ou moins bien combinées ,

qui ont toujours servi de règle aux nations policées.

Si la perte de la liberté a donné lieu parmi les peuples civilisés à l'amour de la justice, la liberté indéfinie dont jouissent les sauvages est d'un autre côté ce qui les en éloigne. Ne connoissant de maître que la nécessité, n'existant que pour eux seuls, livrés sans contrainte aux passions les plus violentes, leur volonté qui n'est jamais déterminée que par leurs desirs les rend nécessairement injustes. Toujours juges & parties, nul autre motif que la force ne peut les engager à sacrifier ce qui leur plaît à ce qui convient à un autre.

La nature a donc dit à l'homme en le plaçant un instant sur la terre : vis d'abord libre, vis heureux, je t'en ai donné les moyens. Aussi long-temps que ton espèce ne fera pas assez multipliée pour te forcer à abandonner la chasse & la pêche; aussi long-temps que tu ignoreras le tien & le mien; tu seras à la vérité dépendant des choses, mais jamais des personnes. Tu meneras une vie dure, mais elle ne te paroîtra pas telle, parce que tu ignoreras qu'il peut en exister une plus douce. Privé d'imagination, & par conséquent de prévoyance, quand tes besoins seront sa-

QUATRIEME DISCOURS. 105

tisfaits tu ne t'inquiéteras pas de l'avenir & tu jouiras tranquillement du présent. Tu supporteras avec patience les maux sans craindre de les voir augmenter; & la mort elle-même ne t'inspirera point de terreur, parce que ne voyant rien au-delà & n'aimant que toi, la vie cessera de t'être chère lorsque tu cesseras de pouvoir goûter les plaisirs qui te la faisoient aimer. Tu seras impitoyable, injuste; tu ne connoîtras ni les doux épanchemens du cœur ni l'amitié généreuse; mais tu ignoreras aussi & les regrets & les déchiremens des âmes sensibles quand elles sont témoins ou qu'elles se rappellent les peines de leurs semblables. On ne t'aimera point, mais tu n'aimeras personne; & libre depuis le moment de ta naissance jusqu'à celui de ta fin, tu auras vécu sans crainte & mourras sans remords.

Si au contraire ton espèce se multiplie trop pour que tu puisses continuer à subsister de la chasse & de la pêche, la nécessité, en développant ton intelligence, t'apprendra à cultiver la terre, & bientôt à la partager. Ce qui étoit à tous n'appartiendra plus qu'à quelques-uns; il y aura des riches, il y aura des pauvres. Les premiers ne voudront jamais descendre, & les

106 QUATRIEME DISCOURS.

secons voudront toujours s'élever. Si par malheur la fortune te place dans la classe de ces derniers, tu dépendras alors non seulement des choses, mais encore des personnes; & ce nouvel état renversera tellement tes anciennes idées, que loin de desirer encore le rétablissement de la liberté & de l'égalité qui t'étoient autrefois si chères, tu ne pourras plus souhaiter que de devenir puissant. Esclave, tu ne voudras pas redevenir libre, tu voudras commander. L'ambition, l'avarice & mille autres passions que tu ne connoissois point, viendront assaillir ton ame & empoisonner ta vie; tandis que d'un autre côté la religion, la pitié consolatrice, la générosité, l'amitié que tu ne connoissois pas mieux viendront à leur tour adoucir tes misères & t'aider à les supporter. L'établissement des propriétés, suite nécessaire de la civilisation, en détruisant l'amour de la liberté & de l'égalité, donnera naissance à l'amour de la justice. Alors pour jouir sans obstacle de ce qui t'appartient, tu apprendras à respecter les droits des autres; & lorsque tu ne pourras plus comme autrefois t'emparer à volonté de ce qui te convient, tu seras bien aise au moins de pouvoir réclamer la force publique, afin

QUATRIEME DISCOURS. 107

de conserver ce que tu as. Mille nouveaux maux & mille jouissances nouvelles seront le fruit des progrès qu'aura fait ton intelligence. Tu sauras qu'il existe un Etre tout-puissant, dont tu dépends, tu connoîtras des vertus & des vices, choses dont tu n'avois auparavant aucune idée. Tu aimeras enfin & tu haïras davantage la vie, parce que ton imagination t'exagérera également les plaisirs & les peines qui y sont attachées; & si la mort te paroît plus cruelle parce que tu la prévoiras, l'espérance d'une félicité éternelle qui doit être la récompense de l'homme vertueux te consolera. Tu te diras : Dieu m'attend, il m'appelle, il veut bien me regarder comme son enfant. Ah ! volons à lui, quittons sans regrets cette dépouille mortelle qui m'a acquis le droit de devenir à jamais heureux. Le bonheur, le bonheur inaltérable ne commence pour moi qu'où finit la vie.

R E C H E R C H E S

SUR l'origine de l'amour de la vengeance.

LA vengeance est le ressentiment qu'on témoigne à une personne qui nous a offensés, ou bien c'est une justice qu'on croit se faire à soi-même.

108 QUATRIEME DISCOURS.

Il est aisé de voir par cette définition : 1°. Combien la vengeance doit être chère aux Sauvages, puisque ne pouvant pas connoître la justice qui répugne à la liberté pleine & entière dont ils jouissent, elle leur en tient lieu : 2°. qu'étant constamment passionnés lorsqu'ils se vengent, n'ayant d'autres juges & d'autres ministres de leurs ressentimens qu'eux-mêmes, ils ne peuvent mettre aucune proportion entre la peine & le délit, & doivent par conséquent toujours être injustes. Le Sauvage est donc forcé par les circonstances où il se trouve, à se porter aux excès les plus terribles contre ses ennemis, & nous allons tâcher de développer ici les motifs de sa conduite.

Deux causes puissantes paroissent agir constamment sur lui; le défaut de pitié & un amour-propre très exalté. La première le rend dur & cruel; la seconde lui fait concevoir le plus profond ressentiment pour la plus légère insulte. Comme il s'aime uniquement & qu'il ne reconnoît point d'autorité supérieure à la sienne, son amour-propre semblable à celui d'un despote, pour peu qu'il soit humilié, ne peut pas manquer de lui exagérer la grandeur d'une injure; & c'est ainsi que l'amour-propre humilié devient

la source de la vengeance, tandis qu'un mal bien plus grand qu'on nous fait sans dessein n'offense point, dès qu'on peut l'attribuer à un accident produit par la nécessité.

Si nous considérons à présent qu'on ne peut humilier quelqu'un qu'en se donnant un avantage sur lui, & que toute espèce d'avantage durable qu'un homme acquiert sur un autre, établit la dépendance & détruit l'égalité naturelle, nous reconnaitrons clairement que l'amour de la vengeance dérive immédiatement de l'amour de la liberté : d'où il suit que le Sauvage en se vengeant se défend plutôt qu'il n'attaque, & que lorsqu'il massacre son ennemi il croit bien réellement tuer un tyran.

Dans cette occasion toutefois bien différent de l'homme civilisé, il ne s'expose que le moins qu'il lui est possible : toujours guidé par l'amour de sa conservation, dépouillé des préjugés qui nous font si souvent braver la mort sans y être contraints par la nécessité, il cherche à prendre ses sûretés & n'estime jamais plus une victoire que quand il l'a obtenue sans danger ; conséquent en un mot dans ses principes, lorsqu'il emploie la surprise,

110 QUATRIEME DISCOURS.

la ruse pour triompher d'un ennemi, c'est que l'amour de lui-même étant ce qui lui fait aimer l'égalité dont dépend sa liberté, il ne doit pas, en s'efforçant de la rétablir, en se vengeant, risquer de perdre le fruit de ses travaux, c'est-à-dire la vie.

Deux motifs ont contribué à affoiblir l'amour de la vengeance chez les nations policées : 1°. La perte de l'amour de la liberté, qui a cessé de nous être chère depuis que notre existence n'a plus été uniquement attachée à sa conservation, comme dans l'état de nature : 2°. L'établissement des loix & de la force publique, qui en punissant la plupart des offenses dispensent l'offensé de se faire justice à lui-même. C'est donc dans les Etats d'Europe où le Gouvernement est modéré qu'on doit le moins ressentir les fureurs de la vengeance, tandis que la corruption des Juges sous des Gouvernemens despotiques, & l'abus que les Grands y font de leur pouvoir pour jouir constamment de l'impunité, portent les peuples de l'Orient à s'abandonner sans mesure à cette funeste passion. Ils rentrent à cet égard dans l'état de nature ; & puisque la vengeance est la seule justice des Sauvages, le seul moyen qu'ils puissent employer

QUATRIEME DISCOURS. 111

avec succès pour conserver leur liberté , sans laquelle il leur seroit impossible de vivre (1) , elle doit aussi redevenir la justice des peuples civilisés , quand ils n'en ont plus d'autre à attendre du Souverain & des loix. L'amour de la liberté & de l'égalité est alors remplacé par la rage & le désespoir , qui ne connoissent point de frein.

Après avoir dit que les Sauvages se servoient ordinairement de la trahison pour se venger d'un ennemi ; il convient d'examiner pourquoi les Européens dans des circonstances semblables tiennent une conduite si opposée.

Il est certain que le préjugé qui veut qu'on attaque son ennemi en face & qu'on s'expose au même danger qu'on lui fait courir , nous est venu des Celtes , & doit en partie son origine à la religion d'Odin. Quelque peu desirables que paroissent aujourd'hui les récompenses qu'elle promettoit à ses Sectateurs , elles suffirent à ces ames fortes & grossieres pour développer jusqu'au délire le fanatisme du cou-

(1) Voyez le discours sur l'origine de l'amour de la liberté , de l'égalité & de la justice.

112 QUATRIEME DISCOURS.

rage. Voici comme s'exprime à ce sujet l'Edda. » Les Héros qui sont reçus dans le palais d'*Odin*, ont tous les jours le plaisir de s'armer, de passer en revue, de se ranger en ordre de bataille, & de se tailler en pièces les uns les autres; mais dès que l'heure du repas approche ils retournent à cheval tous sains & saufs dans la salle d'*Odin*, & se mettent à boire & à manger; quoiqu'il y en ait un nombre infini, la chair d'un sanglier leur suffit à tous; chaque jour on le sert & chaque jour il redevient entier; leur boisson est la biere & l'hydromel; une chèvre seule dont le lait est de l'excellent hydromel fournit assez pour énivrer tous les héros: leurs verres sont les crânes des ennemis qu'ils ont tués. *Odin* seul assis à une table particuliere boit du vin pour toute nourriture. Une foule de vierges servent les héros à table & remplissent leurs coupes à mesure qu'elles se vident (1) «.

C'étoit l'espérance de jouir de ces plaisirs délicieux qui inspira au Roi *Regner Lodbrog*, tout couvert de blessures & prêt

(1) Edda island. myth. 32, 33, 34, 35, cité dans l'Histoire de Danemarck de M. Mallet. tome 1er, pag. 105 & 106.

QUATRIEME DISCOURS. 113

à rendre le dernier soupir les vers suivans : » Nous nous sommes détruits à grands coups d'épée ; mais je suis plein d'allégresse en pensant au festin qui se prépare dans le palais d'*Odin*. Bientôt , bientôt assis dans la brillante demeure d'*Odin* , nous boirons de la biere dans le crâne de nos ennemis. Un homme brave ne redoute pas la mort. Je ne prononcerai point des paroles d'effroi en entrant dans la salle d'*Odin* (1) «.

Saxon rapporte enfin une loi de Frothon , Roi de Dannemarck , qui avoit réglé de la maniere suivante la conduite qu'étoit obligé de tenir un guerrier qui prétendoit à un poste élevé dans l'armée : » Il devoit en toute occasion attaquer un ennemi , faire face à deux , ne reculer que d'un pas si trois se présentoient , & ne prendre la fuite que quand ils seroient au nombre de quatre (2) «.

L'amour de la gloire étant la passion favorite des Scandinaves , ils firent du courage la premiere des vertus , & le mépris

(1) Ol. Worm. Litterat. Runic. --- Hist. du Dannemarck , page 106 & 107.

(2) *Idem* p. 182.

114 QUATRIEME DISCOURS.

des dangers devint ainsi parmi eux le seul chemin qui conduisoit aux honneurs & à la considération. Cependant les louanges qu'on recevoit devant nécessairement être proportionnées à la grandeur du péril auquel on s'exposoit pour les obtenir, ce motif donna lieu aux combats singuliers, aux duels, à l'usage où étoit quelquefois un chef de mettre à part les vaisseaux de sa flotte, qui excédoient le nombre de ceux de son adversaire, afin qu'on ne pût pas attribuer à l'inégalité de leurs forces la victoire qu'il espéroit de remporter; par la même raison la ruse, la fausseté, la trahison annonçant la crainte & la foiblesse, dûrent être en horreur à ces peuples guerriers. Or, comme l'Europe a été plusieurs fois inondée par les Celtes, il est facile de voir que nous avons, entre autres coutumes, retenu d'eux leurs opinions sur les duels.

Il me reste à examiner pourquoi chez les nations civilisées les gens courageux sont en général moins vindicatifs que les lâches.

Le courage étant ce qui donne l'assurance & la sécurité, il est évident qu'un homme intrépide doit être d'autant moins blessé d'une offense, qu'il se sent plus en

état de la repouffer. Ou il méprise un ennemi qu'il croit indigne de son courroux, ou il estime dans un brave homme qu'il a vaincu, un adversaire qui a osé lui résister. Dans l'une & l'autre supposition, il lui en coûte peu de pardonner. Le premier n'avoit pas pu l'offenser, & l'avantage qu'il a remporté sur le second en calmant sa colère & en développant la pitié dans son cœur, flatte trop son amour-propre pour qu'il puisse encore le haïr après en avoir triomphé. Il devient donc alors généreux, parce qu'en se courant son ennemi & en lui faisant du bien, non seulement il soulage sa sensibilité, mais il conserve en même temps une preuve toujours existante de son courage & de sa gloire.

Le lâche éprouve des sentimens bien différens. Forcé par la crainte & l'impuissance à souffrir long-temps sans oser le témoigner, l'injure qu'il a reçue se renouvelle sans cesse & change bientôt sa haine en fureur. Comme les moyens qu'il employe pour se faire justice à lui-même, sont toujours bas & honteux, ils ne peuvent jamais rétablir pleinement l'égalité (1)

(1) Je ne parle pas ici de l'égalité naturelle, mais uniquement de cette égalité limitée & conven-

116 QUATRIEME DISCOURS.

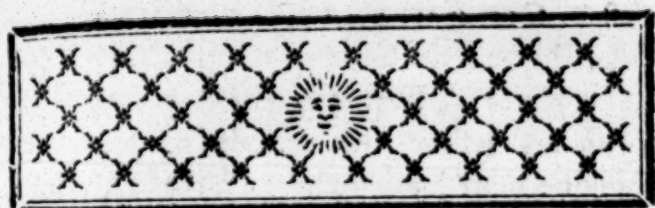
que par la mort de l'agresseur: d'où il suit que loin de pardonner il doit au contraire chercher à éteindre sans pitié dans le sang de son ennemi, & la honte de l'offense, & la connoissance du crime qui a servi à le venger.

On voit par ce que nous venons de dire que le pardon des injures naissant de la générosité, qui est une vertu composée de pitié, d'orgueil & de vanité; les Sauvages qui sont impitoyables ne peuvent pas la connoître, & doivent par conséquent être aussi implacables que les lâches dans leurs vengeances.

tionnelle qui dérive des opinions que nous avons sur l'honneur.



CINQUIEME



CINQUIÈME DISCOURS.

DU COURAGE.

EN jettant un coup d'œil sur la variété qui se rencontre dans les formes, la force, les inclinations, les habitudes & l'intelligence des êtres animés, il est difficile de ne pas faire deux réflexions qui se présentent naturellement à l'esprit. La première, c'est que Dieu ayant donné à chaque espèce la portion d'industrie qui lui étoit nécessaire pour vivre & multiplier, son intention a été qu'aucune d'elles ne s'en écartât; l'amour de soi-même qu'il a inspiré aux créatures vivantes, & l'impossibilité de subsister d'une autre manière, assurèrent l'exécution de cet ordre immuable, qui se renouvelle & se renouvellera sans

118 CINQUIEME DISCOURS.

cesse jusqu'à la fin des temps, parce que les organes des êtres animés, restant toujours les mêmes, la nature de leurs besoins ne peut jamais changer. La deuxième, c'est que les espèces vivantes ayant été divisées en deux grandes classes; celle qui se nourrit de chair, & celle qui vit des fruits de la terre; Dieu a dû nécessairement accorder le courage à la première, cette qualité étant un attribut essentiel à sa destination, qui est de toujours combattre, de vaincre ou de mourir; tandis que la crainte a par la même raison dû être le partage de la seconde, qui n'avoit rien à gagner par la victoire, & tout à perdre si elle venoit à succomber. C'est en partant de-là que nous croyons pouvoir induire avec quelque assurance, que l'homme étant carnassier dans l'état de nature il doit nécessairement être courageux.

La nécessité de se nourrir de chair est donc le premier principe qui constitue le courage chez les animaux carnivores. Mais la satisfaction des besoins étant le seul motif qui les anime, ils évitent autant qu'ils peuvent de s'exposer à des périls inutiles; cette précaution est une suite naturelle de l'amour de la conservation, qui en les obligeant à attaquer pour vivre

leur conseille cependant de prendre tous leurs avantages, & de ne mesurer leurs forces qu'avec des adversaires plus foibles qu'eux. Les Sauvages paroissent se conduire d'après le même principe. Leurs guerres ne sont qu'une véritable chasse, & ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils se déterminent à attaquer l'ennemi en face. L'antropophagie qui est le goût dominant de tous les hommes non civilisés augmente encore cette ressemblance, & M. Cook ne craint pas d'affirmer que le courage des Zélandois tient en grande partie à l'extrême passion qu'ils ont pour la chair humaine (1) : ils font le plus grand éloge de ce mets détestable (2), & la profonde indifférence qu'ont en général les Sauvages pour les maux de leurs semblables n'est que trop propre à faire croire que le sentiment de la pitié leur est absolument étranger. On en pourra juger par le trait suivant, que je tire du Journal de M. Héarme, [Gouverneur du fort du Prince de Galle, qui avoit pénétré très avant dans l'Amérique Septentrionale, & qui est

(1) 3me Voyage de Cook, tome I, page 209.

(2) Idem, tome II, page 441.

cité dans le troisiéme voyage de M. Cook.

» Le 11 Janvier 1772, dit M. Héarme, mes Sauvages chasserent, quelques-uns d'entr'eux apperçurent des traces sur la neige : les ayant suivies long-temps ils arriverent à une petite cabane où ils trouverent une jeune femme, ils l'amenerent à nos tentes, & après l'avoir interrogée ils furent qu'elle étoit de la race des Indiens de l'Ouest, furnommés *Dog-Ribbed* (côte de chien) ; qu'elle avoit été faite prisonniere par les *Aratha-Pescow*, durant l'été de 1770 ; que lorsque ses vainqueurs arriverent près de cet endroit pendant l'été de 1771, elle se sauva avec le projet de retourner dans sa patrie ; mais comme elle en étoit fort éloignée, & qu'on l'avoit amenée ici, en Pirogue, sur des rivières & des lacs d'une direction tortueuse, elle avoit oublié le chemin, & elle avoit vécu dans sa petite cabane depuis le commencement des neiges. D'après son compte des lunes qui s'étoient écoulées il paroît qu'elle avoit quitté les *Aratha-Pescow* depuis le mois de Juillet, & qu'elle n'avoit pas vu une figure humaine depuis ce temps-là. Elle avoit pourvu à sa subsistance en prenant dans des filets des lapins, des perdrix &

des écureuils ; elle se portoit alors fort bien ; elle n'étoit pas maigre , & je ne crois pas avoir vu de plus belle Indienne dans aucune partie de l'Amérique Septentrionale ; elle avoit été réduite à convertir en filets les nerfs des jambes & les pied des lapins , & la fourrure de ces quadrupèdes lui avoit procuré des vêtemens très chauds pour l'hiver. Quand elle prit la fuite elle n'emporta autre chose qu'environ cinq pouces d'un cercle de fer , dont elle vouloit faire un couteau , une pierre à aiguiser , quelques pierres à fusil , des substances propres à allumer du feu , telle qu'une espèce d'amadou , & environ un pouce & demi de la pointe d'un dard de fer , dont elle forma une alène. Elle fut à peine dans nos tentes qu'une dizaine de mes Sauvages se battirent à coup de poings pour savoir qui l'obtiendrait pour femme. Elle raconta que les *Aratha-Pescow* s'étoient glissés , durant la nuit , dans les terres de sa tribu , au moment où chacun de ses compatriotes se trouvoit endormi , & qu'ils avoient massacré tout le monde excepté elle & trois je unes femmes ; son pere , sa mere & son mari qui étoient dans la même tente qu'elle furent tués. Elle enveloppa son enfant dans un paquet d'é-

toffe , la nuit , & fans être apperçue , elle l'emporta avec elle ; mais lorsqu'elle fut arrivée à l'endroit où les *Aratha-Pescow* avoient laissé leurs femmes , endroit qui ne se trouva pas éloigné , le jour commençoit à luire , & les femmes découvrirent l'enfant qu'elles lui enleverent & qu'elles mirent à mort. La relation de cet événement affreux ne produisit sur mes Sauvages d'autre impression que celle du rire. (1) «.

Deux causes peuvent déterminer à faire une action courageuse : 1°. La nécessité de vaincre ou de mourir quand on n'a plus d'autre ressource : 2°. Les liqueurs fortes ou une passion violente qui nous enivre & nous fait braver le péril.

C'est sur-tout dans le premier de ces deux cas que se manifeste d'une maniere éclatante le caractère de férocité , que l'Eternel moteur des choses a imprimé aux animaux carnivores ; car tandis que la brebis foible & timide fuit ou tend le cou au boucher qui va l'égorger , l'homme le plus lâche , réduit au désespoir , devient furieux & intrépide ; l'une se sou-

(1) 3me Voyage du Capitaine Cook , tome I, p. 33 & 34.

met sans résistance à la nécessité; l'autre avant de périr veut se baigner dans le sang de son ennemi; la mort a pour lui des charmes, si en la recevant il peut la donner.

Nous parlerons plus bas du second motif du courage : pour le moment il est temps de le définir, & nous croyons ne pas nous écarter de la vérité en disant que c'est la confiance qu'on a en ses forces, joint au mépris qu'on fait de celles des autres. Si en effet on considère que la lâcheté naît de la crainte du danger que produit le sentiment de sa faiblesse, il sera aisé de concevoir que le courage doit être la suite du mépris des dangers produit par le sentiment de ses forces.

Mais puisque le courage prend sa source dans l'opinion où nous sommes de la faiblesse ou de l'absence du péril, tout homme qui parviendra à un pareil résultat sera nécessairement courageux, & il n'est plus question que d'examiner d'où peut naître cette disposition d'esprit.

On ne peut pas douter, qu'en vertu de l'amour de sa conservation chaque individu ne se préfère à tout autre. Ce principe universel régné avec un empire absolu sur les êtres animés; il commence

124 CINQUIEME DISCOURS.

avec leur vie, & ne finit qu'avec elle. Quoique parmi les peuples policés on cherche à le cacher avec des soins infinis, de crainte d'exciter la haine & l'animadversion, il n'en conserve pas moins toute sa force dans l'intérieur des ames, & se déploie aussitôt que les motifs qu'on avoit de le réprimer cessent de se faire sentir. Les Sauvages en font une preuve évidente : comme ils vivent libres & indépendans, & qu'ils n'ont point par conséquent les mêmes raisons que nous de dissimuler, ils sont les plus vains & les plus orgueilleux des hommes. Tous les voyageurs sont d'accord sur ce point, & il est impossible d'attribuer l'excès de leur orgueil à une autre cause qu'à un amour-propre concentré qui n'est retenu par aucune considération. Quand on réfléchit donc que l'homme s'aime uniquement, on est obligé de convenir que s'il n'avoit jamais éprouvé aucune résistance à ses volontés, il se feroit cru tout possible, & auroit pensé que l'univers entier n'avoit été créé que pour lui. Mais les difficultés sans nombre que lui oppose ce même sentiment, qui est également gravé dans le cœur de ses semblables, aussi-bien que dans le sien, ont fait naître chez lui la prudence, la crainte, &

CINQUIEME DISCOURS. 125

& tant d'autres motifs qui arrêtent à chaque instant le penchant qu'il auroit à tout sacrifier à l'accomplissement de ce qu'il souhaite. Quoique la raison soit une digue qu'il oppose quelquefois avec succès à son égoïsme, elle est trop fragile pour ne pas être souvent renversée; l'amour de lui-même reprend alors le dessus & finit par être seul écouté.

C'est la position où se trouve un homme ivre : ses facultés étant dans une effervescence extrême, il sent son existence dans toute sa plénitude & ne connoît plus d'obstacles. En perdant le pouvoir de se comparer aux autres, ses desirs étant immenses, il reste toujours lui-même & s'arroge un droit exclusif sur tout ce qu'il imagine propre à contribuer à son bonheur. Il devient, suivant la pente de son caractère, mari de toutes les femmes, maître de tous les trésors, ou roi du monde; rien ne pouvant, dans son opinion, résister à sa puissance, il a entièrement perdu la mesure de celle des autres; il ne connoît plus en un mot de dangers, parce que se sentant seul fort, & se préférant à tout, il ne peut supposer que foiblesse & soumission dans tout ce qui n'est pas lui.

Quels que soient les effets prodigieux de

* L

126 CINQUIEME DISCOURS.

l'ivresse sur les hommes, ceux que produisent les passions ne sont pas moins étonnans & durent plus long-temps.

Aussi-tôt qu'un besoin physique a fait naître le desir, il se transforme bientôt en passion si on tarde à le satisfaire ou qu'on éprouve quelques contradictions; car les passions n'étant que des desirs continués, elles acquièrent d'autant plus de violence que l'imagination, en exagérant les charmes de la chose qu'on brûle de posséder, la rend toujours présente à l'esprit, & ne la peint jamais que des plus belles couleurs. L'homme passionné n'envisage donc le bonheur que dans l'avenir; le temps s'écoule pour lui avec une effroyable lenteur; il voudroit retrancher de son existence tout l'intervalle qui le sépare de la possession de ce qu'il souhaite; &, à ce prix, il consentiroit à ne vivre qu'un instant. Il n'y a que la jouissance qui ait droit de le détromper de ses illusions mensongeres, & de l'obliger à former de nouveaux souhaits. C'est ainsi qu'il compte pour rien les soucis, les inquiétudes, les dangers, la perte même de la vie; & comment estimeroit-il cette dernière, si pour la conserver, il étoit obligé de renoncer à la seule chose qu'il croit pou-

voir la lui rendre agréable ? Desirer de vivre, c'est desirer d'être heureux ; au-delà de ce terme il n'y a plus pour lui que le désespoir & la mort.

Si, d'après cela, nous prenons en considération les erreurs grossières dans lesquelles un homme passionné doit tomber, les fausses combinaisons qui sont la suite presque inévitable du trouble de ses sens, l'aveuglement continuél où il est, aveuglement qui ne lui permet jamais d'examiner une affaire que sous les rapports qui lui sont favorables, il ne sera pas difficile de se convaincre que son ivresse est aussi complète & plus durable que celle qui est produite par l'usage des liqueurs fortes. Ne voyant dans la nature entière que deux choses, lui & ce qu'il desire ; l'espérance de réussir fait évanouir toutes les difficultés ; & sa préoccupation ne lui montre, au milieu des plus grands périls, que l'objet qu'il brûle d'acquérir. De-là, aucun danger ne l'effraye : comme l'homme ivre, il présume trop de ses forces pour craindre celles des autres ; & jouissant d'avance de ce qu'il espère, chaque pas qu'il fait, chaque obstacle qu'il surmonte, sont autant d'échelons qui le rapprochent de la félicité. Tel qu'un fanal pendant une nuit obs-

sure, rassure les plus timides navigateurs; & les fait passer sans crainte entre les écueils & les rochers; tel le bonheur qu'on croît appercevoir au loin, luit au milieu des ténèbres de l'avenir à l'œil de l'homme passionné; il le fixe sans cesse, le poursuit avec ardeur, l'atteint ou périt.

Nul peuple ne porta à un plus haut degré l'héroïsme du courage que les Scandinaves. On en lira peut-être ici avec quelque intérêt un exemple, que nous tirons de l'excellente histoire du Danemarck de M. Mallet.

» *Larald*, à la dent bleue, Roi de Danemarck, qui vivoit dans le milieu du X^{me} siècle, avoit fondé sur la côte de la Poméranie, qui lui étoit soumise, une ville nommée Julin ou Jomsbourg; il y avoit envoyé une colonie de jeunes Danois, & il en avoit donné le gouvernement à un guerrier célèbre, nommé *Palnatoko*. Ce nouveau Licurgue avoit fait de sa ville une seconde Lacédémone, & tout y étoit uniquement dirigé vers le but de former des soldats. Il avoit défendu, dit l'Auteur de l'histoire de cette Colonie (1), d'y pro-

(1) Jamswikinga, ap. Barthol. de cau sis Cont. mort. liv. 1. cap. 5.

CINQUIÈME DISCOURS. 129

noncer seulement le nom de la peur, même dans les dangers les plus imminens. Jamais un citoyen de Julin ne devoit céder au nombre, quelque grand qu'il fût; mais se battre intrépidement sans prendre la fuite, même devant une multitude très supérieure. La vue d'une mort présente & inévitable n'eût pas même été une excuse pour lui, s'il avoit formé quelques plaintes ou laissé entrevoir la plus légère appréhension. Il paroît que ce Législateur réussit en effet à détruire, chez le plus grand nombre de ses élèves, jusqu'au dernier reste de ce sentiment si profond & si universel, qui nous fait abhorrer notre destruction. Rien ne le prouve mieux qu'un trait de leur histoire, qui mérite d'avoir place ici par sa singularité. «

» Quelques-uns d'entr'eux ayant fait une irruption dans les Etats d'un puissant Seigneur Norvégien nommé *Haquin*, furent vaincus malgré toute l'opiniâtreté de leur résistance; & les plus distingués ayant été faits prisonniers, les vainqueurs les condamnèrent à la mort, conformément à l'usage de ces temps. «

» Cette nouvelle, loin de les affliger, fut pour eux un sujet de joie. Le premier qui fut mené au supplice se contenta de dire,

130 CINQUIEME DISCOURS.

sans changer de visage & sans donner le moindre signe d'effroi : *pourquoi ne m'arriveroit-il pas la même chose qu'à mon pere ? Il est mort & je mourrai. »*

» Un guerrier nommé *Thorchill*, qui devoit trancher la tête au second, lui ayant demandé ce qu'il pensoit à la vue de la mort, il répondit : *» qu'il se souvenoit trop bien des loix de Julin pour prononcer quelques paroles qui marquassent de la crainte. »*

» Le troisième répliqua à la même question, *qu'il se réjouissoit de mourir avec sa gloire, & qu'il préféroit cette mort à une vie infâme comme celle de Thorchill. »*

Le quatrième fit une réponse plus longue & plus singuliere. *Je souffre la mort de bon cœur, dit-il, & cette heure m'est fort agréable. Je te prie seulement, ajoute-t-il en s'adressant à Thorchill, de me trancher la tête le plus promptement qu'il sera possible ; car c'est une question que nous avons souvent agitée à Julin, que de savoir si l'on conserve quelque sentiment après avoir été décapité ; c'est pourquoi je vais prendre ce couteau dans ma main ; si après avoir eu la tête tranchée je le porte contre toi, ce sera une marque que je n'ai pas entièrement perdu le sentiment ; si je le laisse tomber, ce sera une preuve du contraire. Ainsi hâte-toi de déterminer ce différend ! »*

CINQUIEME DISCOURS. 131

Le cinquième montra la même tranquillité & mourut en raillant ses ennemis. Le sixième recommanda à *Thorchill* de le frapper au visage : *» je me tiendrai immobile , ajouta-t-il , & tu observeras si je donne quelques signes de frayeur , ou si je ferme seulement les yeux ; car nous sommes accoutumés à ne pas remuer , même quand on nous donne le coup de mort , & nous nous sommes exercés souvent à cela les uns les autres. Il mourut en tenant sa promesse , en présence de tous les spectateurs. Le septième étoit , dit l'histoire , un jeune homme à la fleur de l'âge & d'une grande beauté. Thorchill lui ayant demandé ce qu'il pensoit de la mort ; je la reçois volontiers , dit-il , puisque j'ai rempli le plus grand devoir de la vie , & que j'ai vu mourir tous ceux à qui je ne peux survivre (1) ».*

Il est évident que le courage de ces sept guerriers étoit uniquement fondé sur l'espérance que leurs noms deviendroient immortels. La gloire étoit leur but , la mort le chemin qui y menoit ; loin de la craindre ils devoient donc la rechercher.

(1) Histoire du Danemarck , par M. Mallet , tome I , page 184 & suiv.

La religion d'Odin favorisoit merveilleusement cette façon de penser, qui étoit générale parmi les peuples du Nord. Elle ne promettoit le Ciel qu'à ceux qui périssent d'une manière violente ; les autres alloient habiter une espèce d'enfer où ils restoient jusqu'à la fin des temps.

L'espérance d'un bonheur sans fin , la crainte du mépris étoit bien plus qu'il ne falloit pour exalter au plus haut degré ces âmes fieres & indépendantes. Aussi les suicides étoient-ils très fréquens ; c'étoit la seule ressource qui restoit à ceux qui vouloient sortir glorieusement de la vie , & qui n'avoient pas pu trouver la mort dans les combats. » Il y a sur une montagne d'Islande, dit à ce sujet l'Auteur Islandois d'un ancien roman, un rocher si élevé que tout animal qui en tombe ne peut manquer de perdre la vie. C'est là qu'on se rend, quand on est affligé ou malheureux. Tous nos ancêtres même sans attendre les maladies partoient de là pour aller chez Odin ; c'est pourquoi il est inutile de s'abandonner aux gémissemens & aux plaintes, ou même de faire de la dépense pour ses parens, puisque nous pouvons suivre l'exemple de nos ancêtres qui ont tous

CINQUIEME DISCOURS. 133

pris la route de ce rocher (1) « Tout homme ivre ou passionné est donc courageux ; mais le courage du premier ne dure , comme chez les Malais , qu'aussi longtemps que l'action de l'opium (2) , tandis que celui de l'homme passionné ne finit que quand il a obtenu l'objet de ses desirs.

Nous devons encore observer que le courage augmente à la vue du sang & du carnage ; la férocité qui nous est naturelle se joint alors aux autres motifs qui nous animent & éteint entièrement dans nos cœurs le sentiment de la pitié.

M. de Lery donne la description d'un combat de Sauvages dont il fut le témoin , & qui vient parfaitement à l'appui de ce que j'avance ici ; la scène se passoit au Bresil.

» Un autre François & moi , dit ce voyageur , quoiqu'en danger , si nous eussions été pris ou tués , d'être mangés des *Margajas* , eûmes une fois la curiosité d'accompagner nos Sauvages , lors au nombre

(1) Hist. du Danemarck , tome Ier , p. 192.

(2) Hist. générale des Voyages de M. de la Harpe , tome IV , p. 272.

134 CINQUIEME DISCOURS.

d'environ quatre mille, dans une escarmouche qui se fit sur le rivage de la mer, & nous vîmes ces barbares combattre de telle furie, que *gens forcenés & hors de sens ne pouvoient pis faire*. Premièrement quand les nôtres eurent apperçu l'ennemi d'environ demi quart de lieue, ils se prirent à hurler de telle façon que quand il eût tonné du Ciel nous ne l'eussions pas entendu. A mesure qu'ils approchoient, redoublant leurs cris, sonnant de leurs cornets, étendant les bras, se menaçant & montrant les uns aux autres les os des prisonniers qu'ils avoient mangés, & jusqu'aux dents enfilées, dont plusieurs avoient plus de deux brasses pendues à leur cou; c'étoit une horreur de voir leur contenance; mais ce fut bien pis lorsqu'ils vinrent à s'approcher; car étant à deux ou trois cens pas les uns des autres ils se saluerent d'abord à grands coups de flèches, & dès la premiere décharge vous en eussiez vu l'air tout chargé. Ceux qui en étoient atteints les arrachioient de leurs corps avec un merveilleux courage, les rompoient, les mordoient à belles dents, & ne laissoient pas de faire tête malgré leurs blessures; surquoi il faut observer que ces Américains sont si acharnés dans leurs

CINQUIEME DISCOURS. 135

guerres, qu'aussi long-temps qu'ils peuvent remuer bras & jambes ils ne cessent point de combattre sans reculer ni tourner le dos; quand ils furent mêlés, ce fut à faire jouer des deux mains les massues de bois & à se charger si furieusement que celui qui rencontroit la tête de son ennemi, non seulement le renversoit par terre, mais l'affommoit comme nos bouchers font les bœufs (1) «.

S'il faut en croire M. Anderson, la manière dont les Sauvages de la Nouvelle-Zélande se font la guerre est absolument conforme à ce qu'on vient de lire.

» Avant de commencer l'action ils entonnent une chanson guerrière, & ils observent la mesure la plus exacte; leur colère arrive bientôt au dernier degré de la fureur & de la fureur; ils font des contorsions horribles de l'œil, de la bouche & de la langue, afin d'inspirer de la terreur à leurs ennemis; on les prendroit pour des Démons plutôt que pour des hommes; & cet affreux spectacle glaceroit presque d'effroi d'intrépides guerriers qui n'y seroient pas accoutumés. Ils ont une autre habitude

(1) Hist. générale des Voyages de M. de la Harpe, tome XIII, p. 369 & 370.

136 CINQUIEME DISCOURS.

plus horrible & plus déshonorante pour la nature humaine ; ils coupent en morceaux un ennemi vaincu lors même qu'il n'est pas encore mort , & après l'avoir rôti ils le mangent , non avec répugnance , mais avec une satisfaction extrême (1) «.

Le courage prend des nuances différentes dans les quatre âges de la vie. L'Enfant est hardi , il s'expose d'abord faute de connoître le danger & d'avoir assez comparé ses forces avec les difficultés. Mais à la plus légère résistance il devient timide & passe rapidement de l'excès de la confiance à l'excès du découragement. Après avoir éprouvé dans une occasion sa foiblesse , il croit qu'elle doit être la même dans toutes les autres , & il reste long-temps sans oser se livrer à de nouvelles tentatives.

L'adolescence jette dans l'extrémité opposée. Un jeune homme rempli des passions les plus ardentes s'exagère l'étendue de ses forces & de ses moyens ; son imagination exaltée va toujours au-delà du vrai & lui montre des succès par-tout où elle place l'objet de ses vœux. C'est l'âge

(1) 3^{me} Voyage de Cook , tome I , p. 249 & 250.

CINQUIEME DISCOURS. 137

de l'enthousiasme, c'est le moment où l'on est propre aux plus grands sacrifices; la prévoyance est alors si foible, l'ivresse si complète qu'il n'est pas étonnant qu'on croye pouvoir exécuter tous les projets qu'on a osé former.

Parvenu à l'âge viril, l'enthousiasme diminue; l'expérience a appris aux hommes à se méfier d'eux-mêmes, & la prudence qui n'est autre chose qu'une crainte déguisée, vient se glisser insensiblement dans leurs ames. Les desirs ne sont plus aussi vifs; on a déjà éprouvé que la jouissance faisoit évanouir le bonheur, & que la possession de ce qu'on avoit le plus souhaité ne suffisoit pas pour fixer, d'une manière durable, cet état charmant qui excite l'ambition de tous les mortels. On est moins disposé à faire de grands sacrifices, parce qu'on a moins d'espérance de les réaliser; le doute détruit la sécurité, & on finit par s'attacher davantage à la vie à mesure qu'on se détrompe des illusions qu'on croyoit pouvoir l'embellir. A cette époque le courage commence à décliner; mais comme il est encore soutenu par l'ambition, l'amour de la gloire, &c. qui n'expirent qu'un peu plus tard, sa chute est inperceptible & elle ne devient

138 CINQUIEME DISCOURS.

bien marquée qu'à l'instant où l'on entre dans la vieillesse.

C'est alors que totalement abandonnés de nos passions, de ces agens puissans, de ces vents secourables qui nous faisoient voguer sur l'océan de la vie, nous nous trouvons arrêtés par une puissance à laquelle tout est obligé de céder. Sans desirs, sans forces, notre foiblesse s'accroît journellement & devient extrême; le passé n'est plus rien, l'avenir nous fait trembler; près du tombeau l'existence nous est encore chère, parce que c'est la seule chose qui nous reste; mais le courage, après avoir subi toutes ces vicissitudes, s'enfuit pour ne plus reparoître qu'avec des générations nouvelles & vigoureuses, qui éprouveront à leur tour la même destinée.

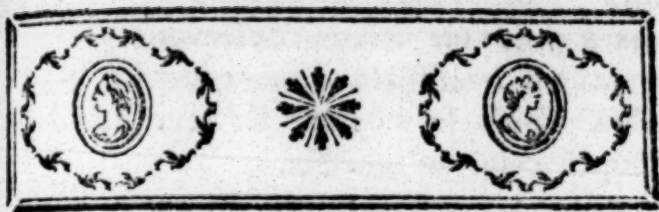
On conçoit, par ce que nous venons de dire, que la différence qui se rencontre entre l'homme courageux & le lâche, consiste en ce que l'un ne voit que les moyens de réussir, & l'autre les difficultés. Le premier ne craint pas tout ce qui est à craindre, l'autre craint trop; l'homme courageux, enivré par ses passions, est rempli de sa propre excellence & dédaigne les obstacles qui deviennent

CINQUIEME DISCOURS. 139

un nouvel aiguillon pour ses desirs ; le lâche est froid & tranquille , calcule juste & se passe de ce qu'il ne peut acquérir qu'au milieu des périls & aux dépens de sa vie , la seule chose qu'il estime. Il faut un motif aux actions humaines : l'homme passionné en a mille , le lâche n'en connoît qu'un , qui est sa propre défense quand il n'a plus d'autres ressources ; ce motif unique produit alors en lui le désespoir , qui est encore plus redoutable que le courage.



SIXIÈME



S I X I È M E
D I S C O U R S.

*DE DIFFÉRENTES PASSIONS QUI
DÉRIVENT DE LA PUISSANCE QUE
LES HOMMES ONT DE SE COM-
PARER.*

LA vie n'eût été qu'un présent inutile
que Dieu auroit fait aux hommes , s'il
ne leur avoit en même temps inspiré le
desir de la conserver. Sans ce desir tous
les êtres animés eussent péri infaillible-
ment , & la terre dépouillée d'habitans
n'auroit plus été qu'une vaste solitude.
L'amour de soi-même fut donc le puissant
moyen dont l'Eternel moteur des choses
se servit pour obliger les créatures vivan-
M

tes à pourvoir à leur conservation, & ce penchant irrésistible commença à agir sur elles depuis le moment de leur naissance jusqu'à celui de leur fin.

Parmi les différens soins qu'il impose, celui de connoître les gens avec lesquels on a des relations n'est pas le moins important. Inégaux en force comme en industrie, le bonheur des mortels dépendit toujours de la juste idée qu'ils purent se former de celles des autres. Juger n'étant que comparer, ils furent contraints dès l'origine des sociétés à se mesurer continuellement avec leurs semblables, & cette obligation fut pour eux d'une nécessité si absolue qu'il fallut ou s'y soumettre ou renoncer à la vie.

Si nous examinons actuellement le pouvoir que les hommes ont de se comparer, nous trouverons qu'il se réduit à trois résultats possibles : égalité, supériorité, infériorité ; d'où d'écoulent les passions & modifications suivantes.

L'égalité d'avantages produit la modestie & l'émulation ; la supériorité la vanité, l'amour de la gloire, l'orgueil, la fierté, l'indignation & la fureur ; l'infériorité, l'envie, la bassesse, & la haine. Nous trai-

terons ces trois degrés de comparaison dans des paragraphes séparés.

§ 1.

ÉGALITÉ D'AVANTAGES.

LA modestie est la justice impartiale qu'on rend à son mérite & à celui des autres. Ce n'est pas un sentiment pur, il est composé de vanité & d'humilité. Quand un homme compare les perfections qu'il a reçues de la nature avec celles qui manquent à son voisin, il est vain : quand au contraire il sent les avantages de celui-ci, à d'autres égards il est humble ; l'équilibre qui naît de ces deux sentimens contradictoires forme proprement la modestie. Mais comme notre ame ne peut pas rester long-temps dans le doute, cette incertitude se change bientôt en vanité ou en humilité.

Il est encore une autre sorte de modestie qu'on affecte dans le monde, qui n'est qu'une véritable hypocrisie. On s'en sert pour cacher ses prétentions & plaire davantage en n'offensant l'amour-propre de personne. L'émulation est le desir de surpasser ses égaux. Elle dérive de la modestie.

tie, & se développe seulement quand l'espérance de réussir s'unit à la vanité.

§ 2.

SUPÉRIORITÉ D'AVANTAGES.

On peut définir la vanité en disant que c'est le desir d'obtenir des distinctions. Elle ne prend naissance que quand la société a déjà fait quelques progrès. Il faut des rivaux & des admirateurs pour devenir vain; c'est une extension de l'amour de soi-même qui fait souhaiter d'obtenir des autres la préférence qu'on se donne sur eux.

Quoiqu'on ne retrouve point cette passion chez les habitans de la Terre de Feu, ni chez les sauvages dont l'existence est encore trop misérable pour que leur intelligence se soit étendue au-delà des besoins de première nécessité; elle est déjà très connue de la plupart des autres peuples de l'Amérique qui, habitant des contrées plus fortunées, se sont rapprochés & ont perfectionné leur civilisation. C'est par vanité que les Insulaires de la mer du sud, les Sauvages de la Virginie, de la Nouvelle-France, &c. se font tatouer; c'est à

la même cause qu'on doit attribuer l'usage où ils sont de se peindre le visage de différentes couleurs, de se graisser les cheveux & de les saupoudrer de duvet de cygne ou d'autres oiseaux; de porter des anneaux au nez & aux oreilles; mais c'est sur-tout à l'occasion de leurs danses qu'ils s'abandonnent sans réserve à cette passion. Ils racontent alors leurs exploits & reçoivent les applaudissemens de toute la bourgade. Il est vrai que si dans ce récit ils altèrent la vérité, il est permis aux autres de les en punir; & pour cela faire on leur noircit le visage en leur disant: *c'est pour cacher ta honte; la première fois que tu verras l'ennemi, ta paleur fera disparaître cette peinture* (1). » Rien ne coûte à la vanité quand il est question de parvenir à ses fins; elle prend toutes les formes possibles, & va souvent jusqu'à se sacrifier à elle-même. Il n'est point de bassesses auxquelles un ambitieux, qui est toujours un homme vain, ne se livre pendant la moitié de sa vie afin d'acquérir le droit de se faire adorer pendant l'autre. Caligula, pour plaire à Tibere, qu'il avoit accompagné

(1) Histoire générale des Voyages de M. de la Harpe. tome XIV, p. 525 & 526.

dans sa retraite, porta à un tel excès la lâcheté, que loin de verser une larme sur la condamnation de sa mere & l'exil de ses freres, il l'approuva, & s'incorpora, pour ainsi dire, en entier dans l'ame du tyran, en feignant d'adopter tous ses goûts & tous ses caprices. Ce vil abandon de lui-même donna lieu au mot célèbre de l'Orateur Passienus : *qu'il ne s'étoit jamais trouvé de meilleur esclave ni de pire maître* (1).

L'amour de la gloire n'est qu'une vanité exaltée qui porte à faire des actions d'éclat, en faveur desquelles on espere obtenir l'approbation d'un plus grand nombre. C'est à cette passion qu'on doit la plupart des Héros & des Grands hommes en tous genres qui ont illustré les différentes nations de la terre. Platon, Décius, Marc-Aurèle, Henri IV, Turenne, Newton, Montesquieu, Voltaire, J. J. Rousseau en étoient vivement animés. Ces génies immortels n'ont point borné leur ambition aux seuls suffrages de leurs contemporains, ils ont cherché à mériter ceux de la postérité. Et sans cette chimère fé-

(1) Annales de Tacite, traduction de d'Ablandcourt.
tome I, p. 371.

duisante, sans cet ardent desir de vivre éternellement dans la mémoire des hommes, qui auroit l'inutile courage de sacrifier son bonheur présent à un avenir qui n'existera jamais pour lui ? Homère, Michel Cervantes, Milton sont morts dans la plus affreuse misère : ignorés pendant leur vie, ils n'ont commencé à jouir de leur gloire qu'après être descendus dans la tombe ; c'est du fond de cet asyle paisible que leurs noms se sont élancés vers l'immortalité.

De la vanité satisfaite naît l'orgueil qui doit être regardé comme un sentiment profond & secret de ce qu'on croit valoir. Il se divise en deux branches : Quand il est tranquille, il produit le mépris, & le dédain qui est la manifestation du mépris. Quand au contraire il est blessé, il se change en fierté & devient indignation ou fureur, si l'offense est continuée.

Nous essayerons de donner ici une échelle des altérations auxquelles l'orgueil est soumis dans les différens degrés de civilisation par où les hommes peuvent passer.

L'orgueil étant la suite nécessaire de la comparaison avantageuse qu'on fait de soi aux autres, il ne peut se trouver chez au-

cun mortel dans un aussi haut degré de pureté que chez les despotes de l'Asie. Habitues à se voir sans cesse adorés, à faire recevoir leur volonté comme la suprême loi, ils n'éprouvent jamais la plus légère contradiction. S'ils sortent de leurs palais, c'est avec un appareil qui inspire la crainte & la terreur; des esclaves qui fuyent en tremblant ou qui rampent à leurs pieds, sont les seuls représentans de l'espèce humaine qu'ils connoissent; & je laisse à penser s'ils sont faits pour leur inspirer quelque estime. Leur pouvoir n'a enfin de bornes que l'impossibilité physique d'exécuter ce qu'ils commandent.

Chardin rapporte un singulier exemple de l'obéissance passive de ces peuples avilis. Un Roi de Perse avoit ordonné dans un moment d'ivresse qu'on mît le feu à la ville d'Ispahan. Ses Ministres très embarrassés du parti qu'ils avoient à prendre, allerent consulter la Reine mere, qui après de mûres réflexions ne trouva d'autre expédient pour sauver la capitale & ne pas contrevenir aux ordres de son fils, que de commencer par mettre le feu à de mauvaises baraques situées dans un quartier éloigné, lesquelles ayant brûlé lentement donnerent le temps au Roi de re-
venir

venir à lui-même & d'arrêter l'incendie.

On ne peut donc trouver l'orgueil pur que chez les Souverains de l'Orient. N'ayant ni supérieurs ni égaux, & cette passion étant unie dans leur personne à l'ignorance la plus profonde & à la toute-puissance, l'illusion doit être complète. Dans tout le reste de l'espèce humaine elle se dégrade insensiblement en proportion de son alliage avec la vanité & la bassesse (1).

Xerxès paroît avoir cru de bonne foi à sa divinité & à son pouvoir sans bornes, lorsque pour punir la mer d'avoir rompu un pont de bateaux sur lequel il vouloit faire passer ses troupes d'Asie en Europe, il ordonna qu'on y jettât des chaînes & qu'on lui donnât 300 coups de fouet. Cette exécution fut accompagnée des paroles suivantes : » O amer & malheureux élément, ton maître te punit » ainsi pour l'avoir outragé sans raison. » Xerxès saura bien, soit que tu le veuilles ou non, passer à travers tes flots (2).

(1) l'excepte toutefois les cas où l'orgueil est uni aux lumières & à la sensibilité ; car alors il devient le second principe de la vertu, comme on le verra ci-après.

(2) Histoire ancienne de M. Rollin, tome III, p. 204 & 205. Hérod. lib. VII, cap. 23 - 36.

Nous placerons les citoyens des républiques aristocratiques au second rang de notre échelle. Comme les Rois , ils ont des sujets dont la dépendance & la foiblesse sont très propres à faire naître l'orgueil ; mais comme citoyens, ils ont des égaux qu'ils sont obligés de ménager. Leur orgueil ne peut donc pas être aussi pur que celui des premiers , qui n'ayant , comme nous l'avons déjà dit , ni égaux ni supérieurs (au moins dans leurs états) doivent se croire des divinités terrestres , auxquelles tout est obligé de céder.

On a long-temps regardé comme une contradiction que des peuples libres , tels que les Lacédémoniens , les Anglois , les Polonois , les Suisses , fussent jaloux de la liberté des autres , & que loin de la favoriser ils cherchassent au contraire à la détruire dans tous les lieux qu'ils pouvoient soumettre à leur obéissance. Mais on n'a pas assez réfléchi que les hommes civilisés n'aiment l'égalité qu'aussi long-temps qu'ils ont des supérieurs ; que dès qu'ils sont dispensés d'obéir ils veulent bientôt commander. C'est une suite naturelle de l'amour-propre qui fait que non contents de nous préférer à tout , nous voudrions encore forcer tous les êtres vi-

SIXIEME DISCOURS. 151

vans à nous accorder la même préférence. Or, en appliquant ce principe au cas dont il est ici question, n'est-il pas évident que si les Spartiates avoient réduit en servitude les Ilotes, c'est qu'indépendamment des avantages réels qu'ils en tiroient, leur abaissement flattoit délicieusement leur orgueil. Entr'eux ils ne pouvoient être que vains; au milieu de ce troupeau d'esclaves ils étoient Rois.

Moins l'autorité est partagée, plus on en est jaloux : aussi voit-on les Républiques aristocratiques, telles que Venise, Gènes, Berne, accorder plus difficilement le droit de bourgeoisie, que les Républiques démocratiques. Une prérogative commune à tous cesse pour ainsi-dire de flatter; on n'y pense plus.

Après les maîtres de la terre dont nous venons de parler, il n'est sans doute pas d'êtres plus libres que ceux qui refusent d'en reconnoître aucun; à ce titre nous placerons les peuples Sauvages au troisième rang de notre échelle. Car si d'un côté l'indépendance dont ils jouissent leur inspire un caractère de fierté, qui leur fait repousser avec hauteur la plus légère offense; d'un autre côté le sentiment de l'égalité dans laquelle ils vivent détruit ce

152 SIXIEME DISCOURS.

même orgueil & les ramène à la vanité. Leur ame ainsi partagée entre deux passions différentes s'abandonne tantôt à l'une, tantôt à l'autre, sans jamais s'arrêter, comme chez les Souverains, d'une manière constante sur l'une des deux ; & c'est ce qui donne lieu au mélange singulier de vanité puérile ou d'orgueil excessif qu'on rencontre tour à tour - en - eux.

Les citoyens des Républiques démocratiques ne peuvent occuper que la 4^{me} place dans notre échelle graduelle de l'orgueil. Cette passion est arrêtée ici par un obstacle entièrement inconnu aux Souverains & aux Sauvages. J'entends parler de la loi. La dépendance où elle met, quelque juste qu'elle soit, réprime l'orgueil qui ne peut subsister qu'avec de nouvelles modifications, quand il est placé à côté de la crainte des punitions.

L'orgueil s'affoiblit encore davantage dans les monarchies, par le sacrifice continuel qu'on est obligé d'en faire au Souverain & à ses Ministres. Dans les républiques démocratiques le citoyen n'obéit qu'à la loi dont il est lui-même l'auteur ; dans les monarchies tout pouvoir découlant du Prince, on obéit au Prince comme auteur de la Loi. Là on suit sa propre

volonté; ici on suit celle d'un autre. Ce n'est même que par l'exercice précaire d'une partie de l'autorité du Souverain qu'on peut encore, dans cette espèce de gouvernement, goûter les douceurs passagères de l'orgueil; mais cette passion cessant alors d'être fondée sur l'opinion exclusive de sa propre excellence, qui est sans cesse détruite par la subordination, l'ambitieux qui se trouve placé au milieu de la chaîne n'a plus qu'un orgueil relatif; il est à tous momens forcé de jouer un double rôle & de se diviser, pour ainsi dire, en deux personnes, dont l'une exige & reçoit souvent avec hauteur des respects que l'autre rend presque toujours avec bassesse. Comme toutefois l'honneur doit former la base des Gouvernemens monarchiques, & que ce sentiment est composé de vanité, d'amour de la gloire & d'orgueil, il a quelquefois produit des actions & des discours qui n'eussent pas été désavoués par les plus fiers républicains. *Monseigneur*, disoit M. de Montausier au Grand-Dauphin, fils de Louis XIV, en quittant ses fonctions de Gouverneur auprès de lui, *si vous êtes honnête-homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas*

vous me hairez, & je m'en consolerais (1).

L'honneur qui est la seule chose indépendante de la volonté d'un Monarque, & qui donne à ses sujets une sorte d'énergie qui les rapproche à beaucoup d'égards des peuples libres, n'existe point dans les Gouvernemens despotiques. On ne doit pas espérer d'y rencontrer cette résistance noble & magnanime à des ordres injustes, dont le Vicomte d'Orthe & plusieurs autres ont donné l'exemple à la fatale époque de la St. Barthelemy. Il est plus aisé à un Sultan de tirer un esclave de la fange pour le placer à côté du trône, que de lui donner l'ame héroïque de ces généreux défenseurs de l'humanité. C'est pourquoi nous voyons toujours les lâches Ministres des despotes de l'Asie bas auprès du Prince, vains avec leurs égaux, orgueilleux & insolens avec les foibles. Ils s'empressent à rendre à ces derniers une partie des insultes qu'ils ont été obligés de souffrir pour acquérir le droit de leur en faire. Ayant perdu toute délicatesse ils s'efforcent à flétrir celle des autres,

(1) Lettres de Madame de Sévigné, tome V, page 20.

SIXIEME DISCOURS. 155

& se consolent par l'excès d'avilissement où ils les réduisent , de celui où ils sont eux-mêmes tombés. C'est en pratiquant constamment cette maxime de chaînon en chaînon , depuis le Prince jusqu'au dernier de ses sujets , qu'on est parvenu dans l'Orient à dégrader des nations entieres. Nous rapporterons , pour compléter notre échelle comparative , un exemple de l'arrogance extrême de ces favoris de la fortune ; il est intéressant de montrer les différentes nuances que prend l'orgueil dans les différens Gouvernemens auxquels les peuples sont soumis. » M. de la Haye , Ambassadeur » de France à Constantinople , raconte » M. Ricaut , envoya dire un jour au » Grand Visir Kiuperli , que le Roi son » Maître avoit pris la ville d'Arras sur les » Espagnols , & gagné quelques batailles » en Flandre , pensant que ce Turc en témoignerait de la joie ; mais il répondit » fierement à son Envoyé : *je me soucie bien que le chien mange le pourceau ou que le pourceau mange le chien , pourvu que les affaires de mon Maître aillent bien* (1). »

Il résulte de ce que nous venons de dire ,

(1) Histoire Ottomane. tome I , page 203.

156 SIXIEME DISCOURS.

que l'orgueil est une disposition de l'ame constante & habituelle chez les Souverains; que cette passion se dégrade & se modifie plus ou moins par son alliage avec la vanité & la bassesse; & qu'arrivée enfin à son dernier terme dans les gouvernemens despotiques, elle fait contracter à ceux qui s'y livrent, tous les défauts des Rois & tous les vices des esclaves.

Après avoir parlé des causes qui donnent naissance à l'orgueil, il convient d'examiner comment il se détruit & se change en humilité.

Une légère incommodité, une maladie, la perte d'une personne qui lui est chère, suffit quelquefois pour convaincre un grand Monarque de son néant & de sa foiblesse. Il ne peut pas toujours se diffimuler que, tandis qu'un acte de sa volonté fera précipiter des armées entières dans les bras de la mort, ce même pouvoir devient nul, dès qu'il est seulement question d'arrêter une douleur de dent. Quoi! il pourra détruire, mais il ne pourra ni créer ni conserver! Les hommes seront subordonnés à ses loix; mais la nature libre & indépendante le forcera lui-même à subir le joug qu'elle impose au dernier de ses sujets! Si indigné d'une pareille résistance, il lève un

instant les yeux vers le Ciel, un nouvel ordre de choses vient encore confondre davantage ses idées. Des milliards de globes étincelans parsement la voûte azurée ; ils nagent majestueusement dans l'immensité de l'espace en vertu des loix qui leur ont été prescrites par l'Eternel moteur des choses. La terre disparoît au milieu de ce magnifique spectacle : à peine occupe-t-elle un point dans le systême général de l'Univers. Mais si la terre est si peu de chose, qu'est-ce qu'un Empire ? qu'est-ce qu'un Roi ? Ici l'orgueil du Monarque est confondu , & son front altier forcé à s'humilier devant le grand , l'unique Maître de la nature & des hommes.

§ 3.

INFÉRIORITÉ D'AVANTAGES.

LA comparaison désavantageuse qu'on fait de soi aux autres , produit souvent la bassesse , qui est le mépris de soi-même. Il n'est aucun lieu au monde où ce sentiment soit mieux connu que dans les Cours de l'Asie. On y a perdu toute idée de la dignité de l'homme & de la liberté primitive , qui avoient été attachées à son être. On en ju-

158 SIXIEME DISCOURS.

gera par l'exemple qu'on va lire, & que je tire encore de Chardin.

» Le Roi de Perse, rapporte ce Voya-
 » geur, étoit à trois lieues de Casbin à une
 » grande chasse, qui devoit durer dix jours;
 » mais s'étant mis à boire le quatrième
 » jusqu'à n'en pouvoir plus, il dit à Man-
 » four-Can, Général des Mousquetaires : je
 » veux retourner à la ville, montons tout à
 » l'heure à cheval. Sire, lui repondit ce Sei-
 » gneur : il n'est qu'onze heures du soir. On n'at-
 » tend pas Votre Majesté dans la ville ; rien n'y
 » est préparé pour la recevoir, il ne sera pas de
 » votre dignité d'y entrer ainsi brusquement au
 » milieu de la nuit. Le Roi indigné de cette
 » opposition, tire le fabre, & en lui disant :
 » chien que tu es, as-tu bien l'insolence de ré-
 » pliquer à ton maître ! il lui déchargea un
 » coup, qui lui eût ouvert la tête en deux,
 » s'il ne l'eût paré de la main ; mais le coup
 » étoit si rude, qu'il en eut une grande
 » taillade le long de la main, de laquelle
 » il sortit beaucoup de sang, & la moitié
 » du turban fut emportée. Le Général se
 » mit à dire : Sire, je suis si ivre que je ne
 » fais ce que je dis ; mais si pour cela ou pour
 » ce que j'ai osé répliquer à Votre Majesté, j'ai
 » été assez malheureux que de mériter son indi-
 » gnation, Elle n'a qu'à me commander de me

SIXIEME DISCOURS. 159

*» tuer, sans salir ses mains sacrées du sang d'un
» chien comme je suis : je me percerai moi-même
» le cœur (1) ».*

La bassesse est si certainement le partage des esclaves, qu'on la voit toujours accompagner du plus au moins la perte de la liberté ; ses différentes périodes peuvent servir de mesure exacte aux différens degrés d'affervissement où les hommes sont tombés.

Dans les premières années du règne de Tibère, peu de temps après la destruction de la République, on commença à demander des pensions. Ce Prince qui vouloit couper court à des sollicitations secrètes & importunes, imagina d'ordonner qu'avant de les obtenir on seroit obligé d'en justifier les motifs au Sénat, espérant que la difficulté de tromper un corps nombreux & éclairé, jointe à l'humiliation qui résulteroit de la demande publique d'une espèce de charité, écarteroit ces nouvelles sangsues de l'Etat. Il réussit en effet pour quelque temps dans son dessein. Il restoit encore aux Romains quelque souvenir de leur grandeur passée ; & ces ames,

[1] Voyages de Chardin, tome X, page 5 & 6.

autrefois si fieres, ne purent pas tout d'un coup s'abaisser jusqu'à mettre publiquement un prix d'argent aux services, qu'eux ou leurs ancêtres avoient rendus à la patrie (1). Mais Tibère étant par la suite devenu un tyran, aussi-bien que plusieurs de ses successeurs, cette foible barriere fut bientôt renversée : on voit déjà sous Caligula, un Vitellius, Gouverneur de Syrie, après avoir vaincu les Parthes, venir se jeter aux pieds de ce Prince, qui avoit la manie de passer pour Dieu, & l'adorer. Ce fut par de semblables moyens qu'il gagna & conserva, durant toute la vie de l'Empereur, sa flétrissante & périlleuse amitié. Caligula vouloit aussi qu'on le crût mari de la Lune : ayant demandé un jour à Vitellius s'il ne les avoit pas vus ensemble, le Courtisan adroit lui répondit en baissant les yeux : » *Seigneur, vous-autres Dieux, vous n'êtes visibles qu'aux Dieux. Les regards des foibles mortels ne peuvent s'élever jusqu'à vous* (2). « Si de la comparaison habituellement désavantageuse qu'on fait de soi aux autres, dérivent l'envie & la bas-

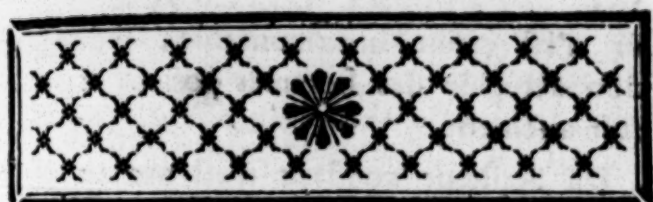
(1) Annales de Tacite, tome I, page 85.

(2) Histoire des Empereurs par M. Crevier. tome III, page 77 & 78.

seffe ; la haine , doit à son tour dériver de la comparaison humiliante que les autres témoignent faire d'eux à nous. D'où il suit que cette passion est bien véritablement le desir du malheur de la personne qui a blessé notre amour-propre. Elle n'éclate nulle part aussi vivement que dans l'ame des tyrans. Comme ils ont offensé tous les hommes, ils redoutent la vengeance de tous : sentant combien ils méritent d'en être haïs, ils les haïssent à leur tour, & voudroient pouvoir anéantir l'espèce entière, afin d'achever sans crainte & sans remords, leur détestable vie. De-là, naît cette soif ardente du sang, dont ils sont continuellement dévorés : aussi long-temps qu'il reste un être vivant, ils sentent qu'ils ont un ennemi. C'est ce qui faisoit dire à Caligula qu'il auroit voulu que le peuple Romain n'eût eu qu'une tête, afin de pouvoir l'abattre d'un seul coup (1).

(1) *Idem* page 32.





SEPTIÈME DISCOURS.

LACURIOSITÉ ET L'ENNUI.

LA curiosité doit être un sentiment bien vif, bien impétueux, puisque pour la satisfaire les peuples civilisés osent braver les plus grands périls, & souvent la mort même. Si cependant nous examinons de près quelle peut en être l'origine, nous n'en trouverons point d'autre que le desir d'être remué, de sortir de l'état de langueur & d'ennui où plonge un trop long usage des plaisirs connus; plaisirs qui par l'habitude perdent à nos yeux tous leurs charmes. La satiété est une suite nécessaire de la jouissance; elle l'avertit du danger qu'on court en se livrant à des excès. Mais cette barrière que la nature a mise sur les frontières de la douleur & du plai-

fir n'est point insurmontable; l'imagination déréglée des hommes policés la franchit aisément.

Un bonheur constant n'est pas en effet le but qu'elle s'est proposé de faire atteindre aux mortels; tout le démontre: indifférente au sort des individus, elle ne s'intéresse qu'à la conservation des espèces, & c'est pour y parvenir qu'elle a attaché le plaisir, ce moteur puissant auquel toute créature vivante est obligée de céder, à l'usage modéré des facultés dont elle les a douées. C'est par sa voix qu'elle leur parle sans cesse; & du moment où elle se fait entendre, nulle action, nulle démarche dont ce sentiment ne devienne le principe.

Manger, boire, dormir, se reproduire, chaîne éternelle de nos vrais besoins, vous fûtes, vous êtes & vous serez toujours l'objet où tendront nos vœux. Quoique la félicité que vous procurez ne soit que passagère, quoique la peine ou le dégoût suive quelquefois la jouissance; nous ne vous en aimerons pas moins. Un moment de bonheur fait tout oublier.

Tel un ruisseau qui durant quelque temps promène mollement ses eaux limpides à
travers

travers une prairie émaillée de fleurs, est tout à coup obligé de la quitter pour se précipiter sur des rochers escarpés, dont les pointes hérissées réduisent en écume son onde naguere si pure & si tranquille; tels les hommes continuellement balottés par des sensations opposées, sont forcés d'obéir à la voix impérieuse du plaisir, qui n'est autre chose que la satisfaction des besoins. Courant sans cesse après un bonheur durable, & ne l'apercevant jamais que dans l'avenir, l'espérance les abandonne rarement : elle les console des maux présens par la contemplation des biens futurs; & ce motif est d'autant mieux fondé que la vie n'étant qu'un changement continuel de scènes, il est indubitable que le plaisir doit constamment succéder à la douleur; car jouir & souffrir étant une suite nécessaire l'un de l'autre, nos fibres après une trop forte contraction tendent d'elles mêmes au repos, qui seul deviendrait alors un plaisir si on n'en éprouvoit point d'autre.

Personne ne connoît mieux cet état que le Sauvage. Fidèle à l'instinct qui le guide, il s'arrête où finit le besoin. L'imagination qui exagère tout, n'a pas encore assez d'empire sur son ame pour troubler par

ses prestiges trompeurs les jouissances réelles qu'il lui est permis de goûter. C'est à la raison développée, c'est aux perfections que notre entendement est susceptible d'acquiescer par la civilisation, qu'il étoit réservé de nous faire connoître & l'excès des maux & l'excès des biens.

Indépendamment des plaisirs, qui chez l'homme policé sont la suite de sa sensibilité, il existe dans la nature deux autres espèces de jouissances; celles qui tiennent encore à la satisfaction d'un de nos cinq sens; & celles qui viennent des opérations de l'esprit. Les premières sont communes à tous les êtres vivans; les secondes ne sont connues que des peuples policés. Le repos sans réflexion, est toujours le partage des unes; une inquiétude extrême suit les autres, parce que le desir d'un plaisir nouveau efface incontinent le souvenir de celui qui est passé. Les jouissances enfin de la première classe renaissent avec les besoins; celles de la seconde renaissent rarement pour le même objet quand une fois on les a goûtées.

La prodigieuse extension que la puissance de se modifier a acquise parmi les hommes, lorsque leur esprit a été plus cul-

tivé, & que leurs jouissances n'ont plus été bornées, comme chez le Sauvage, aux seuls plaisirs physiques, n'a pas tardé à devenir l'origine de l'ennui.

Les plaisirs simples de la nature ne suffisant plus à la fermentation continuelle où le besoin de sensation les jeta, ils trouverent les instans du bonheur trop courts, la durée du temps trop longue, quand chaque moment de l'existence n'étoit pas rempli par une modification nouvelle. Il fallut donner un autre aliment à cette inquiétude sans bornes, dont ils étoient tourmentés, il fallut découvrir quelque chose qui remplaçât les jouissances physiques qui ne se reproduisent que par intervalle; la curiosité naquit donc, & avec elle ce qu'on appelle *amusemens*; plaisirs nouveaux qui tiennent lieu dans la société du repos qu'on ne connoît plus ou qu'on ne fait plus goûter.

Dans l'état de nature l'homme est privé de ce second principe d'activité. Entièrement occupé des besoins de première nécessité, il est heureux dès qu'il y a pourvu. Ayant peu de mémoire il oublie bientôt ses peines. Manquant de prévoyance il s'inquiète peu de l'avenir. Le temps n'a point de succession pour lui; il ne

voit de sa vie entiere que le seul moment de son existence présente.

Le Pere Labat raconte à ce sujet , » qu'il acheta un jour trois perroquets d'un Caraïbe pour vingt-deux sols - marqués. C'est la seule monnoie que ces Barbares connoissent. Un louis d'or ne vaut pas pour eux deux sols marqués, parce qu'ils attachent moins de prix à la matiere qu'au nombre dans les comptes qu'on fait avec eux ; on observe d'étendre les sols-marqués qu'on leur donne, & de les ranger les uns après les autres à quelque distance, sans jamais doubler les rangs, ni mettre une partie de l'un sur l'autre, comme les marchands font en Europe ; cet ordre ne satisferoit pas assez leur vue & l'on ne concluroit rien. Mais lorsqu'ils voyent une longue suite de sols marqués, ils rient & se réjouissent comme des enfans. Une autre observation qui n'est pas moins nécessaire, c'est d'ôter de leur vue & d'enlever aussitôt ce qu'on achete d'eux, si l'on ne veut s'exposer à la fantaisie qui leur vient souvent de le reprendre sans vouloir rendre le prix qu'ils en ont reçu. S'ils redemandent leurs marchandises après qu'on les a serrées, on feint d'ignorer ce

qu'ils desirent « ; & ils n'y pensent plus (1).

Rien ne prouve mieux le peu de moralité de ces peuples grossiers que l'idée qu'ils se sont faite, suivant le Pere du Halde, du bonheur dont ils espèrent jouir éternellement dans le pays des ames. Cette félicité pure consiste à trouver une chasse & une pêche abondante, un printemps perpétuel, une grande abondance de vivres sans aucun travail, & tous les plaisirs des sens. Les Hurons & les Iroquois, dont parle ici le Pere du Halde, forment des nations assez considérables & vivant sous un climat tempéré : on ne doit pas être surpris de leur voir quelques notions d'une vie future, tandis qu'on n'en retrouve presqu'aucune trace chez les habitans de la terre de Feu, les Eskimeaux, les Groenlandois, les Kamchadales & les autres peuples errans de ces effroyables contrées.

Une existence agréable donne le desir de la conserver toujours ; mais une vie languissante & malheureuse empêche ce desir de naître.

(1) Histoire générale des Voyages de M. de la Harpe. tome XV, page 235 & 236.

Le Sauvage loin d'être curieux est indifférent & paresseux. L'amour de l'oïveté est un des principaux traits qui caractérisent l'homme brut dès qu'il a joui, à l'exemple des animaux, il repose : ses combinaisons, comme nous l'avons déjà dit, portant uniquement sur ses besoins, aussitôt que ceux-ci sont satisfaits, il n'a plus aucun principe d'activité, il ne pense plus. Les nations, dit M. Barrere, qui se trouvent dans la partie de la Guyanne, située entre la rivière de Maroni & celle des Amazones, sont extrêmement paresseuses. On trouve toujours les hommes dans leurs hamacs. L'avenir ne leur cause jamais d'inquiétude, & il n'y a que le besoin présent qui les tire de leur indolence.

» Le vice favori des Hottentots, ainsi que de tous les Sauvages, est la paresse, dit d'un autre côté M. de la Harpe, d'après le voyageur Kolben ; cette passion domine également leur corps & leur esprit. Le raisonnement est pour eux un travail, & le travail leur paroît le plus grand des maux (1) ». En cela bien différens des peuples policés, chez lesquels

(1) Histoire générale des Voyages de M. de la Harpe. tome III, page 420.

l'oisiveté produit l'ennui, le plus cruel de leurs ennemis.

On peut définir ce sentiment en disant que c'est l'impossibilité de s'amuser, d'éprouver ces plaisirs intellectuels & factices qu'engendre la curiosité & qui remplissent les longs momens de désœuvrement, dont les gens riches & les hommes puissans sont si souvent accablés.

C'est sur-tout dans les Cours de l'Asie, que l'ennui a établi son éternel séjour. C'est là qu'au milieu des délices d'un sérail voluptueux il règne despotiquement & sans partage : inutilement une foule d'eunuques, de femmes, de bas courtisans, d'ambitieux grands & petits, s'agitent & s'empressent autour d'un Sultan pour en obtenir les faveurs; inutilement ils cherchent, en variant la scène de ses plaisirs, à repousser la satiété qui l'assiège de toutes parts; plus ils entasseront de jouissances l'une sur l'autre, plus ils fatigueront les organes de ce Dieu mortel, plutôt il perdra sa sensibilité. Quelque puissant que soit un Roi de Perse, un Empereur Ottoman, la nature ne lui a pas donné plus de moyens d'être heureux, qu'au dernier de ses sujets. Son ame bientôt flétrie par des plaisirs qu'il n'a pas eu le temps de

desirer, dégoûtée de louanges qui deviennent insipides à force d'être prostituées, tombera dans la langueur & ne jouira plus de rien. Ce sera un grand bonheur pour ses peuples, si dépositaire du pouvoir suprême & maître absolu de leurs destinées, il ne cherche pas, à l'exemple de Tibère, à rappeler par des actions cruelles sa sensibilité, qui est éteinte pour le bien. S'il le veut, il n'a qu'un mot à dire pour être obéi de tous ceux qui l'entourent : c'est ici le pays des enchantemens. Les mêmes courtisans, qui lorsqu'il étoit bienfaisant affichioient la bonté, au premier signe de perversité qui lui échappera deviendront des tigres. Indifférens au bien comme au mal ; n'ayant de caractère de volonté que ceux que leur imprime la main du despote ; ces lâches esclaves de la fortune sont toujours prêts à louer, à blâmer, à aimer, à haïr, à caresser ou à trahir, suivant les affections momentanées & variables auxquelles celui-ci est livré. Les mots de vertu & de vice n'ont dans les Cours de l'Orient aucune valeur déterminée ; ils expriment seulement ce qui plaît ou déplaît au Roi.

Dans les sociétés privées de notre Europe, l'ennui ne fait pas moins sentir son influence.

influence. C'est là qu'on passe des journées entières à recevoir ou rendre des visites, à demander des nouvelles du temps; à s'informer de la santé de gens dont on ne se soucie pas; à jouer sans intérêt; à faire des dîners insipides; à dire des fadeurs à une femme qui ne sent rien & qu'on n'aime pas; à courir des spectacles qui n'amuse plus; à s'agiter en cent manieres différentes pour rencontrer le plaisir, qui fuit comme une ombre légère devant celui qui le poursuit.

Les femmes, encore plus que les hommes, sont les victimes de ce fléau de la société. L'extrême mobilité de leurs fibres, & le défaut de travail chez les riches, leur rendant l'oïveté insupportable, elles dédaignent de s'occuper, & ne peuvent s'amuser; curieuses à l'excès, elles ne jouissent qu'un instant, parce que la plupart d'entr'elles sont incapables de porter une attention suivie aux découvertes nouvelles qui les ont d'abord frappées. Ne s'arrêtant qu'aux effets, & remontant rarement aux causes, elles peuvent jouir & se dégoûter en peu d'heures de tout ce qui a été imaginé de plus sublime pendant une longue suite de siècles. Leur imagination est un tableau magique, où les objets se peignent

& s'effacent avec une égale facilité & sans qu'il en reste, le moment d'après, la moindre trace. Une pareille disposition d'esprit est peu propre à les rendre heureuses; aussi sont-elles en général beaucoup plus ennuyées que les hommes, auxquels des devoirs d'état ou des occupations sérieuses font trouver la durée du temps moins longue. Je ne parle pas ici de ceux qui en méditant profondément sur les secrets de la nature, cherchent à soulever une partie du voile qui les couvre : nul doute que ces êtres privilégiés ne connoissent point l'ennui. L'occupation en est le vrai remède; si elle ne procure pas toujours du plaisir, elle fait au moins éviter une peine.

Il existe une maladie terrible qui doit son origine à l'ennui, & que les Anglois ont appelée *splen*. Ceux qui en sont atteints finissent presque tous par se détruire. Il est remarquable que deux causes absolument contraires peuvent conduire au même but. L'impuissance d'éprouver des sensations, ou une sensation trop forte.

Dans le premier cas un épais nuage obscurcit le flambeau du bonheur, & ne laisse plus appercevoir dans l'Univers qu'une vaste solitude. Privé, pour avoir

trop joui, des sensations qui font aimer la vie, les hommes paroissent tous méchans ou indifférens; les femmes fausses & perfides; de grandes richesses accumulées sur une tête, une injustice faite aux indigens; l'ambition, une sottise; la gloire, une folie. Tous les liens qui attachoient à l'existence sont relachés; le bandeau charmant des illusions que nous portons presque tous jusqu'au tombeau, & sur lequel sont écrits en gros caractères les mots : reconnaissance éternelle, amour sans fin, attachement désintéressé, tendresse filiale, &c. est déchiré pour jamais.

Celui qui se trouve dans cette funeste position voit l'avenir du même œil que le moment présent; dégoûté de tout, n'espérant plus rien, il desire le repos, & le trouve avec un pistolet ou du poison.

Dans le second cas, un malheur inattendu, des pertes irréparables exaltent si prodigieusement notre imagination que nous perdons pour toujours l'espérance d'un meilleur sort. Loin de quitter la vie par indifférence pour elle, c'est au contraire l'extrême attachement que nous avons pour les plaisirs qu'elle nous procuroit & qui nous ont été ravis, qui nous la rend insupportable. Les souvenirs de-

176 SEPTIEME DISCOURS.

viennent un supplice; le passé nous empêche de jouir du présent & de prévoir un avenir plus heureux; l'excès de nos maux, la confusion de nos idées, troublent tellement notre raison que l'existence devient un tourment & la mort un bonheur.

Il est facile actuellement de comprendre comment il arrive que les Sauvages n'étant pas curieux ne s'amusent point, & que ne s'amusant point ils ne connoissent pas l'ennui. Quoique tous les voyageurs nous les représentent comme des hommes pensifs & mélancoliques, il ne faut pas s'y tromper. Ces dehors tristes n'annoncent pas l'ennui, mais une disette totale d'idées. Le Pere du Tertre est obligé d'en convenir en assurant qu'à l'exception de la jalousie pour leurs femmes, de l'amour de la vengeance, de la gourmandise & de leur goût pour les liqueurs fortes, les Caraïbes n'ont aucune autre passion & sont dans une apathie continuelle. Ce qu'il dit de ces peuples peut s'appliquer également aux Hottentots, aux Grëonlandois, aux Samoyedes & aux Sauvages de tous les pays.

Une seconde observation non moins importante, c'est que la passion pour l'eau-de-vie est générale chez tous les Sauva-

ges. Ils ne savent arriver à la félicité qu'en perdant la raison.

Rien ne prouve mieux la vérité de ce que nous avons avancé plus haut sur la différence essentielle qui se rencontre entre les plaisirs physiques & les plaisirs intellectuels & factices qu'on appelle amusemens. La raison est une faculté parfaitement inutile quand il est question de jouir des premiers ; & voilà pourquoi ils sont communs à tous les mortels. L'ivresse en est un exemple frappant ; en accélérant le mouvement du sang elle porte dans toutes les parties du corps une douce chaleur, un excès de vie qui ranime nos organes & leur donne une activité extraordinaire. Tous les desirs, toutes les passions se réveillent à la fois & viennent se confondre ensemble dans ces momens enchanteurs. On sent trop vivement pour penser encore ; l'ame qui n'a plus que des demi-conceptions ne distingue rien ; elle nage dans une mer de délices. On danse, on saute, on chante, on rit sans sujet ; les malheurs s'effacent pour un temps de la mémoire, & le bonheur semble devoir durer toujours (1).

(1) Je parle ici de l'ivresse complète & non de cette demi ivresse qui produit le courage.

178 SEPTIEME DISCOURS.

Si on réfléchit au charme inexprimable qu'un pareil état doit avoir pour des hommes auxquels les jouissances presque continuelles qu'éprouvent les peuples policés & qu'ils payent si cher, sont absolument inconnues, on ne fera pas surpris de les voir le rechercher avec un aussi vif empressement. Il n'y a en effet rien qu'un Sauvage ne donne pour une bouteille d'eau-de-vie; & ceux qui sont obligés de s'en passer tâchent d'y suppléer par des boissons enivrantes qu'ils composent, tantôt, comme les Américains, avec du maïs ou de la racine de manioc qu'ils laissent fermenter dans l'eau, après en avoir maché une certaine quantité pour servir de levain (1); tantôt, comme les Tartares, avec du lait aigri de jument; tantôt comme les Indiens, les Turcs & les Persans, avec de l'opium; tantôt comme les Kamchadales, avec une espèce de champignon narcotique, qu'ils appellent mucho-more ou tue-mouche. Tous ces peuples ne boivent pas comme les Européens par sensualité, mais uniquement pour s'enivrer, pour ranimer, par un moyen factice, leurs esprits ani-

(1) Stadius, ap. de Bry, III.

SEPTIEME DISCOURS. 179

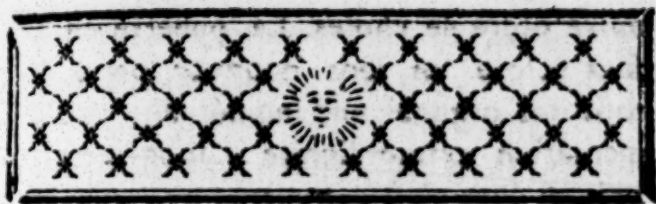
maux , qui sans ce secours resteroient dans un état de stupeur & d'engourdissement perpétuel. La populace en Europe, dont l'intelligence n'est pas fort supérieure à celle des Sauvages, & dont la misère est peut-être plus grande, partage avec eux ce goût pour les liqueurs fortes, tant le besoin d'être remué ou d'oublier ses peines est universel chez les hommes.

Pour terminer enfin ce discours nous dirons que la civilisation a amené le partage des terres ; la supériorité d'industrie , l'inégalité des fortunes ; les richesses , le ~~dé~~désoeuvrement ; le désœuvrement , l'ennui ; & l'ennui la curiosité qui est devenue parmi les peuples policés, un second & puissant principe d'activité auquel ils doivent la plus grande partie des découvertes qu'ils ont faites dans tous les genres. Les Sauvages n'ayant au contraire aucune propriété, ne devant leur subsistance qu'à des travaux journaliers & toujours renaissans ; le cercle de leurs idées est circonscrit par celui de leurs besoins , & ne s'étend jamais au-delà. Contens du repos qu'ils goûtent après avoir joui des plaisirs physiques, l'ennui ni la curiosité ne viennent point troubler leurs jours paisibles. S'ils sont privés du second principe d'acti-

180 SEPTIEME DISCOURS.

vité qu'engendre la curiosité, ils ne sont pas non plus exposés aux inconvéniens qui en résultent. Ils naissent & meurent dans une sphère plus étroite, mais non moins heureuse peut-être que celle des peuples qui jouent un plus grand rôle qu'eux sur la surface de la terre.





HUITIÈME DISCOURS.

DE L'AMITIÉ.

LE besoin de s'amuser est dans l'enfance le premier lien de la sociabilité; dans le printemps de la vie comme dans l'âge mûr, l'ennui est chez les peuples civilisés le plus terrible fléau dont l'espèce humaine soit affligée.

Les ris, les jeux sont donc les motifs qui engagent les enfans à se rechercher; & la conformité des goûts, des caractères, des passions, la raison de préférence qu'ils se donnent entr'eux. Dans cet âge heureux on ne connoît pas encore les peines; le plaisir seul est l'ame de ces affections passagères qui n'acquierent de solidité que quand le cœur & l'esprit sont plus développés.

A l'âge de quinze ans commence un

autre ordre de choses. La puberté en faisant éclore un sens nouveau porte dans tous nos organes une inquiétude , une fermentation extraordinaire ; long-temps livré , si l'on n'est pas corrompu , aux sentimens les plus opposés on est successivement gai & triste ; on rit & on pleure sans savoir pourquoi ; un coloris charmant est répandu sur la nature entière , tout y est ravissant , tout porte le trouble & l'ivresse dans nos sens. N'ayant jamais été trompés , ne voyant les choses que ce qu'elles paroissent être , une douce confiance est la suite de cette séduisante erreur , & nous rend mille fois plus nécessaire la société d'un ami dans le sein duquel nous puissions épancher notre cœur. Toujours ensemble , toujours parlant de soi , éprouvant l'un & l'autre les mêmes besoins , desirant les mêmes plaisirs , il est difficile de connoître l'ennui ; & quand l'amour vient enfin joindre ses illusions à tant de raisons de se rechercher on devient inséparable.

Chacun étant le confident de l'autre , les jouissances se multiplient en se les racontant , & on prolonge ainsi pendant des journées entières ces rapides momens de bonheur qui détruiroient bientôt notre machine si leur durée étoit réelle. C'est l'âge d'or des hommes , mais il dure peu : à

vingt-cinq ou trente ans la passion des femmes commence à s'amortir ; l'usage ou l'abus des plaisirs les rendant moins vifs , permet d'examiner de sang froid les personnes auxquelles on s'est attaché ; on leur trouve des défauts , on se plaint de leurs perfidies ; elles avoient juré un amour éternel , & cependant elles ont cessé d'aimer. D'ailleurs l'habitude de vivre avec les hommes a appris combien peu on doit s'en rapporter aux apparences ; souvent trompé , on craint de l'être encore , on finit par devenir réservé & méfiant. Notre cœur qui n'est plus aussi rempli de la passion fougueuse de l'amour , nous fait éprouver un vide qui est pénible. L'ambition commence à s'y glisser & remplace un sentiment qui y avoit régné juques-là sans partage.

C'est à-peu-près dans ce temps que notre caractère prend la forme qu'il doit conserver le reste de notre vie.

Généralement , parlant on peut diviser les caractères en deux espèces , les nobles & les vils. Tous les hommes qui ont le premier de ces deux caractères peuvent devenir amis , quand bien même leurs goûts feroient différens ; mais jamais un caractère noble ne peut s'affocier avec un caractère vil ; c'est le feu & l'eau.

L'amitié des enfans , incertaine & momentanée comme les goûts qui l'ont fait naître , ne se prolonge dans l'âge mûr que chez ceux à qui un esprit cultivé , un cœur noble & généreux , une constance inébranlable ont fait connoître le prix inestimable d'un ami fidèle. Alors seulement se forment ces liaisons durables , ces liens sacrés que les peines & les plaisirs peuvent bien resserrer , mais que la mort seule peut rompre.

Cet engagement n'est plus , comme ceux de l'enfance & de la jeunesse , un effet du hasard qui lie souvent par la chaîne des plaisirs les gens les moins faits pour vivre ensemble : c'est l'effet d'un choix réfléchi , d'une connoissance profonde du caractère , des mœurs , de la probité de celui qu'on a associé à son sort & auquel on s'est donné tout entier ; c'est le sentiment de la sociabilité perfectionné & porté au plus haut degré d'héroïsme , où une ame fiere & indépendante puisse monter.

On rencontroit bien plus souvent de ces sortes de liaisons du temps des républiques Grecques , & pendant les troubles qui ont autrefois agité l'Europe , que de nos jours : le besoin que les hommes avoient les uns des autres les rapprochoit davantage ,

HUITIEME DISCOURS. 185

& les grands périls faisant éclore les grandes passions , & par conséquent formant les grandes ames , il n'étoit pas rare de trouver des amis tendres & généreux qu'aucune crainte , qu'aucun danger ne pouvoient ébranler. L'utilité ayant toujours été & devant toujours être la mesure des actions humaines , il ne faut pas être surpris si ces attachemens parfaits sont devenus plus rares de nos jours. Trois causes ont donné lieu à ce changement.

1°. La Grèce étoit divisée en une infinité de petites républiques démocratiques , Gouvernement orageux par sa nature , qui faisoit éprouver des convulsions continuelles & exposoit sans cesse les principaux citoyens à être exilés par la loi de l'ostracisme & à avoir leurs biens confisqués. Il étoit donc de la plus haute importance pour eux de former des liaisons assez étroites & assez solides avec des citoyens d'une autre république , pour qu'en cas d'accident ils trouvassent chez eux un asyle assuré qui les mît à l'abri de la misère & de la persécution : le titre d'hôte étoit en conséquence sacré ; & l'hospitalité une fois établie entre deux familles duroit jusqu'à l'entière extinction de l'une d'elles.

L'intérêt le plus vif & le mieux entendu étoit dans ce moment la règle de leur conduite ; ils exposoient la moitié de leur fortune pour conserver sûrement l'autre ; ils faisoient en tous temps & pour tout ce qu'ils possédoient ce que font aujourd'hui dans nos ports pour un temps limité les compagnies-d'assurance. La nature des Gouvernemens modernes ne laissant plus les mêmes craintes, cette raison si forte a cessé d'exister pour nous.

2°. Les guerres civiles, ces temps de troubles & de calamités, où la loi du plus fort étoit la seule qui fût respectée, avoient ramené pour un moment le règne de l'amitié sur la terre. Un homme isolé craignant sans cesse de manquer du nécessaire, d'être brûlé, trahi, abandonné ou livré à ses ennemis, devoit sentir vivement le prix d'un service ; comment ne pas être reconnoissant quand à chaque instant on éprouvoit le besoin d'un nouveau bienfait, & comment une reconnoissance vive & ardente n'eût-elle pas fait naître l'amitié ! Aussi voit-on à ces époques les traits du dévouement le plus noble & le plus généreux : Gustave Vasa, fugitif en Dalecarlie, trouve parmi les paysans les plus grossiers des âmes compatissantes & inacces-

fibles à la crainte; le malheureux Stuard éprouve le même accueil en Irlande lorsqu'il veut aller reprendre une couronne que ses ancêtres n'avoient pas eu le courage de conserver.

3°. l'extrême dissipation dans laquelle vivent aujourd'hui presque tous les peuples de l'Europe; le jeu, la fureur des spectacles; la facilité de s'amuser, ou, comme on dit, de *tuer le temps* sans former aucune société particuliere, mais en fréquentant seulement les lieux publics ou les grands cercles, a pour ainsi-dire isolé tous les hommes, toutes les familles. La fausseté a pris la place de la loyauté & de la franchise de nos bons ayeux; on est devenu poli parce qu'on a cessé d'être sensible; on veut par ton avoir l'air de s'intéresser à tout, & on a l'ame froide & indifférente; blasé, usé par la foule de jouissances qu'on accumule pour éviter l'ennui, on ne s'apperçoit pas que ces excès même en sont la véritable source. On convient bien que l'estomac ne peut supporter qu'une certaine quantité d'alimens; mais on oublie que nos autres facultés étant également bornées, on est bientôt puni par la douleur ou par le dégoût, quand on en abuse.

188 HUITIEME DISCOURS.

Toutes ces inconséquences , jointes aux autres raisons dont je viens de rendre compte , ont tellement dégradé & affoibli l'amitié dans le siècle où nous vivons , qu'on croiroit qu'elle est entièrement anéantie si on ne la cherchoit qu'à la Cour ou dans les grands cercles.

Ce sentiment , en devenant plus rare , n'a cependant pas cessé d'exister , & c'est dans le cœur de quelques gens de bien que loin du tumulte des passions l'amitié a trouvé un asyle dont n'osent pas approcher les intrigans , les ambitieux & généralement tous ceux dont l'ame n'est ni assez pure ni assez élevée pour goûter ce sentiment divin.

La véritable amitié éteint l'envie , la jalousie , l'amour-propre & même l'orgueil. On ne peut pas envier le bonheur d'une personne qui le partage avec nous , ni en être jaloux ; on ne peut pas non plus humilier son ami ni être humilié par lui : l'honneur aussi-bien que la fortune étant en commun dans une pareille liaison , aucune des parties intéressées ne peut être censée avoir dessein de le perdre en l'ôtant à son second lui-même. Un homme , s'il est dans le besoin , peut donc non seulement recevoir , mais doit même demander des secours

HUITIEME DISCOURS. 189

secours à son ami sans craindre de se dégrader ni de s'avilir; il lui donnera par cette démarche la preuve la plus complète de son attachement & de son estime. Quel plaisir en effet peut être comparé à celui que doit éprouver une ame généreuse par cette noble confiance? L'un fait sans s'en appercevoir & sans qu'il lui en coûte le sacrifice de sa vanité; l'autre celui de sa fortune; qui de ces deux parfaits amis pourroit après une pareille épreuve douter de l'autre?

O vertu, que j'ai tant aimée & que j'aime encore malgré le mépris que les hommes corrompus & la plupart des gens trop puissans affectent si souvent d'avoir pour toi, tu peux seule inspirer & faire goûter ces sentimens délicieux; sois donc mon égide, sois ma fauve-garde jusqu'à mes derniers momens! je ne regretterai point d'avoir vécu si je te reste fidèle; la fin de ma vie sera alors un doux sommeil, & mon souvenir ne sera pas rejeté avec l'horreur qui est dûe à celui des méchans.

D E L' A M O U R.

RIEN n'est plus opposé à l'amitié que l'amour, quoique ces deux sentimens paroissent pour ainsi dire se confondre l'un dans l'autre.

L'amitié est fondée sur l'estime & la raison ; l'amour sur le desir & l'ivresse des sens. Il faut du temps & de la réflexion pour devenir l'ami de quelqu'un ; un instant , un regard allume tous les feux de l'amour ; on ne s'informe pas si l'objet qui nous enflâme est vertueux , s'il est digne de notre cœur ; on le voit & on l'aime.

Mais quelle est la cause de ce charme subit qui nous entraîne en nous ôtant l'usage de la raison ? comment se peut-il qu'une certaine combinaison de traits plutôt qu'une autre produise une révolution aussi étrange & aussi prompte ?

Je ne vois d'autre réponse à cette question, sinon de dire que l'amour est un sixième sens dont la cause est aussi incompréhensible pour nous que celle du goût & de l'odorat , que nous ne pourrions jamais expliquer.

Le feu universel qui est répandu dans la matiere agit sur nous pour la femelle de notre espèce , comme il agit sur le dernier des animaux pour la sienne ; il nous pénètre , il nous vivifie & nous oblige par le desir impérieux du bonheur à concourir de toute notre puissance au grand but de la reproduction.

Voilà l'amour physique , voilà le principe éternel de la chaîne successive des

êtres, qui nous a donné l'existence & qui nous la fera transmettre comme un dépôt sacré à la postérité la plus reculée. Mais ce sentiment est-il bien le même que celui qui est aujourd'hui connu sous le nom d'amour parmi les peuples policés ?

On peut répondre à cela oui & non. Certainement l'acte de la reproduction est & sera dans tous les temps le vrai mobile, le but unique où tendront tous les amans; mais à mesure que les peuples se sont civilisés, que leurs actions ont acquis plus de moralité, cette passion s'est embellie & enrichie d'accessaires qui en ont augmenté la violence & prolongé la durée. En effet dans l'état de civilisation la difficulté d'obtenir accroît le desir de posséder : l'imagination qui dans l'homme policé joue un tout autre rôle que chez le Sauvage, prolonge les souvenirs & orne de mille perfections imaginaires la femme qui a excité ses desirs. Toutes les qualités de l'ame, toutes les vertus humaines se trouvant dès ce moment réunies dans celle qu'il brûle d'obtenir; comment alors l'oublier, comment ne pas s'exposer à tous les dangers plutôt que de ne pas lui plaire, de ne pas être préféré ?

C'est donc ici où commence la moralité

de l'amour ; les attentions , les sacrifices , la confiance la plus aveugle sont les premières suites de cette illusion. Le charme inexprimable d'une jouissance future se répand sur toutes les démarches qu'on fait pour y parvenir ; & l'on est déjà heureux long-temps avant que d'avoir possédé pleinement l'objet de ses desirs. Le mélange ravissant des ames n'est pas le moindre des plaisirs que donne l'amour perfectionné ; il fait durer bien au-delà de ses bornes naturelles l'ivresse des sens , & prolonge ces momens fortunés dont la vivacité pourroit quelquefois faire douter si l'on n'est que de simples mortels.

S'il faut croire au bonheur sur la terre , on ne peut s'en faire une plus parfaite image que dans l'union de deux véritables amans ; c'est dommage qu'il ne leur soit pas permis d'arrêter dans cet instant , & d'y fixer le cours rapide de leurs destinées. Mais telle est l'instabilité des choses humaines qu'on se lasse à la fin d'un bonheur trop uniforme ; le dégoût suit la jouissance ; l'habitude de vivre ensemble apprend à se connoître mieux & à s'aimer moins ; on s'apperçoit de part & d'autre qu'on n'est pas aussi parfait qu'on l'avoit d'abord imaginé ; d'autres objets enfin plaisent da-

avantage que ceux qu'on possède, & insensiblement on se quitte avec autant d'indifférence qu'on a eu d'ardeur à se rechercher. Quelquefois une perfidie devient le signal d'une rupture éclatante, alors la haine la plus vive prend dans le cœur de l'amant trahi la place de l'amour. Rarement, au reste, une pareille liaison se rompt sans éloigner pour jamais ceux qui l'avoient formée. Des amans deviennent difficilement amis quand leurs feux sont éteints, parce que l'estime qui est la base de l'amitié n'est pas celle de l'amour.

Cependant quel que soit le peu de solidité de ces sortes d'attachemens, il n'en est pas moins certain qu'ils nous procurent les plaisirs les plus vifs, & qu'à ce titre ils sont vraiment dignes de nous enflammer. Le jeune homme après en avoir connu le charme les recherche avec plus d'ardeur, le vieillard les regrette : l'un vit dans l'avenir, l'autre dans le passé; nul n'estime le moment présent, & la vie s'échappe de nos mains à l'instant où nous sommes encore les jouets de vains desirs ou d'inutiles regrets.





NEUVIÈME
DISCOURS.

*LA RECONNOISSANCE ET
L'INGRATITUDE.*

LA reconnoissance est un vif sentiment
d'amour que nous éprouvons pour la per-
sonne qui nous a rendu un service : l'idée du
bienfaiteur se confondant avec celle du bien-
fait, le plaisir qu'on ressent d'avoir obtenu ce
qu'on desiroit , cause une ivresse qui éteint
la réflexion & ne laisse d'abord agir que
la sensibilité. Ce doux mouvement de l'ame
ne tarde cependant pas à devenir le prin-
cipe de la gratitude ; car bientôt en nous
repliant sur nous-mêmes nous nous met-
tons à la place de la personne qui nous a
été utile , & l'intérêt qu'elle nous inspire

196 NEUVIEME DISCOURS:

nous fait souhaiter de pouvoir contribuer autant à son bonheur qu'elle a eu de part au nôtre. Devenus elle pour quelques instans nous ne pouvons être parfaitement heureux qu'en l'associant à notre propre félicité.

Cette premiere expansion de l'ame ne pouvant toutefois pas toujours durer, & le calme de la réflexion prenant à la fin la place de ces momens d'ivresse, nous commençons à faire moins de cas de la faveur que nous avons reçue. L'habitude éteint la jouissance, la sensibilité s'émousse, & nous ne tarderions pas en perdant de vue le bienfait à oublier le bienfaiteur, si l'orgueil ne venoit au secours de la reconnaissance & n'en gravoit le souvenir dans nos ames en caracteres ineffaçables. Notre fierté se trouve indignée en songeant que l'oubli d'un service peut nous faire mépriser de celui qui nous l'a rendu; & l'approbation de sa conscience, dont l'homme orgueilleux fait plus de cas, que de celle de l'Univers entier, l'engage à repousser avec horreur l'ingratitude qui le dégraderoit à ses propres yeux. Quelque désagréable qu'il soit donc pour lui de se sentir l'obligé d'un autre & d'être dans sa dépendance, il doit publier hautement, exagérer

exagérer même si l'occasion s'en présente la grandeur des obligations qu'il lui a ; en ne mettant aucune borne à sa reconnoissance , il peut espérer de devenir le bienfaiteur de celui qui lui a rendu service , & de rétablir ainsi l'égalité que des circonstances malheureuses l'avoient forcé à perdre. C'est ainsi que la gratitude pour un orgueilleux est un poids très pesant , mais qu'il porte fièrement & sans jamais se lasser ; tandis que l'homme sensible chez qui l'orgueil n'est qu'une passion secondaire , c'est un sentiment doux qui loin de troubler son repos fait le charme de sa vie ; devenu l'ami de celui qui l'a obligé , chaque nouveau service est un lien qui resserre de plus en plus la dépendance dans laquelle il aime à se trouver ; ce qu'il reçoit cesse d'être un bienfait pour devenir le gage d'une amitié généreuse ; il ne verse point de larmes de reconnoissance , mais l'attachement le plus tendre les fait couler ; les obligations enfin qu'il a contractées ne sont plus qu'une jouissance , & les devoirs un plaisir.

Quels que soient les avantages qui résultent de la reconnoissance , on voit clairement par ce que nous venons d'en dire qu'elle n'a pû naître que chez les peuples

civilisés. Il falloit que les actions des hommes eussent déjà acquis de la moralité, & que les rapports qui les unissent fussent développés à un degré supérieur de ce qu'ils sont chez les nations Sauvages, pour qu'ils pussent sentir tout le prix qui est attaché à la pratique de cette vertu.

Si au reste les Sauvages ne sont pas sensibles à la reconnoissance, ils ignorent aussi l'ingratitude; c'est ainsi que nous ne pouvons pas acquérir une vertu nouvelle sans augmenter en même temps la somme de nos vices. Le bien & le mal sont tellement liés à notre existence; le bonheur & le malheur si également répartis sur la terre, que, quoi que nous puissions faire, ils se suivent toujours & sont inséparables. Nos jours ressemblent à un échiquier composé de cases blanches & de cases noires; nous les parcourons alternativement & n'arrivons au but commun où vont se réunir tous les mortels, qu'après avoir éprouvé toutes les chances bonnes & mauvaises qui se rencontrent nécessairement sur le chemin de la vie.

La seule différence qui se trouve à cet égard entre les peuples policés & les peuples sauvages, c'est que les premiers jouissant plus souffrent plus, & que les seconds jouissant

moins souffrent moins : les uns sont de gros joueurs qui risquent à chaque instant toute leur fortune pour s'enrichir ; les autres des joueurs timides , qui avançant peu gagnent peu.

Mais pour revenir à notre sujet nous dirons que la reconnoissance doit toujours être proportionnée au sacrifice que fait celui qui oblige , & au besoin qu'en a celui qui reçoit. Nulle action vertueuse sans ces conditions préliminaires : il faut qu'il en coûte à celui qui donne ; il faut qu'il soit forcé à abandonner son intérêt apparent pour celui d'un autre ! C'est dans cet effort de l'ame que gît la vertu. D'où il suit que plus un homme est élevé au-dessus de ses semblables , moins on lui doit de reconnoissance , les services qu'il rend n'exigeant pour ainsi dire aucun sacrifice de sa part.

Une seconde raison qui contribue encore à établir généralement cette façon de penser , c'est l'extrême inégalité de rang & de pouvoir qui règne parmi les peuples policés : inégalité qui en se joignant aux illusions continuelles de leur amour-propre , fait qu'ils regardent les grands plutôt comme les distributeurs nécessaires des récompenses méritées , que comme la source

des graces auxquelles sans leur faveur ils n'auroient pas droit de prétendre.

Différentes causes font naître l'ingratitude ; les plus communes sont la vanité & la honte , mobiles ordinaires des ames foibles. Tandis que l'orgueilleux toujours concentré en lui-même n'a besoin que de sa propre estime , l'homme vain qui se compare sans cesse ne vit que dans l'opinion des autres ; peu lui importe de se sentir méprisable , si on a l'air de l'estimer ; il a chargé le public du soin de son bonheur ; & c'est en se précipitant tête baissée à travers les passions humaines , au milieu du choc de tant d'intérêts opposés & toujours variables , qu'il espere trouver une félicité constante & une existence à l'épreuve des coups de la fortune. Aussi , loin d'avouer avec plaisir , ou du moins avec fierté , un service qu'il a reçu , ce qui annonçeroit de la foiblesse & pourroit diminuer l'idée de sa puissance qu'il cherche à établir pour s'attirer la considération , évite-t-il d'en parler : la rencontre de son bienfaiteur est pour lui la plus fâcheuse des rencontres ; pressé entre les obligations qu'il lui a , & la honte d'en convenir , son ame est dans le plus cruel embarras. Le mépris suit l'ingratitude ; l'indifférence des hommes est

presque toujours la compagne du manque de pouvoir; l'homme vain obligé de choisir préfère donc les signes extérieurs de la considération au mépris réel des honnêtes gens; & pour écarter même cette idée désagréable, ou pour mériter par une perfidie utile la confiance d'un nouveau protecteur, il cherche souvent à perdre son bienfaiteur; en commettant une pareille atrocité il espère à l'ombre de son crédit persuader qu'il n'a jamais reçu aucun service de celui qu'il sacrifie; l'excès d'indignation qu'inspireroit une pareille action devient un voile utile dont il se couvre, & le vrai devenu invraisemblable à force d'être odieux échappé à la plupart des hommes.

Quand l'ingrat est assez puissant pour être au dessus des loix, il arrive quelquefois qu'il ne se donne pas même la peine de feindre ni de ménager les apparences; une obligation est-elle trop considérable, exigeroit-elle une récompense sans bornes, elle devient alors à ses yeux un crime irrémissible. Devoir la vie ou la couronne à un de ses sujets; être obligé de reconnoître un protecteur dans celui qu'on se plaît à ne regarder que comme un humble esclave, sont des pensées déchirantes pour les

ingrats & pour les tyrans : ils aiment mieux s'en débarrasser en sacrifiant cette innocente victime à leur vanité, que de laisser à un de leurs semblables un pareil avantage sur eux ; indépendamment des Nérons, des Tiberes, &c. &c. que nous pourrions citer, nous nous contenterons de rapporter un exemple plus récent que nous trouvons dans la relation du voyage de Thomas Rhoé, Ambassadeur d'Angleterre près du Grand-Mogol ; il est assez singulier pour faire quelque impression.

» J'entendis raconter à Calléadre, an-
 » cienne résidence des Rois de Mandoa,
 » dit ce voyageur, l'histoire suivante, &
 » je m'empresse à en faire part à mes lec-
 » teurs. Le Souverain de ce pays étant un
 » jour tombé dans la rivière, d'où il fut
 » retiré par un esclave qui s'étoit jetté à
 » la nage & qui l'avoit pris heureusement
 » par les cheveux, son premier soin en
 » revenant à lui-même fut de demander à
 » qui il étoit redevable de la vie. On lui
 » apprit l'obligation qu'il avoit à l'esclave,
 » dont on ne doutoit pas que la récom-
 » pense fût proportionnée à cet important
 » service. Mais il lui demanda comment
 » il avoit eu l'audace de mettre la main
 » sur la tête de son Prince, & sur le

» champ il lui fit donner la mort. Quel-
 » que temps après, étant assis dans l'ivresse
 » sur le bord d'un bateau, près d'une de
 » ses femmes, il se laissa tomber encore
 » une fois dans l'eau. Cette femme pou-
 » voit aisément le sauver; mais croyant ce
 » service trop dangereux, elle le laissa pé-
 » rir, en donnant pour excuse qu'elle se
 » souvenoit de l'histoire du malheureux
 » esclave (1) ».

Quoique la civilisation ait développé
 chez nous la reconnoissance, elle n'a fait
 que de vains efforts lorsqu'elle a voulu
 détruire le sentiment irrésistible de préfé-
 rence que nous donnons constamment à
 nos enfans sur les auteurs de nos jours.
 Pourquoi aimons-nous mieux ceux à qui
 nous ne devons rien que ceux à qui nous
 devons tout ! Pourquoi faut-il que nous
 soyons ingrats lors même que nous desir-
 ions pouvoir ne l'être pas ! c'est que l'em-
 pire de la raison est trop foible quand on
 veut l'opposer aux loix invariables de la na-
 ture ; c'est que la nécessité étant plus forte
 que les raisonnemens, lorsqu'elle commande

(1) Histoire générale des voyages de M. de la
 Harpe, tome V, p. 380.

il ne nous reste plus qu'à obéir , les loix humaines ne pouvant être observées qu'autant qu'elles ne contrarient point celles qui ont été éternellement établies par la divine providence pour servir de règle à nos actions.

Ici on voit clairement la vérité de ce que j'avance : car la conservation des races futures , suite nécessaire du grand but de la reproduction , étant attachée à l'amour aveugle qu'ont les peres & meres pour leurs enfans , cette préférence non raisonnée se trouve commune aux Sauvages & aux peuples civilisés. Elle étoit même d'une si indispensable nécessité pour tous les êtres vivans , que sans elle les générations nouvelles eussent péri infailliblement avant que d'avoir pû transmettre à leur postérité, le dépôt sacré de la vie qui ne leur étoit confié que pour quelques instans. C'est de ce sentiment si vif que naît le courage indomptable des individus les plus foibles , lorsqu'il est question de la défense de leurs enfans ; aucun danger , aucun obstacle dans ces circonstances périlleuses , n'est capable d'effrayer ou d'arrêter une tendre mere ; sa propre conservation lui devient indifférente , elle ne connoît de bonheur que dans le plaisir

de vivre ou de mourir pour eux.

On en voit un exemple touchant parmi les animaux, dans le dévouement de la femelle du chevreuil pour ses petits. Les chiens ont-ils découvert sa retraite & mis les jeunes faons sur pied, elle se présente hardiment à eux pour leur donner le change & se faire chasser à leur place : une mort inévitable n'est rien, pourvu qu'elle puisse sauver ses petits : elle périt, mais ils vivent ; elle expire contente.

Les chasseurs ont souvent le funeste plaisir d'être témoins de ces scènes attendrissantes ; elles leur donnent ordinairement comme aux animaux carnaciers une nouvelle ardeur pour ce cruel genre d'exercice, qui n'est plus qu'un amusement chez les peuples civilisés, & qui étoit avant la naissance des sociétés une chose de première nécessité, comme elle l'est encore chez les nations Sauvages de tous les pays.

Quand on considère le long besoin que les enfans ont de nos secours, on n'est pas surpris de l'attention que la nature a eu de graver si profondément ce sentiment dans nos cœurs. Elle auroit en effet manqué son but si elle avoit fait autrement, puisqu'il ne suffisoit pas de faire naître

mais qu'il falloit aussi conserver. Or, nos peres en nous donnant la vie ont déjà rempli une partie de leur destination; quand leurs beaux jours sont sur leur déclin, quand ils cessent de pouvoir être utiles à leurs descendans, leur existence devient à charge à la nature & elle les abandonne, pour ne plus s'occuper que de ces derniers auxquels elle inspire les mêmes sentimens pour leur postérité, qui les payera à son tour de la même ingratitude (1).

On peut encore ajouter aux motifs que nous venons de rapporter de cette préférence injuste, l'influence nécessaire que doit avoir sur les hommes l'amour de la postéromanie, qui est si étroitement uni à celui de la conservation; un pere n'est pas

(1) Les Sauvages ont pour leurs enfans une tendresse d'affection qui va jusqu'à la foiblesse, tandis que les enfans n'ont aucun amour pour leurs parens, & les traitent quelquefois avec indignité. Entre plusieurs exemples, on raconte qu'un Iroquois, qui avoit servi long-temps dans nos troupes en qualité d'Officier, rencontra son pere dans un combat, & l'alloit percer lorsque le pere se fit connoître. Il s'arrêta & lui dit : *Tu m'as donné une fois la vie, je te la donne à mon tour : mais ne te retrouve plus une autrefois sous ma main, car je suis quitte de ce que je te devois.* Histoire générale des voyages de la Harpe, tome XIV, p. 376 & 377.

le représentant de son fils, il est plus vieux, il doit mourir avant lui. Mais le fils est le représentant du pere, il vivra encore quand l'autre ne sera plus, il perpétuera sa race; quoique le pere soit descendu dans la tombe, une partie de lui-même reste encore sur la terre, il n'est pas entièrement mort, son nom & sa postérité seront éternels; de-là ce desir immodéré des peuples de l'Orient à laisser des enfans après eux; la chaleur & la beauté du climat exaltant plus fortement leur imagination que dans les zones tempérées, ils souhaitent avec plus d'ardeur de ne jamais finir; mais l'expérience les ayant convaincus de l'impossibilité de réaliser une pareille chimere, ils s'identifient dans leurs enfans, ils vivent, ils souffrent, ils sont heureux dans eux; l'avenir s'ouvre à leurs yeux, ils en jouiront par leurs représentans; la mort elle-même n'est plus qu'un doux sommeil, & leur existence est sans fin.

C'est à cet amour de la postéromanie que l'adoption dû sa naissance; ceux qui étoient privés du plaisir de se voir renaître voulurent se le procurer en dépit de la nature & par une fiction de la loi; ils imaginèrent ce moyen singulier de se don-

208 NEUVIEME DISCOURS.

ner des enfans & parvinrent à force d'abstractions à se croire réellement régénérés. Cet usage est de la plus haute antiquité dans les Indes , & fut adopté par les Grecs & les Romains.

Un autre chose rend encore quelquefois ingrat; c'est lorsque celui qui oblige le fait en outrageant; lorsque pour humilier son ennemi il veut le forcer à recevoir un bienfait que celui-ci n'a pas demandé. Il est vrai qu'il reste alors une ressource assurée pour ne pas tomber baslement dans la dépendance d'un protecteur insolent; en refusant le service on est dégagé. Le dessein de celui qui le rend étant connu, l'obligation cesse aussitôt, & l'égalité est rétablie. Mais si on accepte le bienfait, si la cupidité est plus puissante que l'honneur, le plus profond mépris doit être le partage de l'ame abjecte qui est assez lâche pour recevoir un service dont elle ne peut pas être reconnoissante & qu'on ne lui rend que pour l'insulter.

On me demandera peut-être si lorsqu'on a obligé on a droit de prétendre à la gratitude de son protégé, & si dans le cas où il en manqueroit, on peut légitimement s'en plaindre. Avant que de décider cette question il me semble qu'il est à propos

d'examiner le motif qui nous détermine, lorsque nous faisons du bien ; & ce motif une fois connu, la question sera bientôt résolue.

On ne peut disconvenir que l'amour de nous-même & la puissance de nous modifier comme les êtres environnans ne soient les deux mobiles uniques de toutes nos actions. Or, en les appliquant au cas dont nous parlons, n'est-il pas évident que si je rends un service c'est par pitié ou par vanité ? si le premier de ces deux sentimens me fait agir, c'est qu'en m'identifiant avec un être souffrant, en devenant lui, je desire pour ma propre tranquillité faire cesser cette sensation désagréable ; l'image de la douleur me suivant par-tout, c'est moi que j'oblige en faisant un heureux ; mon repos, mon bonheur ne renaissent qu'à l'instant que j'ai écarté de ma pensée tout ce qui pouvoit les troubler. Ayant partagé les peines de mon protégé, il est naturel que je partage aussi ses plaisirs : je jouis donc alors dans lui comme j'ai souffert avec lui, & tandis qu'épuisé par des excès trop répétés je ne pouvois peut-être plus connoître de sensations agréables, en doublant mon être, en m'associant au sort d'un malheureux qui devient heu-

reux par moi, je retrouve quelquefois le bonheur que j'avois perdu. Je suis donc payé largement de mes peines au moment même où j'ai obligé; je l'ai fait pour moi seul, & mon protégé & moi nous sommes quittes.

Si au contraire la vanité a été le principe de mon action je suis alors payé par le plaisir que j'ai eu à faire parade de ma puissance par le nombreux essaim de courtisans & d'adulateurs que l'espérance attire sur mes pas; chacun s'empresse à l'envi; chacun s'efforce de mériter un de mes regards; je ne jouis pas comme l'homme sensible dans la personne à qui j'ai rendu service: cela est impossible, n'étant pas modifié comme elle; mais je jouis du plaisir d'être encensé, d'être loué par de nombreux partisans dont les langues viles & intéressées forment autour de moi un concert perfide & trompeur dont je fais dépendre toute ma félicité.

M. Bernier raconte à ce sujet un fait assez intéressant pour trouver place ici, fait dont il avoit été plusieurs fois le témoin, voici comme il s'exprime: » Ce » qui m'a toujours extrêmement choqué » dans l'assemblée du Dorbar du Grand- » Mogol, c'est une certaine flatterie trop

» basse & trop fade qui s'y entend ordi-
 » nairement, car le Roi ne sauroit dire
 » un mot tant soit peu à propos qu'il ne
 » soit incontinent relevé & que quelques-
 » uns de ses premiers Omerahs élevant
 » les mains en haut comme pour recevoir
 » quelque bénédiction du Ciel, ne crient
 » aussitôt *Karamat, Karamat*, merveilles,
 » il a dit merveilles : aussi n'y a-t-il point
 » de Mogol qui ne sache & ne fasse gloire
 » de vous dire ce proverbe Persan : si le
 » Roi dit en plein midi qu'il est nuit, il
 » faut dire que voilà la lune & les étoi-
 » les (1) ». Il n'y a point de pays au
 monde où la Cour d'un homme puissant
 & vain ne ressemble parfaitement au Dor-
 bar de l'Empereur des Indes.

Un bienfaiteur n'a donc pas droit d'exi-
 ger de la reconnoissance de celui qu'il a
 obligé ; & si celui-ci s'y croit engagé, ce
 n'est que parce que sa sensibilité le solli-
 cite vivement en faveur d'un protecteur
 qui est devenu son ami, ou parce que
 son orgueil blessé d'avoir reçu un service
 sans avoir rendu aucun équivalent se

(1) Mémoires de Bernier sur l'Empire du Mogol,
 tome III, p. 79 & 80.

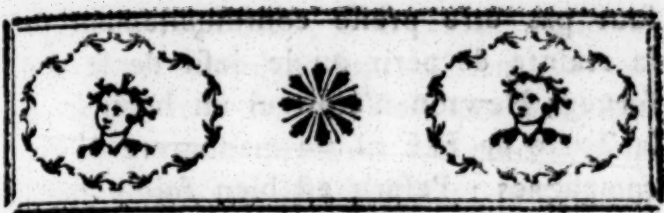
trouve humilié d'avoir donné à quelqu'un un pareil avantage sur lui. Cette espèce d'engagement n'est point réciproque; l'un ne peut rien demander quoique l'autre soit tenu de rendre; le public enfin a seul le droit de punir les ingrats, parce qu'il est le plus intéressé à faire valoir la reconnaissance qui est un des liens les plus sacrés qui unissent les hommes entre'ux.

Un bienfait mettant dans la dépendance de celui qui l'accorde, une ame fiere ne doit pas consentir légèrement à en recevoir, à moins qu'elle n'estime beaucoup celui qui en est l'auteur. Qu'elle pèse bien auparavant les suites désagréables qu'un pareil engagement peut entraîner après lui, si malheureusement elle se trouvoit forcée de mépriser celui qui l'a obligée; car alors quels que soient ses torts, je le déclare, elle doit tout sacrifier plutôt que d'être ingrate. Lors qu'on peut encore opter entre la perte de l'honneur & celle de la vie ou de la fortune, qui voudroit être l'homme assez lâche pour hésiter sur le choix!

Indépendamment des causes viles & basses qui donnent lieu à l'ingratitude & dont nous avons rendu compte dans ce discours; le temps seul dans les caracteres foibles

NEUVIEME DISCOURS. 213

foibles fuffit pour faire perdre de vue un service. Il exerce son empire destructeur sur les ames comme sur les objets matériels; l'oubli du passé, en effaçant les souvenirs, produit sur notre moral les mêmes ravages que l'intempérie des saisons sur les anciens monumens; & sans cette faculté d'oublier, que deviendroient les hommes! Foulant de tous côtés les ossemens de leurs ancêtres, voyant sans cesse tomber autour d'eux leurs enfans, leurs amis que la mort moissonne à la fleur de l'âge, qui auroit le triste courage d'aimer encore la vie s'il ne pouvoit écarter de son esprit tant de pensées déchirantes! Rien de plus juste dans ce sens que l'inscription à celui qui console, que M. de Voltaire fait mettre à la statue du temps par deux infortunés, qui après avoir été dans les premiers momens de leurs peines au désespoir, furent fort étonnés quelques années après de se trouver consolés. C'est ainsi que le bien & le mal sont toujours étroitement unis pendant le cours rapide de nos ans; c'est ainsi que la cause bienfaisante qui sert à nous faire oublier nos peines, devient quelquefois la source d'un vice odieux, qui est l'ingratitude.



DIXIÈME DISCOURS.

LA CONSCIENCE ET LES REMORDS.

DANS l'enfance de la nature, les hommes étoient uniquement occupés de leurs besoins : comme ils ne pouvoient y pourvoir que par la chasse ou la pêche, ils passaient toute leur vie dans les forêts ou sur les bords de la mer & des rivières. Toujours isolés, toujours se défendant contre les attaques de la faim & des bêtes féroces, chaque instant, chaque jour ramenoit les mêmes événemens ; & leur attention absorbée par ces puissans intérêts ne pouvoit se porter sur d'autres objets. Pour méditer, pour rentrer en soi-même, il faut avoir l'ame tranquille : il ne

faut pas être pressé continuellement par la crainte de périr ou le desir de se conserver ; Newton n'étoit ni un habitant de la Terre de Feu ni un manoeuvre de nos campagnes : l'esprit est bien foible quand le corps est épuisé ; les sublimes combinaisons de ce génie immortel ne pouvoient pas plus naître dans les déserts de l'Amérique que sous la chaumière d'un Européen excédé de travail.

On n'aura point de peine à comprendre que dans de pareilles circonstances il étoit impossible que les actions des hommes eussent beaucoup de moralité ; la puissance de se modifier étoit chez eux bornée à un petit nombre de sensations, & les foibles relations qu'ils avoient avec leurs semblables n'étoient pas propres à leur donner plus d'étendue. La vie errante que mènent les Sauvages-chasseurs , les courses immenses qu'ils sont obligés de faire pour se procurer du gibier , en font de vrais Cosmopolites ; ne s'attachant à aucun lieu , parcourant sans cesse de vastes forêts , l'Univers est leur patrie ; mais aussi eux seuls les intéressent dans l'Univers. Gouvernés par l'égoïsme le plus absolu , si on excepte le desir de se reproduire & l'amour de leurs enfans qu'ils partagent avec

les peuples policés, il n'existe jusques-là aucune moralité dans leurs actions. La raison en est toute simple : c'est que le besoin des liaisons doit précéder les conventions qui n'en sont que la suite. Or, tant qu'un Sauvage trouve avec son arc & ses flèches assez d'alimens pour se nourrir lui & sa famille sans le secours de personne, il est clair qu'il reste seul, les autres individus errans n'ayant pas plus de raison de se rapprocher de lui que lui d'eux. Dans cette position il ne pourra mériter ni démeriter de ses semblables ; le crime est une infraction à l'ordre établi ; mais où il n'y a point d'ordre, il ne peut y avoir d'infractions.

La multiplication successive de notre espèce ayant cependant amené, à la longue, l'impossibilité de trouver assez de gibier pour continuer à vivre uniquement de la chasse, les hommes furent obligés malgré eux à un premier pas vers la civilisation. Le besoin rend industrieux ; ils observèrent qu'en tuant les femelles des bêtes fauves leurs petits périssoient, & qu'au contraire en les ménageant ils augmentoient leurs ressources. Ils cessèrent donc de sacrifier au moment présent une nombreuse postérité dont ils pouvoient ti-

rer de grands avantages. Mais s'étant bientôt apperçus que cette attention ne suffisoit pas, si d'autres venoient dévaster ce qu'ils cherchoient à conserver, ils prirent le parti de former des troupeaux avec les animaux les plus dociles, & de tâcher de les mettre en sûreté contre les attaques des hommes & des bêtes féroces.

Cette précaution, quoique sage, ne réussit toutefois pas mieux, parce qu'un individu plus fort ou plusieurs ensemble vinrent alors enlever par violence le fruit de leur industrie, & cela fut cause que différentes familles se réunirent à la fin pour pourvoir à une défense commune. Dès ce moment naquirent les premières propriétés avec les premières conventions.

Dans les commencemens elles durent sans doute paroître sacrées, n'étant fondées que sur la nécessité la plus pressante, sur des besoins réciproques & sur le consentement volontaire de ceux qui s'y étoient soumis. Y manquer c'étoit renoncer à la vie, c'étoit exposer la horde entière à périr. Les actions humaines acquirent donc alors de la moralité, parce qu'en faussant sa foi on mettoit en danger la sûreté & le bonheur de ceux qui avoient contri-

bué aux nôtres. De-là les premières idées qu'on se forma de la vertu & du vice.

J'ajouterai ici que pendant long-temps il n'y eut de propriétés que les troupeaux ; & tant que les pâturages de la terre suffirent à leur nourriture , elle resta commune à tous les hommes. Mais cette ressource ayant encore manqué par l'accroissement de la population , ils furent contraints de devenir cultivateurs & de se partager les champs qui jusques-là n'avoient point eus de maîtres. Ce dernier état des choses introduisit une innombrable quantité de rapports entr'eux ; les loix se multiplièrent à l'infini , & avec elles la possibilité de les violer.

Après avoir amené les hommes à ce degré de civilisation il me paroît intéressant d'examiner si , en laissant à part les récompenses & les punitions d'une autre vie auxquelles la religion nous oblige de croire , il reste encore des motifs suffisans pour fuir les crimes secrets ou pour ne pas commettre ceux auxquels nous pouvons nous livrer impunément. De toutes les facultés que nous avons reçues de la nature , je n'en connois qu'une seule qu'on puisse opposer avec quelque succès dans le cas où nous serions tentés de préférer

notre propre intérêt à celui des autres ; c'est le pouvoir que nous avons de nous modifier comme les êtres environnans , pouvoir qui en nous mettant sans cesse à la place de ceux à qui nous faisons du bien ou du mal , fait que nous partageons malgré nous leurs plaisirs & leurs peines. Le souvenir de ces sensations en nous modifiant de nouveau devient ce qu'on appelle conscience : elle est bonne , si elle nous rappelle un bienfait ; elle n'est plus qu'un remords ou un regret , si elle nous retrace un crime.

Quoique ces deux derniers sentimens paroissent se confondre ensemble , ils sont cependant très différens. Car le remords n'est que la crainte de la punition , & le regret est le sentiment désagréable que nous éprouvons en nous mettant à la place d'une personne à qui nous avons fait du mal. Les tyrans & les ambitieux n'ont point de regrets , parce qu'ils ont perdu par l'habitude du crime la puissance de se modifier comme les êtres souffrans ; mais ils conservent toujours les remords , parce que ceux-ci n'étant qu'une crainte déguisée , plus ils aiment la vie plus ils tremblent de la perdre.

Nous citerons à cette occasion les Empereurs

pereurs Tibere & Néron : tant qu'ils se crurent en sûreté, ils se jouèrent de la vie des hommes ; les supplices les plus horribles n'étoient pour eux qu'un sujet de plaisanterie ; ils les ordonnoient froidement en sortant d'un grand dîner ou au moment d'aller coucher avec leurs maîtresses. Les plaisirs dont ils venoient de jouir, ou ceux qu'ils se promettoient, n'étoient point troublés par l'idée affreuse du désespoir qu'ils alloient porter dans le cœur d'un homme de bien. Mais une révolte éclatoit-elle, formoit-on dans quelque province éloignée le plus léger complot contre leur personne : leur fermeté s'évanouissoit. Les Remords venoient alors troubler ces ames perverses ; ils voyoient de toutes parts les ombres errantes des victimes qu'ils avoient immolées à leur rage ; le cri de la haine & de l'exécration publique qui retentissoit malgré eux jusqu'au fond de leurs cœurs ne leur laissoit plus un moment de repos, & ces tigres naguere si hautains & si fiers devenoient d'une lâcheté extrême (1).

(1) Le trait suivant rapporté par Tacite, justifie pleinement ce que j'avance ici. Titius - Sabinus, illustre Chev. Romain, ayant été accusé, quoiqu'innocent, d'avoir conspiré contre Tibère, l'Empereur

Une remarque certaine , c'est que la cruauté dans l'état de civilisation est constamment fille de la lâcheté. C'est à ce sentiment vil & bas que Néron dûit la férocité précoce qui se manifesta en lui dès l'âge de dix-huit ans. Empoisonneur de son frere, assassin de sa mere, meurtrier de sa femme, de son Gouverneur & des plus vertueux personnages de Rome, il ne répandit tant de sang que pour calmer les terreurs paniques que lui inspi-

écrivit au Sénat pour en demander le supplice. Sa lettre commençoit par ces paroles remarquables :
*» Sénateurs, que dois-je vous écrire, ou vous taire ?
 » ou comment vous écrire dans ces circonstances ! Si je
 » le fais, que tous les Dieux & toutes les Déeses
 » me fassent périr plus cruellement encore que je ne
 » me sens périr de jour en jour, tant ses crimes &
 » sa vie infame, continue notre Historien, étoient
 » devenus un supplice pour lui. Aussi le plus sage
 » des hommes a-t-il eu raison de dire que si on ou-
 » vroit l'ame des tyrans on la verroit percée de
 » blessures profondes & déchirée par la cruauté, la
 » noirceur & la débauche, comme par autant de
 » de plaies mortelles. En effet, ni la grandeur, ni
 » la solitude n'avoient pu garantir Tibere des tour-
 » mens qu'il enduroit & de l'horreur de les avouer».*
 — Morceaux de Tacite, traduits par M. d'Alembert, insérés dans ses *Mélanges de Littérature*, &c. tome III, page 193.

roit le plus léger danger; la vengeance est une passion d'autant plus vive que le péril auquel on s'est cru exposé paroît plus éminent; or, pour une ame pusillanime il n'en est point de petits. Tandis que l'homme courageux n'envisage que ses ressources, le lâche ne voit que ses craintes. L'un pardonne aisément parce qu'il se croit toujours assez fort pour résister; l'autre ne pardonne jamais, parce que sentant sa foiblesse il a toujours peur de succomber. L'homme courageux n'est pas vindicatif, parce qu'il est trop persuadé de sa supériorité pour qu'on puisse aisément faire à son orgueil une blessure profonde; l'homme lâche au contraire n'oublie jamais une offense, parce que son ressentiment est proportionné à l'opinion qu'il a lui-même de son indignité & de sa foiblesse. Plus il en est pénétré, plus son amour-propre est aisément humilié; il est impossible d'après cela qu'il fasse grace à quelqu'un qui a découvert en lui une imperfection choquante ou une action infâme qu'il auroit voulu cacher: sa présence, son nom deviennent autant de reproches, & le tyran en anéantissant son ennemi espere ensevelir avec lui le souvenir de l'injure qu'il en a reçue. Cette vengeance éclatante est du

moins à ses yeux une leçon utile qui arrête ceux qui pourroient dans la suite être tentés de courir les mêmes hafards.

Quel que soit au reste le nombre des victimes qu'un pareil ennemi du genre-humain sacrifie à sa sûreté, il se trompe fort s'il pense par de tels moyens retrouver le repos qu'il a perdu; chaque goutte du sang innocent qu'il verse devient le germe d'un essaim de vengeurs, c'est l'hydre de la fable. Quoique les hommes puissent beaucoup souffrir; quand les excès sont portés au comble, quand leur patience est à bout & qu'ils n'ont plus que le choix de périr ou de faire périr celui qui les empêche de vivre, ils reprennent alors tous leurs droits & font retomber sur la tête de ce grand coupable toutes les horreurs qu'il avoit accumulées sur les leurs.

Tels les nuages qui flottent épars dans les airs sont quelquefois plusieurs jours sans pouvoir se rassembler; mais une évaporation plus forte en a-t-elle augmenté le nombre? un vent violent vient-il les agiter? on les voit bientôt se réunir & ne former qu'une même masse; le Soleil se cache, les ténèbres succèdent à la lumière, l'approche du danger en inspirant une vive crainte à tous les êtres vivans,

métamorphose subitement la nature en une vaste solirude dont le silence imposant n'est interrompu que par les coups redoublés du tonnerre. Il gronde, il menace, il tombe enfin avec éclat, & réduit en poussière les palais les plus brillans comme les plus humbles chaumieres. Néron en fit la triste expérience, & doit servir d'exemple à tous ceux qui voudroient l'imiter.

Les regrets ou les remords étant la suite inévitable du crime, on me demandera peut-être comment il est possible qu'un ambitieux devienne méchant, puisqu'il est certain en embrassant ce parti de se dévouer au plus long & au plus cruel des supplices. Mais je réponds, qu'on ne raisonne pas toujours juste ; que nos passions entr'aures étant les plus dangereux des sophistes, l'ivresse dans laquelle elles nous plongent trouble notre jugement & ne nous laisse appercevoir les inconvéniens de ce que nous avons entrepris que quand il est trop tard pour retourner sur nos pas. Tant que nous en sommes les jouets, le présent seul luit à nos yeux, l'avenir est couvert d'un sombre brouillard derriere lequel se cache l'auguste vérité.

On perd ses regrets de deux manieres :

par l'habitude de faire le mal, & par la dissipation.

Le premier de ces moyens use le pouvoir qu'on a reçu de se modifier comme les êtres souffrans; les chirurgiens & les vieillards en font une preuve évidente. Les uns, en voyant couler journellement le sang humain, éteignent de bonne heure la pitié & parviennent en peu d'années à ne plus sentir la moindre peine à l'aspect des plus horribles blessures. Les autres arrivent au même but à force de vivre. Leur sensibilité, ainsi que toutes les différentes facultés de l'ame s'altère; & s'ils éprouvent encore dans un âge avancé quelques légères émotions, elles ne sont plus que des réminiscences, & jamais de ces modifications pleines & entières qui ne peuvent être que le partage de la jeunesse. Le repos devient à cette époque le plus cher de leurs desirs, parce que le mouvement du sang qui s'est ralenti, éloigne toute autre espèce de jouissance, & ce repos si désiré se change à la fin en un sommeil éternel.

Les affaires, les plaisirs, les distractions de toute espèce, auxquels un homme puissant se livre, sont le second moyen qu'on peut employer pour le débarrasser

de ses regrets. La variété & la rapidité des sensations qu'il éprouve usent prématurément les ressorts de son ame ; & à force d'avoir été ému , il finit par devenir presque insensible. Les organes de chaque individu n'étant susceptibles que d'un certain degré de tension , tout ce qui va au-delà est nul pour lui , & pour avoir trop voulu jouir il en perd entièrement la faculté.

Cette espèce d'épuisement devient en même temps l'origine de l'ennui , & dégénere souvent en cruauté. Quoiqu'on perde quelquefois le pouvoir d'être heureux , on n'en perd jamais le desir ; or , comme jouir & avoir des sensations ne font qu'une même chose , les hommes dépravés n'ont pas d'autres ressources pour s'en procurer que de rassembler autour d'eux les spectacles les plus terribles. C'est ce besoin de l'ame , qui dans l'isle de Caprée amenoit Tibère au pied du rocher escarpé d'où il faisoit précipiter ses amis & ses ennemis. Là il contemploit de près les dernières angoisses de la mort , là il voyoit avec une secrète joie les changemens effroyables qu'apportoit dans la forme des corps une pareille chute ; un crâne enfoncé , une cervelle jaillissante , ces palpitations , ces convulsions de la nature aux

par l'habitude de faire le mal, & par la dissipation.

Le premier de ces moyens use le pouvoir qu'on a reçu de se modifier comme les êtres souffrans; les chirurgiens & les vieillards en font une preuve évidente. Les uns, en voyant couler journellement le sang humain, éteignent de bonne heure la pitié & parviennent en peu d'années à ne plus sentir la moindre peine à l'aspect des plus horribles blessures. Les autres arrivent au même but à force de vivre. Leur sensibilité, ainsi que toutes les différentes facultés de l'ame s'altère; & s'ils éprouvent encore dans un âge avancé quelques légères émotions, elles ne sont plus que des réminiscences, & jamais de ces modifications pleines & entières qui ne peuvent être que le partage de la jeunesse. Le repos devient à cette époque le plus cher de leurs desirs, parce que le mouvement du sang qui s'est ralenti, éloigne toute autre espèce de jouissance, & ce repos si désiré se change à la fin en un sommeil éternel.

Les affaires, les plaisirs, les distractions de toute espèce, auxquels un homme puissant se livre, sont le second moyen qu'on peut employer pour le débarrasser

de ses regrets. La variété & la rapidité des sensations qu'il éprouve usent prématurément les ressorts de son ame ; & à force d'avoir été ému , il finit par devenir presque insensible. Les organes de chaque individu n'étant susceptibles que d'un certain degré de tension , tout ce qui va au-delà est nul pour lui , & pour avoir trop voulu jouir il en perd entièrement la faculté.

Cette espèce d'épuisement devient en même temps l'origine de l'ennui , & dégénere souvent en cruauté. Quoiqu'on perde quelquefois le pouvoir d'être heureux , on n'en perd jamais le desir ; or , comme jouir & avoir des sensations ne font qu'une même chose , les hommes dépravés n'ont pas d'autres ressources pour s'en procurer que de rassembler autour d'eux les spectacles les plus terribles. C'est ce besoin de l'ame , qui dans l'isle de Caprée amenoit Tibère au pied du rocher escarpé d'où il faisoit précipiter ses amis & ses ennemis. Là il contemploit de près les dernières angoisses de la mort , là il voyoit avec une secrète joie les changemens effroyables qu'apportoit dans la forme des corps une pareille chute ; un crâne enfoncé , une cervelle jaillissante , ces palpitations , ces convulsions de la nature aux

approches de la dissolution, remuoient un peu son ame féroce & le faisoient encore tenir à la vie.

Puisque nous avons pris pour modèle des parfaits tyrans, les Empereurs Tibère & Néron, nous observerons, par forme de digression, que leur autorité, ainsi que celle d'une partie de leurs successeurs, n'eut jamais d'autre fondement que la puissance militaire. C'étoit avec le seul secours des gardes Prétoriennes & des légions qu'en foulant impunément les droits les plus sacrés de l'humanité, ils extorquoient l'argent des peuples; & c'étoit avec ce même argent qu'ils conservoient ensuite la fidélité de ces ames de boue, de ces vils mercenaires qui avoient préféré le titre infâme de bourreaux de leurs concitoyens à celui de leurs protecteurs, qu'avoient si long-temps porté les successeurs des Fabius & des Scipions.

Quoique par ce funeste concours de causes & d'effets qui agissoient & réagissoient tour à tour sur les hommes, il parût qu'ils étoient éternellement destinés à porter des chaînes, il n'en arriva pas ainsi; car les soldats s'étant bientôt aperçus qu'ils étoient les vrais maîtres du trône des Césars, le mirent à l'enchere; chaque

légion voulut faire son Empereur pour être mieux payée, & insensiblement ces différens concurrens ayant engagé des guerres civiles, l'anarchie fut la suite des discordes intestines. Les barbares jusques-là tenus en bride par des armées supérieures purent enfin respirer; ils se répandirent dans toutes les provinces de l'Empire, & acheverent de renverser la puissance formidable de ces anciens maîtres du monde.

Ce qui paroissoit le comble du malheur devint alors le germe du bonheur des races futures; car ces braves Gots, ces Francs, ces Bourguignons, &c. quoique pauvres étoient libres. En s'incorporant avec les peuples vaincus ils leur donnerent leurs loix & leur inspirerent leur courage. L'amour de l'indépendance s'éveilla encore une fois dans des ames trop long-temps abattues par l'infortune, & la liberté au front serain osa se remontrer sur la terre.

Indiens infortunés, peuples esclaves qui gémissez sous un sceptre de fer, ne désespérez donc pas de votre sort! quel que soit l'excès de vos malheurs, ils ne dureront pas toujours. Il se fait dans la nature une révolution lente mais constante, que toute l'industrie de vos tyrans ne pourra jamais ni empêcher ni prévenir, n'y ayant

point de combinaisons qui ne doivent nécessairement exister pendant la succession des siècles dans un univers dont les parties sont continuellement en mouvement : si vous courez dans ce moment des chances contraires , il en est d'autres plus douces qui attendent votre postérité ; vivez donc en elle , oubliez le présent , & foyez heureux du bonheur de vos descendants ! pour des peres , pour des cœurs généreux l'avenir est quelque chose.

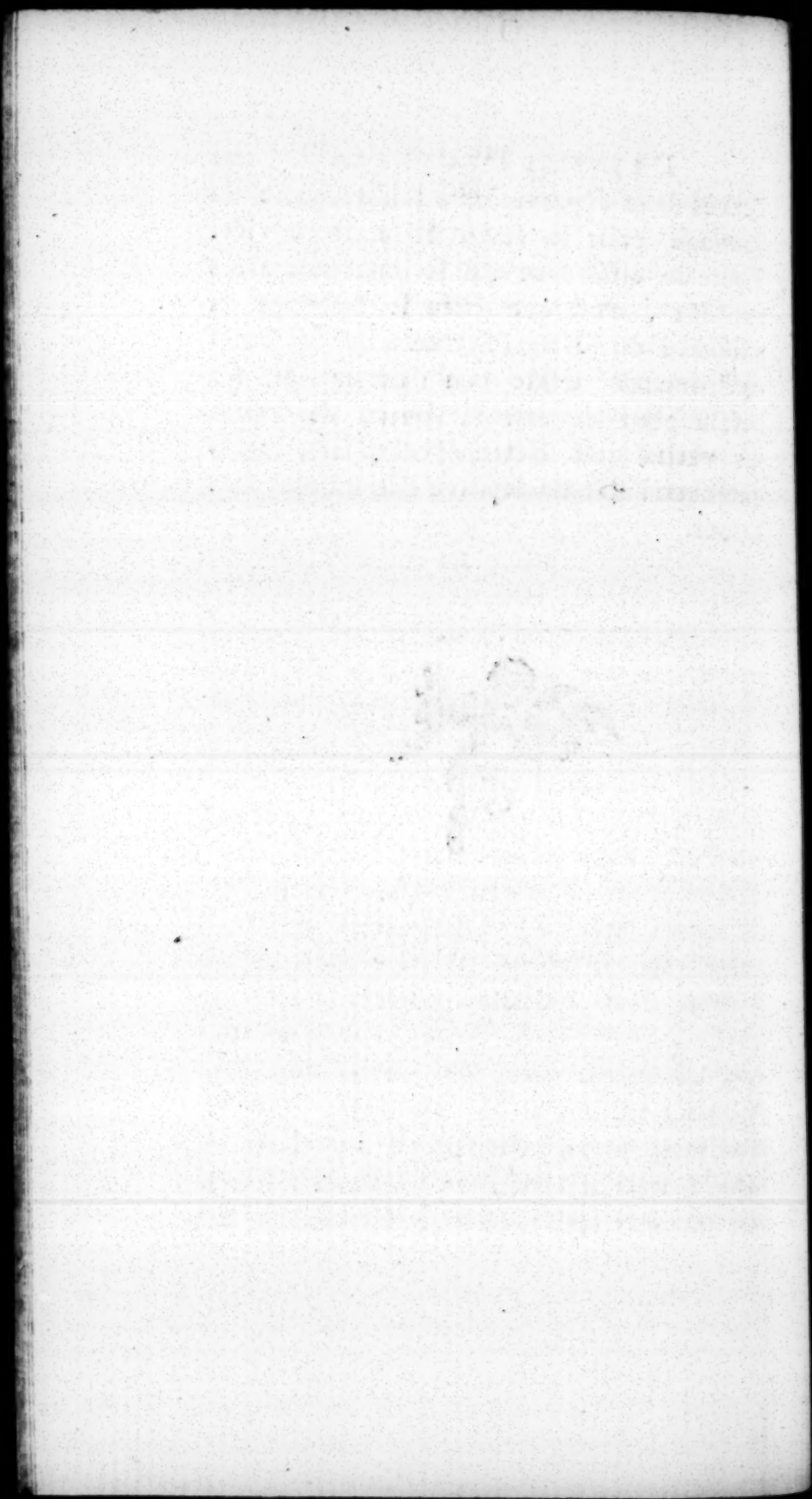
Dix-sept siècles se sont écoulés depuis Néron & ses crimes , & cependant l'histoire seule nous en a transmis le souvenir. Les maux qu'il a faits sont passés , & si Tacite n'avoit pas écrit nous ignorions jusqu'aux infortunes de nos ayeux. Existence fugitive qui ne laissez que d'aussi légères traces après vous , qu'êtes-vous donc ? faut-il que le bien & le mal s'oublient également ? Ah ! les noms de Marc - Aurèle & de Néron ne devroient pas être confondus ensemble dans la nuit des temps.

Il suit de ce que nous avons dit que les deux extrémités de la société humaine se touchent , & qu'après avoir parcouru tous les degrés de perfectibilité dont l'homme est susceptible , il peut être ramené par

DIXIEME DISCOURS. 231

l'excès de la dépravation à l'insouciance du Sauvage pour la vertu & pour le vice. Toute la différence qui se rencontre alors entr'eux , c'est que chez le Sauvage la puissance de se modifier comme les êtres environnans existe en entier & n'a besoin pour devenir la source de toutes les vertus que d'être développée , tandis que chez l'homme dépravé elle est usée sans retour.







ONZIÈME DISCOURS.

DE LA VERTU.

LA vertu est le sacrifice de ce qui nous est cher, qu'un intérêt plus cher encore nous fait faire à l'humanité. Comme cette définition diffère à quelques égards de celles qu'on en a données jusqu'à présent, nous croyons nécessaire d'exposer les raisons qui nous ont engagés à l'adopter.

L'homme étant conduit dans tous les instans de sa vie par le desir d'être heureux ; toutes ses pensées, toutes ses actions tendant à ce but unique, il seroit injuste d'exiger de lui autre chose que des sacrifices partiels. Vouloir qu'il renonce à son bonheur présent sans espoir de retour, croire qu'il peut oublier à ce point ses

234 ONZIEME DISCOURS.

plus chers intérêts, c'est le ranger dans la classe des bruttes, c'est le dépouiller de l'intelligence, de la seule faculté que Dieu lui ait donnée pour le défendre & le conserver.

Cette entière abnégation de soi-même étant donc impossible, il faut convenir que l'homme qui pratique des actions vertueuses calcule secrettement le bien & le mal qui peuvent lui en arriver, & ne cède jamais un avantage que pour en acquérir un plus grand. Ce n'est pas parce qu'il aime autre chose plus que lui qu'il a l'air de s'y sacrifier, c'est parce qu'il espere une récompense future bien supérieure à ce qu'il perd dans le moment. Son imagination enflammée par l'ardeur de ses desirs, l'emporte bien loin dans l'avenir : le présent dispaçoit à ses yeux, & l'illusion est complète.

Deux choses sont essentiellement nécessaires pour constituer une action vertueuse : il faut qu'elle soit utile aux autres ; il faut qu'elle coûte à celui qui en est l'auteur.

Si d'un côté l'approbation, l'estime, le respect de ses contemporains & de la postérité sont la suite & le prix d'un service important, d'un autre côté la gloire qui

en résulte est toujours proportionnée au sacrifice qu'on a fait pour la mériter. La reconnoissance étant le prix d'un bienfait, la sensibilité d'un chacun devient la juste mesure de la gratitude, & cette sensibilité est d'autant plus vive que la personne qui nous l'inspire paroît avoir souffert davantage pour l'amour de nous. C'est par cette raison qu'une rivière dont les eaux limpides étanchent notre soif, un arbre qui nous couvre de son épais feuillage, n'excitent point notre reconnoissance. Nous aimons bien à jouir des douceurs passageres qu'ils nous procurent ; mais étant incapables de nous rendre sentiment pour sentiment, nous ne leur en tenons aucun compte. S'ils ramènent quelquefois le calme dans notre ame agitée, s'ils excitent une douce rêverie, quoiqu'ils en soient l'occasion ils n'en font jamais l'objet. Notre esprit se promène alors sur le passé ou s'élance dans l'avenir. Heureux par des souvenirs, heureux par l'espérance, pour un instant nous commandons à la destinée ; l'imagination écarte les obstacles, & le bonheur reste sans nuages.

La vertu ne peut naître que de ces trois motifs ; le desir de plaire à la divinité, celui de se plaire à soi-même, celui

236 ONZIEME DISCOURS.

de plaire aux autres. Nous traiterons chacun de ces motifs dans des articles séparés.

§ 1.

DESIR DE PLAIRE A LA DIVINITE : PREMIER PRINCIPE DE LA VERTU.

DE toutes les raisons qui peuvent engager les hommes à être vertueux, il n'en est sans doute pas de plus puissante que celle de plaire à l'Etre suprême. La vie éternelle, un bonheur sans fin sont le prix de leur soumission à ses volontés, & quelle récompense plus magnifique pourroient-ils jamais se promettre ! Les jouissances de la vanité sont bien peu de chose quand on les compare à d'aussi grands intérêts : tout disparoît devant Dieu & l'éternité.

Si le desir de plaire au maître de la nature est le motif le plus propre à exciter les hommes à la vertu, il est aussi le plus réprimant. Obligés dans tous les instans de leur vie de comparoître au tribunal de Dieu, ils ne font aucune action, ils n'ont aucune pensée dont il ne soit le témoin. Juge incorruptible, il lit dans les plus

plus secrets replis des cœurs, & tient un compte exact des vertus & des vices. Que de crimes odieux n'eussent pas été commis si leur auteur n'eût compté les ensevelir dans l'ombre du silence ! que d'actions vertueuses n'eussent pas été faites si elles n'avoient eu de nombreux admirateurs ! L'homme religieux seul est dispensé de se cacher & n'a pas besoin de témoins pour l'encourager à faire le bien. Toujours guidé par la main de l'Eternel, sans honte comme sans orgueil, il obéit à ses volontés suprêmes. Rapportons tout au maître de la nature, il sent qu'il n'est qu'un foible instrument dont Dieu se sert comme il lui plaît pour l'éprouver, le récompenser ou le punir. Accablé sous le poids de l'ignominie, ou glorieux & triomphant, son ame n'est point abattue par l'adversité ni corrompue par les succès. Au-dessus des revers, au-dessus de la prospérité, son bonheur est dans le Ciel & ses travaux sur la terre.

Personne ne porta jamais à un plus haut degré l'héroïsme des vertus que Louis IX. En laissant à part la guerre des croisades qui tenoit à l'esprit de son siècle, on ne peut disconvenir qu'il a été un des plus grands & des meilleurs Princes qui aient

régné sur l'empire des François. Vivement animé de l'amour de Dieu & de son prochain, sa conduite fut toujours la même. Sur le trône ou dans les fers, son courage & sa pitié ne se démentirent point; il prouva enfin que sans la religion il n'est point de vertus parfaites, puisqu'elle seule présente des motifs assez puissans & assez invariables pour ne l'abandonner jamais.

Nous saisissons avec empressement cette occasion de rapporter quelques traits de la vie de ce grand Roi; il est doux de pouvoir se dire en les lisant : il fut bon, il est heureux.

A peine arrivé sur les côtes d'Egypte, il eut un combat terrible à soutenir contre les Sarrafins qui vouloient lui en défendre les approches. Son courage lui ayant fait surmonter tous les obstacles, il n'en fut que plus humble après la victoire; il protesta hautement devant toute son armée qu'on ne la devoit qu'à Dieu & qu'il n'y avoit eu aucune part (1). Voici les termes modestes avec lesquels il rendoit compte de ses succès : » Les infidèles avec » toutes leurs forces vinrent fondre sur

(1) Histoire de France de l'Abbé Velly, tom. IV, page 429.

» notre camp : Dieu se déclara pour nous ,
 » le carnage fut très grand de leur côté (1) ».

Si la foi vive dont Saint-Louis étoit pénétré , lui donnoit la plus parfaite résignation aux décrets de la providence , elle n'éteignoit point dans son cœur les tendres sentimens de la nature. Le Comte d'Artois son frere ayant été tué au combat de la Massoure , comme le Sire de Joinville cherchoit à le distraire de cette pensée en lui parlant des grands avantages qu'on venoit de remporter ; *il faut louer Dieu de tout* , dit le Roi en l'interrompant , & *adorer ses profonds jugemens*. Puis il se mit à fondre en larmes (2).

Saint-Louis n'avoit pas été énorgueilli par ses victoires , il ne fut pas abattu par l'adversité. C'est sur-tout dans ces occasions terribles où l'homme est aux prises avec la douleur & le désespoir , qu'on voit le triomphe de la religion sur la sagesse purement humaine ; elle seule peut donner des consolations qu'il n'est pas possible de ravir à ceux qui en sont fortement persuadés. Notre héros fut mis à cette

(1) *Idem* , page 481.

(2) *Idem* , page 471 & 472.

rude épreuve & en sortit glorieusement : malade , jetté dans une prison obscure , menacé à chaque instant d'être égorgé , sa confiance en la miséricorde de Dieu ne l'abandonna pas & ne lui fit rien faire d'indigne de son rang. *C'étoit, disoient les Sarrafins , le plus fier chrétien qu'ils eussent jamais vu* (1).

Comme il traitoit avec les Emirs de sa rançon , ceux-ci ayant exigé de lui un serment affreux qu'il refusa de faire par respect pour la Divinité , ces barbares furieux entrèrent dans sa tente le sabre à la main , & lui dirent avec emportement : *tu es notre captif & tu nous traites comme si nous étions dans tes fers ; il n'y a point de milieu , ou la mort ou le serment tel que nous l'exigeons. Dieu vous a rendu maître de mon corps , répondit froidement le Monarque ; mais mon ame est entre ses mains , vous ne pouvez rien sur elle* (2). Une si belle vie fut terminée par une mort tranquille. *Seigneur , j'entrerai dans votre maison , je vous adorerai dans votre saint-Temple , & je glorifierai votre nom , furent ses dernières paroles & ses dernières pensées* (3). Il ne pouvoit pas

(1) *Idem* , page 502 & 504.

(2) *Idem* , page 508.

(3) *Idem* , tom. VII , p. 100.

craindre la présence d'un Dieu qu'il avoit toujours si fidèlement servi , & aucun homme ne mérita mieux qu'on lui appliquât cette expression à la fois simple & sublime de La Fontaine , quand il parle du juste :
 » Rien ne trouble sa fin , c'est le soir d'un
 » beau jour «.

Saint Louis fut courageux sans vanité ; humble sans bassesse , résigné sans indifférence , généreux sans orgueil , il fut enfin une preuve éclatante que la vertu la plus pure est celle qui est fondée sur l'amour de la Divinité.

§ 2.

*DESIR DE SE PLAIRE A SOI-MÊME : SECOND
 PRINCIPE DE LA VERTU.*

Nous avons parlé ailleurs des effets ordinaires de l'orgueil quand il se trouve joint à l'ignorance & à l'égoïsme. Si nous le considérons actuellement uni aux lumières & à la sensibilité , nous verrons qu'il devient , dès ce moment , la seconde source de la vertu ; car alors il donne naissance à l'amour de l'humanité.

Tandis que l'orgueilleux ignorant & cruel ne s'intéresse qu'à lui seul , ne voit dans

tous les êtres vivans que des créatures destinées à obéir à ses volontés ou à contribuer à ses plaisirs ; l'orgueilleux éclairé & sensible cherche à se justifier à lui-même, par des actions, la haute opinion qu'il a conçue de son mérite. Il ne lui suffit pas de s'estimer plus que tous les hommes, il faut qu'il puisse se rendre compte des motifs sur lesquels est fondée l'idée qu'il a de son excellence. Placé sur le trône, n'ayant ni supérieur ni égal, incapable dans ce rang suprême de ressentir l'aiguillon de la jalousie ou de l'envie, qui étouffent si souvent la pitié, il deviendra le bienfaiteur des hommes. La protection qu'il leur accordera, la félicité dont ils jouiront, étant son ouvrage, seront pour son orgueil autant de preuves de son extrême supériorité, & pour son cœur la source des émotions les plus délicieuses. Il ne pourra être heureux que du bonheur des autres, parce que s'en regardant comme la cause unique, leur infortune seroit nécessairement ou une preuve de son impuissance, ou une suite de sa cruauté.

C'est ainsi que pensoient Tite, Antonin & Marc-Aurèle, & nous ne croyons pas pouvoir donner une peinture plus fidèle de la vertu, qu'en transcrivant ici dans son en-

tier le portrait d'Antonin, tracé par son successeur. » Voici, dit Marc-Aurèle, les qualités que j'ai admirées dans mon pere adoptif, & que je me propose d'imiter. La douceur, la constance inébranlable dans les résolutions prises une fois avec maturité; l'éloignement de la vaine gloire, & l'indifférence pour ce qu'on regarde communément comme honneurs & distinctions; l'amour du travail, & l'assiduité à le suivre persévéramment; la disposition à écouter quiconque pouvoit lui donner un avis utile; une justice inflexible & toujours attentive à rendre à chacun ce qui lui est dû; l'habileté à discerner les cas qui admettent l'indulgence, de ceux qui exigent la sévérité. Plein de l'esprit de société, soigneux de ne point gêner ses amis, il ne leur imposoit la nécessité ni de venir à ses repas ni de le suivre à la campagne; & lorsque quelque raison que ce pût être les avoit obligés de s'en dispenser, ils ne le trouvoient, en reparoissant devant lui, nullement changé à leur égard. Fidèle & constant dans l'amitié, de même qu'il ne connoissoit point ces faillies impétueuses qui vont jusqu'à la passion, aussi n'avoit-on à craindre de sa part ni dégoût ni caprice. Dans les conseils il examinoit scru-

puleusement les affaires , & au lieu de se contenter des premieres vues , il approfondissoit son sujet , & le considéroit sous toutes les faces. Aisé à se satisfaire de ce qu'il trouvoit sous sa main , toujours content , rien n'altéroit la sérénité de son ame , ni ne l'empêchoit de faire usage de la sagacité qu'il avoit pour prévoir au loin l'avenir. Il mettoit ordre à tout ; entrant dans les plus petits détails , sans bruit , sans fracas , sans donner aux choses plus de poids qu'elles ne méritoient ; jamais les finances de l'Empire ne furent mieux ménagées que sous son gouvernement , & il supportoit sans s'émouvoir les mauvaises plaisanteries de ceux qui vouloient sur ce point tourner sa conduite en ridicule. La flatterie n'eut aucun pouvoir sur son esprit , & il supprima les acclamations qui dégénéroient en indécences. Point de superstitions dans le culte de la Divinité , point de bassesse avilissante dans ses procédés à l'égard des hommes , ni d'affectation pour se rendre populaire aux dépens de la dignité. Toutes ses actions étoient dirigées par une sagesse constamment uniforme , qui ne donnoit dans aucun excès , qui marchoit toujours sur la même ligne sans se laisser jamais prendre à l'appât de la nouveauté.

veauté. Ses manieres affables couloient de source , & il ne les chargeoit point parce qu'elles n'étoient que l'expression naturelle de ses sentimens. Nul fâste dans tout ce qui l'environnoit, & son exemple est une preuve qu'un Prince n'a pas besoin pour se faire respecter ni de gardes ni d'habillemens magnifiques, ni de statues ni de tout l'éclat extérieur, & qu'en se rapprochant autant qu'il est possible de la façon de vivre d'un particulier, il n'en conserve que plus d'élévation & de grandeur dans le gouvernement des affaires publiques.»

» Antonin avoit l'esprit fort orné suivant la mesure néanmoins qui convient à un Prince. On ne pouvoit pas dire de lui qu'il fût un favant, un Rhéteur, un sophiste, mais bien un sage, perfectionné par les belles connoissances, & devenu par d'utiles réflexions capable de se gouverner & de gouverner les autres. Il ne se piquoit point d'exceller dans les sciences qui n'étoient point de son ressort; & regardant comme indigne de lui la jalousie contre ceux dont elles faisoient la profession & l'étude, il leur cédoit sans peine la supériorité dans leur genre, & favorisoit leurs succès. Il honoroit sincèrement les vrais philosophes, & n'insultoit point à ceux qui

246. ONZIEME DISCOURS:

abusoient de ce nom pour masquer leurs vices. Il avoit un soin raisonnable de sa fanté, gardant un milieu entre des attentions de délicatesse & une négligence nuisible, & il réussit à se conserver en substituant sa propre vigilance aux secours des Médecins, qu'il n'employoit que très rarement. La solidité de son esprit le rendoit stable & permanent, non seulement dans ses façons de penser, mais dans sa conduite extérieure. Mêmes occupations, mêmes arrangemens, goût persévérant pour les mêmes lieux. Un jour de sa vie étoit semblable à tous les autres. Plein d'ouverture & de franchise il ne faisoit point mystère de ce qui ne demandoit point à être caché. Il n'observoit le secret que pour de bonnes raisons, & particulièrement dans ce qui se rapportoit aux affaires d'Etat. Au comble de la grandeur, il ne connut jamais les délices; & pour ce qui est des commodités de la vie, il en usoit simplement & uniment lorsqu'il les avoit; si par quelque accident elles lui manquoient, il savoit s'en passer. Il donna des jeux & des spectacles, il fit des largesses, mais avec poids & mesure, comme s'acquittant d'une dette que l'usage exigeoit de lui, & non par goût pour le faste, ni dans le dessein

de s'attirer la faveur de la multitude. Il construisit divers ouvrages publics sans aimer à bâtir, mais par raison de convenance ou même de nécessité. Nullement recherché dans tout ce qui appartient aux soins du corps, il ne prenoit point de bains à des heures insolites; il ne se piquoit point d'inventer de nouveaux ragôts pour sa table, il n'étoit curieux ni de belles & précieuses étoffes pour le vêtir, ni du coup d'œil d'une nombreuse troupe d'esclaves tous jeunes & bien faits. Ce qu'il y avoit de plus simple étoit ce qui lui convenoit davantage. Sans dureté, sans audace, sans cupidité, mesuré en tout, agissant en tout avec maturité, tranquillité, circonspection, il méritoit qu'on lui appliquât ce qui a été dit de Socrate, qu'il étoit seul capable de s'abstenir & de jouir des choses dont le commun des hommes n'a ni la force de se priver, ni la sagesse de bien user (1).»

Antonin & Marc-Aurèle donnerent un grand exemple au monde; ils lui apprirent que la félicité la plus pure ne peut

(1) Histoire des Empereurs Romains, par M. Crevier, tome VIII, page 204 & suivantes.

248 ONZIEME DISCOURS.

être que le partage de la vertu. Aussi jamais leur humeur n'éprouva-t-elle la plus légère altération ; la paix intérieure dont ils jouissoient se manifesta dans leurs actions comme dans leurs discours, & dura autant que leur vie.

C'étoit sans doute le sentiment profond & délicieux d'une conscience sans reproche qui inspiroit Antonin, lorsqu'au lit de la mort il donna pour mot au Tribun des Prétoriens *la tranquillité*. Sa belle ame sembloit n'attendre que cet instant pour quitter ce séjour terrestre ; ses yeux bientôt après se fermerent à la lumière, & il ne resta de lui que le souvenir de ses vertus & les regrets de sa perte.

Nous ne devons pas oublier, après avoir cité ces deux excellens Princes, d'observer que la vanité & l'amour de la gloire n'influèrent en rien sur leur conduite. Voici comme s'exprimoit à ce sujet Marc-Aurèle lui-même en parlant des grandeurs humaines & de leur peu de durée : » Ah » que toutes choses sont bien vite englouties ! les corps par la terre, leur mémoire par le temps (1). «

(1) Pensées de l'Empereur Marc-Aurèle, p. 325.

Ces deux grands Monarques, enfin, furent toujours convaincus : 1^o. que le Souverain d'un Empire ne possédoit rien en propre, & qu'il ne pouvoit être regardé que comme l'administrateur de la chose publique (1). 2^o. Que la clémence ne lui étoit permise que dans le cas d'une offense personnelle, attendu qu'alors il rentroit dans la classe ordinaire des citoyens, & pouvoit pardonner sans cesser d'être juste (2).

Nous avons dit au commencement de ce paragraphe que l'orgueil éclairé & sensible devenoit la seconde source de la vertu : nous ajouterons ici que la grandeur de la vertu est à son tour proportionnée à l'étendue de l'esprit. C'est une suite nécessaire de la définition que nous en avons donnée, puisqu'il est évident que plus un homme aura de lumieres plus

(1) Histoire des Empereurs par M. Crevier, tome VIII, page 204 & suiv.

(2) C'est aussi ce que pratiqua Marc-Aurèle dans toutes les conspirations qu'on fit contre lui. Il brûla les papiers d'Avidius sans les lire, de crainte, disoit-il, d'être forcé de haïr. Histoire des Empereurs, tome VIII, page 339 & suiv.

il pourra répandre au loin & avec discernement ses bienfaits.

Quand l'exercice de la vertu est devenu si aisé, qu'elle ne coûte plus aucun sacrifice, elle prend le nom de sagesse. Socrate, Aristide portèrent le titre glorieux de sages. Simples citoyens d'une petite république, ils ont plus vécu dans la mémoire des hommes que cette foule de Rois qui n'ont fait que paroître & disparaître sur la terre. Les grands crimes & les grandes vertus ont seuls droit à l'immortalité. L'histoire des Princes imbéciles est ignorée dès leur vivant; ils ressembtent à ces insectes éphémères qu'un même jour voit naître & mourir. C'est donc chargé de l'exécration ou de la reconnoissance de ses contemporains qu'un homme célèbre se présente à la postérité; il peut choisir entre la haine ou le respect de tous les siècles; car après deux mille ans il n'est plus de flatteurs ni d'envieux.

§ 3.

DESIR DE PLAIRE AUX AUTRES: TROISIÈME

PRINCIPE DE LA VERTU

Si les deux motifs dont nous venons de rendre compte ont un si puissant empire

sur nos ames, celui qui naît de la vanité & de l'amour de la gloire, c'est-à-dire du desir de plaire aux autres, n'a pas des effets moins surprenans. Enivré du plaisir d'être admiré, un héros fait souvent des sacrifices qui semblent au-dessus des forces humaines & des récompenses qu'il peut s'en promettre. Méprisant les douceurs de la vie, consentant à n'exister qu'un instant, pourvu que cet instant vaille à son nom l'immortalité, il jouit par anticipation du bien qu'on dira de lui quand il ne fera plus; il voit couler les larmes qu'on versera sur sa tombe; son imagination brûlante le transporte dans l'avenir où il recueille déjà un encens qu'il ne pourra hélas ! jamais respirer; son bonheur en un mot n'est composé que de quelques minutes, mais il lui suffit & il meurt content.

Le dévouement de Décius nous servira d'exemple, on en lira peut-être ici le récit avec quelque intérêt. Quoique la catastrophe qui a mis fin à ses jours soit accompagnée de cérémonies religieuses qui pourroient faire croire que le fanatisme y avoit influé, on ne peut pas se tromper sur les vrais motifs qui le font agir; c'étoit, observe Cotta dans Cicéron, un stratagème de la part de ce grand homme qui

aimoit assez sa patrie, & par conséquent la gloire, pour leur faire le sacrifice de sa vie (1).

Decius - Mus, Consul & collègue de Manlius, commandoit avec lui l'armée que Rome avoit envoyée contre les Latins. » Les Consuls, dit M. Rollin, avant de mener leurs troupes au combat ayant immolé des victimes pour connoître dans leurs entrailles la volonté des Dieux; l'Aruspice trouva qu'il manquoit quelque chose à la tête du foie de celle de Décius, mais que du reste elle étoit agréable aux Dieux: la victime de Manlius fut trouvée parfaite. *Je suis content*, dit Décius, *si la victime de mon collègue est entièrement agréée des Dieux.* L'armée ensuite s'avança pour le combat. Manlius commandoit l'aile droite, Décius la gauche; d'abord on combattit de part & d'autre à forces égales & avec courage & un succès pareil. Ensuite les *Hafmires* de l'aile gauche ne pouvant soutenir l'attaque violente des Latins, se retirèrent vers la seconde ligne où combattoient ceux qu'on appelloit les *Princes*. Dans ce

(1) Histoire Romaine de M. Rollin, tome III, p. 121.

trouble le Consul Décius appelle à haute voix le Pontife Valérius. *Nous avons besoin ici*, lui dit-il, *du secours des dieux ; prêtez-moi votre ministère, & dictiez-moi les paroles que je dois prononcer en me dévouant pour les légions.* Le pontife lui ordonne de prendre sa robe brodée de pourpre, & la tête couverte d'un voile, une main élevée sous sa robe jusqu'au menton, un javelot sous les pieds, de prononcer en se tenant debout ces paroles : *Janus, Jupiter, pere Mars, Quirinus, Bellone, Dieux Lares, Dieux Novensiles, Dieux Indigètes, Dieux qui avez un pouvoir particulier sur nous & sur nos ennemis, Dieux Manes je vous prie, je vous supplie respectueusement, je vous demande la grace, & je compte l'avoir obtenue, de procurer au peuple Romain des Quirites le courage & la victoire, & de répandre en même temps parmi les ennemis du peuple Romain des Quirites la terreur, la consternation & la mort. Conformément aux paroles que je viens de prononcer, je me dévoue pour la République du peuple Romain des Quirites, pour l'armée, pour les légions, pour les troupes auxiliaires du peuple Romain des Quirites, & je dévoue avec moi aux Dieux Manes & à la terre les légions & les troupes auxiliaires des ennemis.*

Après avoir prononcé ces paroles & ces

imprécations, il donne ordre à ses Listeurs de se retirer vers Manlius & d'aller, sans perdre de temps, lui annoncer qu'il s'est dévoué pour l'armée. Puis ceint à la manière des Gabins il saute tout armé sur son cheval & se jette tête baissée au milieu des ennemis. Il parut aux deux armées avec un air & une prestance au-dessus de l'humaine, comme étant envoyé du Ciel pour appaiser toute la colère des Dieux envers les siens, & la faire tomber sur les ennemis. En effet, la terreur & la consternation sembloient marcher devant lui. Par-tout où il se montrait, les ennemis comme frappés de la foudre étoient aussitôt saisis de frayeur. Mais quand accablé de traits, il fut tombé mort par terre, le trouble & le désordre redoublèrent parmi les Latins. Dans ce moment les Romains remplis de confiance, comme ayant mis les Dieux de leur côté, recommencèrent le combat avec un nouveau courage & une nouvelle ardeur, & remportèrent une pleine victoire (1) «.

Comme on ne peut pas pousser plus

(1) Histoire Romaine de M. Rollin, tome III, p. 115, 116, 117 & 118.

loin que l'a fait Décius l'héroïsme de la gloire fondé sur le mépris de la vie, & que la résolution qu'il avoit prise de se dévouer à la mort, ne laissoit pas la moindre place à l'espérance, nous nous contenterons du trait que nous venons de citer. Nous observerons seulement à ce sujet deux choses.

La premiere, c'est qu'il est impossible de faire de grandes actions en aucun genre si l'on n'est doué d'une imagination très forte: c'est elle qui couvre de fleurs les maux extrêmes qu'on est souvent obligé d'endurer. Le sacrifice est présent, la récompense dans l'avenir; lorsqu'il n'y a pas d'illusion on n'abandonne point une réalité pour un bonheur purement idéal.

La seconde, c'est que la reconnoissance qu'on a pour les grands hommes morts depuis long-temps n'est plus qu'une espèce de pitié. Quand les intérêts ont changé, quand les nations dont ils faisoient partie & qu'ils ont servies ont été détruites, on cesse alors d'éprouver pour eux une véritable reconnoissance. J'excepte cependant les auteurs célèbres qui ont éclairé l'hu-

manité. Leurs leçons étant utiles à tous les siècles, ils sont non-seulement les bien-faiteurs d'une génération, mais de toutes les générations.

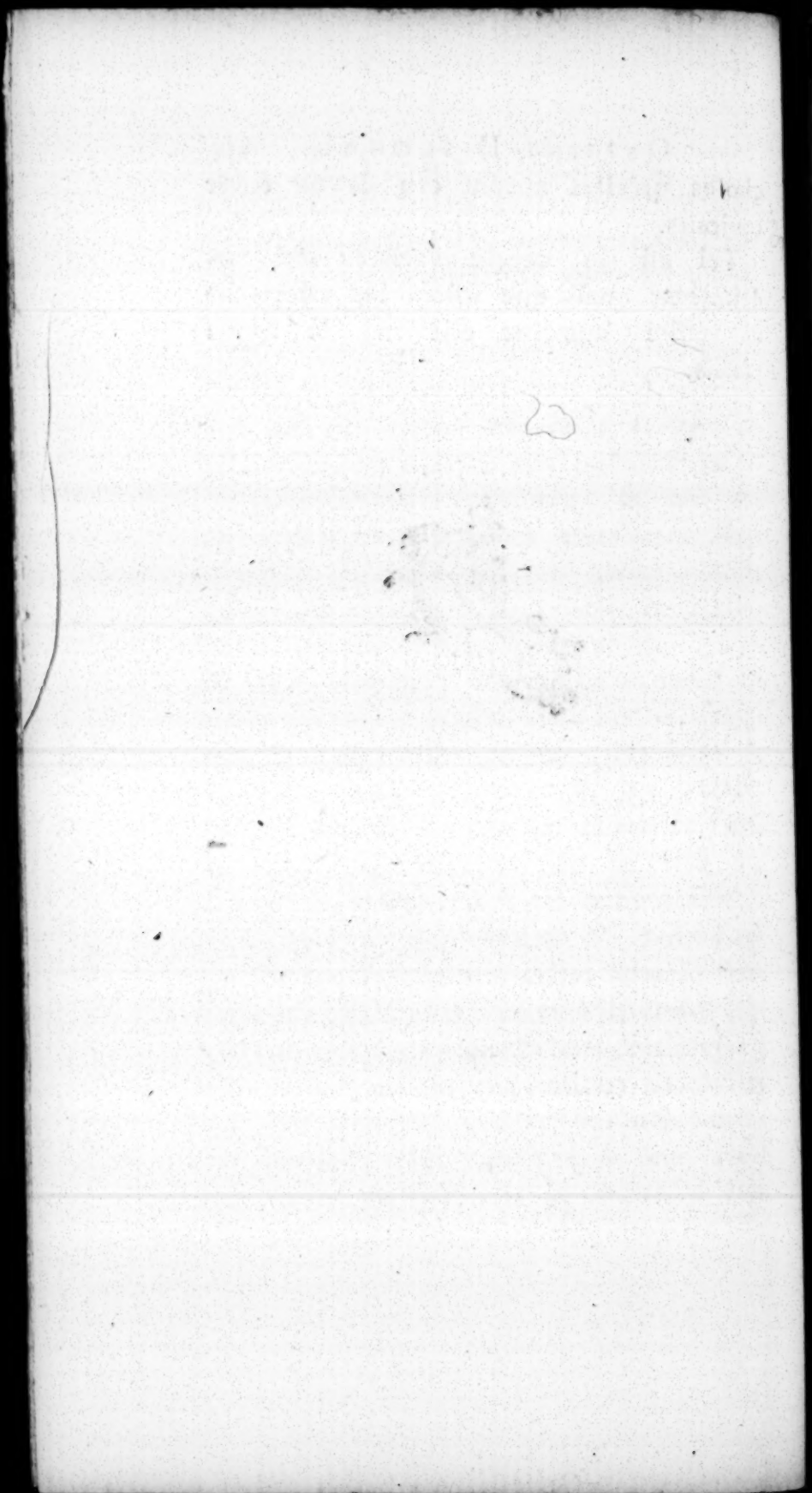
C'est donc pour occuper quelques feuillets dans l'histoire que tant de Héros se sont sacrifiés ; pour émouvoir encore un instant sur leur compte une postérité qu'ils ne pourront pas connoître, & qui par conséquent n'existera pas pour eux. Mais ce dépôt si cheri de leur gloire, cette histoire elle-même durera-t-elle toujours, les siècles en s'accumulant ne la feront-ils pas évanouir ? Le temps comme un torrent rapide entraîne avec lui les hommes & leurs vains projets, les Rois & leurs Empires, les crimes & les vertus. A mesure qu'il s'éloigne les objets se confondent : on n'en apperçoit de loin en loin que de légères traces qui disparoissent à la fin pour ne plus revenir. De nouvelles générations succèdent à celles dont le souvenir est effacé ; les mêmes événemens renaissent dans des circonstances semblables ; mais le sort de ces générations nouvelles n'est pas différent de celui des anciennes. Un éternel oubli couvrira à leur tour d'un voile impénétrable la mémoire des

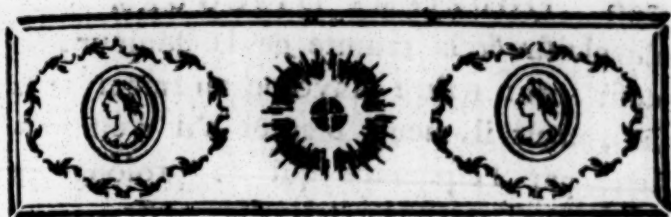
ONZIEME DISCOURS. 257

choses qu'elles auront cru devoir durer
toujours.

Tel est le cercle variable de nos
destinées; quels que soient les efforts de
la vanité humaine elle ne le fixera
jamais.







DOUZIÈME
DISCOURS.

*L'ESPÉRANCE , LA CRAINTE ET LE
DÉSÉSPOIR.*

Nous croyons pouvoir définir l'espérance, un jugement de l'esprit favorable à notre desir. Pour peu en effet qu'on observe la marche de nos idées, au moment où nous éprouvons ce sentiment, il est facile de voir qu'il est toujours précédé du desir & accompagné de la réflexion qui nous montre la possibilité de le réaliser. Ces deux préalables sont absolument nécessaires, l'homme n'espérant point ce qu'il est certain de ne jamais obtenir. Guidé dans tous les instans de sa vie par l'amour

260 DOUZIEME DISCOURS.

du plaisir & la crainte de la douleur, le desir peut naître involontairement chez lui; mais il meurt bientôt s'il n'est soutenu par l'espérance qui en prolonge la durée en le renouvelant sans cesse.

La jeunesse est de tous les âges celui où on se livre le plus aisément à cette flatteuse illusion; privé d'expérience, ne connoissant ni les hommes ni les choses, on croit tout possible: la vivacité des modifications qu'on éprouve avec des organes encore neufs, nous identifient tellement avec la nature entière que nos cœurs volent au-devant de tous les plaisirs. Ceux qu'on a déjà connus deviennent un attrait puissant qui porte vers ceux dont on n'a pas encore joui. Après avoir commencé à boire dans la coupe du bonheur, nous croyons qu'elle est inépuisable, & nous prenons pour mesure de la possibilité de ce que nous desirons, l'ardeur même de nos desirs.

Les vieillards au contraire détrompés par une longue suite de malheurs, après avoir été mille fois la victime des coups de la fortune, deviennent insoucians. Ils ne regardent plus la vie que comme un voyage quelquefois court, quelquefois long, mais durant lequel il seroit difficile de

DOUZIEME DISCOURS. 261

de dire qui a le plus gagné de celui qui est arrivé plutôt ou de celui qui arrive plus tard. S'abandonnant à leur sort sans regarder derrière eux & sans oser creuser dans l'avenir , ils craignent de fixer le chemin de l'existence qui est borné à ses extrémités par deux précipices effroyables ; à peine sortis de l'un , le temps les entraîne rapidement vers l'autre ; contraints par la nécessité à vivre au jour la journée , ils ne font plus de projets éloignés , ils jouissent tranquillement des biens que la nature tantôt avare , tantôt prodigue , leur permet encore un instant de goûter.

L'âge mûr est celui où les hommes doivent se promettre le plus de succès dans leurs entreprises. Placés entre l'époque où l'on ne doute de rien & celle où l'on doute de tout , ils joignent à l'expérience l'énergie & la constance qui font réussir. Cet âge heureux commence à 30 ans & finit à 50. Si la fortune n'a pas réalisé alors leurs espérances , ils doivent y renoncer ; l'instant favorable est passé , il ne renaitra plus pour eux. L'ame au déclin de la vie perd cette chaleur active & pénétrante qui communique aux êtres environnans les mouvemens dont elle est agi-

tée ; sentant foiblement , son action sur eux devient presque nulle ; elle ressemble au Soleil , qui à la fin de sa course ne darde plus que des rayons obliques & languissans.

Ce qui doit au reste consoler des mauvais succès , c'est qu'on est plus heureux par ce qu'on espère que par ce qu'on possède. L'imagination , tant qu'on desire , accroît les charmes de la jouissance ; que dis-je ? elle fait jouir mille & mille fois ; tandis que le plaisir va toujours en diminuant du moment où on le goûte. Le bonheur étant le but de l'espérance , & le dégoût la suite inévitable de la jouissance , je laisse à décider lequel de ces deux états est le plus constamment agréable.

Mais , me dira-t-on , si l'espérance est préférable à la possession de ce qu'on desire ; s'il faut ne pas jouir complètement pour conserver une félicité durable ; le bonheur n'est donc qu'une illusion , puisqu'il faudroit ne le goûter jamais pour pouvoir être toujours heureux.

Pour résoudre cette objection il faut distinguer dans l'homme deux époques : celle où il est encore sauvage , & celle où il est policé. Dans la première , ce que j'avance seroit certainement une absurdité.

DOUZIEME DISCOURS. 263

L'absence d'imagination , le défaut de mémoire rendant la vie du Sauvage presque entièrement sensitive , l'apathie habituelle dans laquelle il est , fait disparoître les intervalles qui séparent une jouissance de l'autre. Le temps qui paroît si long aux peuples civilisés vole pour lui avec une rapidité extrême. L'homme sauvage n'existe réellement que quand il mange , quand il boit , quand il voit une femme. Dans toute autre circonstance il est passif. La vie d'un vieillard de 80 ans dans l'état de nature n'a souvent duré que quelques jours. On peut la comparer à ces vastes déserts de l'Afrique où l'on ne rencontre que de loin en loin un arbrisseau.

Chez l'homme policé au contraire la mémoire & l'imagination rendant également présent en son esprit , & le passé & l'avenir , il n'y a point d'intervalle vide ; son existence est marquée d'un bout à l'autre par une succession continuelle & non interrompue d'idées qui dure aussi longtemps qu'il conserve l'usage de ces deux facultés.

Si d'après cela nous considérons que le moment des jouissances réelles n'est qu'un point comparé au reste de la vie , nous serons obligés de convenir que l'espérance

264 DOUZIEME DISCOURS

& le dégoût en remplissent la plus grande partie. Mais espérer étant un plaisir, & éprouver la satiété une peine; il suit de-là que plus on prolongera la durée de l'espérance, plus on sera heureux.

On voit d'un autre côté par ce que nous venons de dire, que la vie du Sauvage étant presque entièrement sensitive, son bonheur est uniquement composé de réalités; il consiste à ne point souffrir & à jouir quelquefois: tandis que chez l'homme perfectionné, sa mémoire & son imagination lui retraçant sans cesse le passé & l'avenir, il est actif dans tous les instans de son existence. Une sensation faisant constamment place à une autre, le moment de la jouissance passe comme un éclair, si l'espérance qui prolonge les plaisirs ne vient remplir le vide énorme qui se trouve entre la satisfaction de deux besoins. Or, l'espérance n'étant souvent qu'une douce chimère, presque tout le bonheur de l'homme policé consiste en illusions.

Le combat entre la crainte & l'espérance fait naître l'inquiétude. Cet état est très pénible, mais beaucoup moins que l'irrésolution, qui vient de ce que l'espérance & la crainte se succèdent tour-à-tour. L'inquiétude étant la même chose

DOUZIEME DISCOURS. 265

que le doute , & le doute naissant de l'équilibre des raisons qui sont pour ou contre nos desirs , on peut espérer de voir finir l'inquiétude quand on aura apperçu un motif déterminant ; mais l'irrésolution provenant de la foiblesse de notre esprit , qui ne peut ou ne veut pas prendre un parti , il n'y a point de raison pour qu'elle ait un terme.

Le doute au reste est cent fois plus cruel que la certitude du malheur. Notre ame sans cesse balottée entre l'espérance & la crainte , ne peut s'arrêter à rien. Si elle se flatte un instant d'un heureux succès , elle sent bientôt la nécessité d'y renoncer ; l'imagination qui exagère tout étant la seule mesure des plaisirs qu'on se promet ou des peines qu'on redoute , agrandit tellement les objets , les rend si désespérans , que la certitude même du malheur devient un soulagement , parce qu'il est toujours moindre qu'on ne se l'étoit figuré.

Plusieurs autres motifs viennent cependant encore à l'appui de celui-ci : l'amour de la vie , les distractions , l'espoir d'un meilleur sort , le temps qui fait tout oublier.

Aussi long-temps qu'on desire de vivre ,

l'espérance n'est pas entièrement éteinte ; notre ame fatiguée par des mouvemens trop violens , tombe insensiblement dans l'abattement ; & c'est pendant ce calme salutaire , que les distractions viennent s'y glisser & donner un autre cours à nos idées. Le souvenir de nos infortunes renaît sans doute encore par intervalles , mais il s'affoiblit de jour en jour ; & quand le temps y a joint son influence bienfaisante , les plus cruelles douleurs ne laissent plus qu'un tendre regret.

Il nous reste à examiner un des problèmes de morale les plus intéressans au bonheur de notre espèce. Il s'agit de savoir si le sort de l'homme qui jouit , est préférable à la condition de celui à qui il arrive ce qu'il craignoit.

Nul doute qu'en possédant ce qu'on espère on perd l'espérance de posséder , qui est le plaisir le plus durable. La satiété suivant de près la jouissance , & le dégoût ne tardant pas à la remplacer , l'ame épuisée par les plaisirs tombe nécessairement dans la langueur. L'absence des jouissances devient alors pour elle une vraie peine , par la comparaison qu'elle est obligée de faire de son état passé avec son état présent. Ce passage des sensations les plus

DOUZIEME DISCOURS. 267

vives à l'indifférence amène l'ennui avec tous les chagrins qui en sont la suite. Fatiguée de sa propre félicité, elle perd pour un temps le pouvoir de la faire renaître, & devient dès ce moment le jouet de l'infortune.

Celui au contraire à qui il est arrivé ce qu'il craignoit, gagne d'abord de ne plus craindre; abattu par la douleur, & n'ayant pas la force de souffrir davantage, il trouve un soulagement dans l'excès même de ses maux, qui à la fin produit l'épuisement & par conséquent le repos. C'est un instant de bonheur que la nature accorde aux infortunés, & que ni les hommes ni les événemens ne peuvent leur ravir. Si les distractions viennent alors retarder ou affoiblir les souvenirs; si l'espérance leur montre dans l'avenir une meilleure destinée, que pourroient-ils envier à l'homme heureux! ils approchent à grands pas de la félicité, tandis qu'elle va échapper à celui qui en jouit.

Nous croyons donc pouvoir généralement assurer que tout est parfaitement égal dans la vie; que les biens & les maux se succédant constamment, celui qui souffre n'est pas plus à plaindre que celui qui jouit; puisqu'il est sûr que bientôt l'un

268 DOUZIEME DISCOURS.

prendra la place de l'autre. La seule différence qui se rencontre entr'eux pour le moment, c'est que le premier arrive au plaisir par la peine, & le second à la peine par le plaisir.

Après avoir parlé de l'espérance il convient de définir la crainte qui en est l'opposé. C'est en effet un jugement de l'esprit défavorable à ce qu'on desire.

Le désespoir est le dernier degré de la crainte, les enfans & les Sauvages ne le connoissent point, parce qu'ils font, comme nous l'avons déjà dit, trop peu d'usage de leur mémoire & de leur imagination pour conserver le souvenir du passé ou prévoir l'avenir. Mais si on ne peut pas craindre la douleur & la mort sans prévoir l'avenir, il suit de ce que nous venons d'avancer que les enfans & les Sauvages, toujours bornés au sentiment de la peine présente, doivent souffrir avec beaucoup plus de patience que les peuples civilisés; la terreur de la mort ou la crainte d'un mal plus grand que celui qu'ils éprouvent, étant chez ceux-ci la véritable cause de l'excès de leurs tourmens. Pour rendre encore plus palpable ce que nous avançons ici, nous allons extraire de l'histoire générale des voyages de M. de la Harpe un exemple singulier

singulier de l'indifférence avec laquelle les Péruviens supportent la mort; il nous semble impossible de l'expliquer d'une manière un peu satisfaisante, si on refuse d'adopter les principes que nous venons d'établir.

» L'idée de la mort & la crainte que son approche imprime naturellement à tous les hommes, ont beaucoup moins de force sur les Péruviens que sur aucune autre nation. Dans toutes leurs maladies ils ne sont abattus que par la douleur; ils ne comprennent point que leur vie soit menacée, ni comment on peut la perdre; & les exhortations des Prêtres ne paroissent pas les toucher. Don Ulloa surpris de cette stupide indifférence, & croyant ne devoir l'attribuer qu'à la force du mal, eut la curiosité de voir au dernier moment de leur vie deux criminels en bonne santé dont la justice avoit décidé le sort; l'un métis ou mulâtre, l'autre Péruvien. Il se fit conduire à la prison. Le premier, que plusieurs Prêtres exhortoient en Espagnol, faisoit des actes de foi, de contrition & d'amour avec toute la frayeur qui convenoit à sa situation. L'américain avoit autour de lui d'autres Prêtres qui

lui parloient dans sa langue naturelle. Il étoit plus tranquille qu'aucun de ses assistans. Loin de manquer d'appétit comme son compagnon d'infortune, l'approche de sa dernière heure sembloit redoubler son avidité à profiter du dégoût de l'autre pour manger la portion qu'il lui voyoit rejeter; il parloit à tout le monde avec liberté. Si les Prêtres lui faisoient quelques demandes, il répondoit sans aucune marque de trouble. On lui disoit de s'agenouiller, il obéissoit; on lui disoit des prières, il les répétoit mot pour mot, jettant les yeux, tantôt d'un côté tantôt d'un autre, comme un enfant vif qui ne donne qu'une médiocre attention à ce qu'on lui fait faire ou dire. Il ne perdit point cette insensibilité jusqu'à ce qu'il fut conduit au gibet, & tant qu'il eut un souffle de vie on ne remarqua pas en lui la moindre altération.

» C'est avec le même sang-froid qu'un Péruvien s'expose à la furie d'un taureau sans se défendre autrement que par la manière dont il se présente aux coups. Il en est jetté en l'air, & tout autre seroit tué de sa chute; mais il n'en est pas même

bleffé , & se relève fort content de sa victoire (1) «.

Nous ajouterons encore à cette peinture de l'insensibilité des Péruviens le trait suivant tiré du même ouvrage ; comme il est relatif aux *Ostiacks* , qui habitent un des climats les plus rudes de notre globe , il fera un témoignage authentique que , dans quelque position que le Sauvage se trouve , son insouciance pour l'avenir est toujours la même.

» Les approches de la mort , dit M. de la Harpe d'après M. de *Strahlenberg* , causent si peu de frayeur & d'inquiétude aux *Ostiacks* , que ni les remèdes propres à l'éloigner , ni les moyens de prévenir la maladie , ne sont chez eux l'objet des moindres recherches ni des moindres soins.

» L'excessive malpropreté dans laquelle ils vivent , les viandes crues & les insectes dont ils se nourrissent , leur causent des maladies scorbutiques ou des éruptions cutanées semblables à la lèpre , & si terribles qu'on peut dire qu'ils pourrissent tous vivans. Cet amour de la vie

(1) Histoire générale des voyages de M. de la Harpe , tome *XII* , page 146 & 147.

que la nature a gravé si profondément dans tous les hommes pour les rendre attentifs à leur conservation ; cette horreur qui fait reculer toutes les créatures devant tout ce qui peut tendre à leur destruction, n'entre point dans l'ame d'un *Ostiac*. Leur survient-il un ulcère au visage, à un bras, à une jambe ou à quelque autre partie du corps, ils n'y font pas la moindre attention ; ils voyent tranquillement cet ulcère faire des progrès, s'étendre & ronger petit-à-petit les autres parties du corps ; ils voyent leurs membres tout pourris se séparer du tronc les uns après les autres, sans marquer aucune douleur, sans jeter aucune plainte,

» Ils montrent une insensibilité, une résignation apathique que l'on trouve à peine dans les animaux les plus stupides, & qui doit d'autant plus surprendre qu'elle n'est pas l'effet d'un fanatisme d'opinion, tel que celui dont se paroient les Philosophes Stoïciens (1) «.

Nous avons déjà dit dans notre discours sur la curiosité & l'ennui, que le désespoir pouvoit naître de deux causes entiè-

(1) Histoire générale des voyages de M. de la Harpe, tome IX, page 163 & 164.

DOUZIEME DISCOURS. 273

rement opposées : du défaut de sensations, ou d'une sensation trop forte ; que chacune de ces causes ôtant l'espérance , quoique d'une façon différente , portoit au suicide.

Or, il est aisé , après ce qu'on vient de voir du peu de mémoire & de prévoyance des Sauvages , de comprendre qu'ils doivent s'y livrer rarement. Les seuls Kamshadales font une exception à la règle , & il paroît qu'elle est uniquement fondée sur l'effroyable misère à laquelle ils sont sans cesse exposés ; misère qui devient quelquefois si excessive par la rigueur du froid & le manque total de vivres , qu'il ne leur reste plus d'autres ressources contre tant de souffrances que la mort.

Il n'est pas au reste toujours aussi facile de se la donner que bien des gens l'imaginent. La nature nous a attachés à la vie par tant de moyens différens , que souvent ils nous échappent à force de paroître éloignés du but qu'elle se propose. Indépendamment de l'amour de nous-mêmes , de notre tendresse pour nos enfans , pour nos amis , &c. qu'il faut vaincre , elle inspire quelquefois , comme par instinct , des actions qui nous en détournent plus qu'on ne croit.

L'on en voit un exemple dans les mouvemens violens auxquels beaucoup de gens se livrent, lorsqu'il leur arrive un malheur. En s'arrachant les cheveux, en se frappant la tête, en se meurtrissant le sein, la douleur physique qu'ils éprouvent fait diversion au mal moral dont leur esprit est agité ; & l'amour de la vie renaît quelquefois par le sentiment même de la douleur qui la fait si souvent haïr.

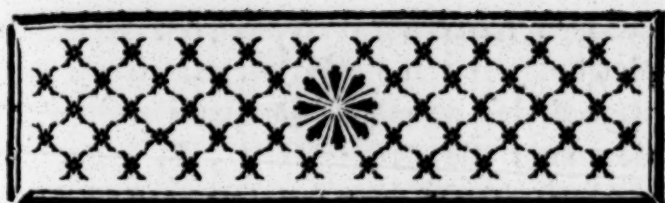
Une Romaine fameuse par son courage, a cependant prouvé que cet expédient n'étoit pas toujours infailible. Les enfans d'Arria n'ignorant pas que leur mere avoit pris la résolution de se tuer, voulurent l'en empêcher, & la gardoient avec le plus grand soin. Mais celle-ci s'en étant aperçue leur dit : » vous n'y gagnerez rien, » vous pouvez faire que je meure misérable-ment ; mais m'empêcher de mourir, c'est » ce qui passe votre pouvoir ». S'élançant alors de dessus sa chaise elle alla se frapper la tête contre la muraille avec une telle violence qu'elle tomba évanouie du coup. Lorsqu'elle fut revenue à elle-même elle les regarda tranquillement, & leur dit : » Eh bien ? ne vous avois-je pas » avertis que si vous me refusiez une » mort douce je ferois bien m'en pro-

DOUZIEME DISCOURS. 275

» curer une autre, quelque violente qu'elle
» fût «.

C'est ainsi que cette femme intrépide
essayoit son courage avant que de se por-
ter le coup mortel qui trancha le fil de
ses jours. Tout le monde fait le mot fa-
meux dont elle accompagna ce dernier
moment : *Petus ! cela ne fait point de mal*, dit-
elle à son mari en lui présentant le fer
dont elle venoit de se percer le sein.





TREIZIÈME DISCOURS.

*DE LA RÉSIGNATION, DE L'ORIGINE
DU PENCHANT QUE LES HOMMES
ONT À CROIRE AU MERVEILLEUX,
ET DE LA CONSOLATION.*

LA résignation est la soumission à sa destinée; elle ne peut naître en général que de l'espérance d'une félicité éternelle, ainsi qu'il arrive chez les peuples civilisés; & ce n'est qu'impromptement qu'on donne ce nom à la constance apathique avec laquelle les Sauvages & les animaux souffrent les plus cruelles douleurs. La résignation en effet suppose nécessairement un combat antérieur, suivi d'un acquiescement volontaire aux maux que nous en;

278 TREIZIEME DISCOURS.

durons, fondé sur l'espérance d'un avenir plus heureux ; or, il est certain que le Sauvage & les animaux manquant presque entièrement de prévoyance, la constance qu'ils montrent dans ces sortes d'occasions ne peut pas être regardée comme une véritable résignation. Quelle est donc la raison de leur tranquillité dans ces instans terribles où ils sont aux prises avec la douleur & la mort ? comment peuvent-ils, dans une situation aussi affreuse, ne pas s'abandonner au désespoir ? car c'est une remarque certaine, que jamais le Sauvage ni aucun animal n'attente à sa vie.

Pour répondre à cette question, nous dirons que la prévoyance seule agrandit les maux au point de les rendre insupportables. Tant que les souffrances ne sont pas au-dessus de nos forces, l'amour de la vie suffit pour les faire endurer ; quand au contraire elles deviennent excessives, l'évanouissement ou la mort nous en a bientôt débarrassés. Le désespoir ne prend donc pas sa source dans les douleurs physiques, mais bien dans la faculté de prévoir, qui nous montre un avenir encore plus affreux. C'est une véritable maladie de l'ame qui ne peut se développer que chez ceux dont le moral a déjà fait quelques progrès, & qui

refusant de céder à la nécessité préfèrent une mort prompte à un long supplice. D'après cela il est aisé de voir que les Sauvages & les animaux habitués à se soumettre à la nécessité, bornés au sentiment du mal présent, & manquant de prévoyance, ne doivent pas éprouver comme nous les terreurs de l'avenir; & que celle-ci étant l'unique source du suicide, ils se trouvent nécessairement dans l'impuissance d'user de cette funeste ressource.

Pour développer encore mieux ce que nous venons d'avancer, nous croyons devoir considérer l'homme sauvage & l'homme civilisé dans les circonstances les plus critiques, & nous examinerons en même temps quels peuvent être les différens motifs qui les font agir.

§ 1.

SAUVAGE MOURANT DE MALADIE.

Tous les voyageurs se rapportent à dire que les Sauvages meurent avec une tranquillité extraordinaire & sans témoigner le plus léger regret à la vie. Quels que soient les maux dont ils sont atteints, ils les supportent avec patience, & ne

se mettent aucunement en peine des suites qu'ils peuvent avoir.

Nous en avons déjà cité un exemple remarquable dans notre discours sur l'espérance, la crainte & le désespoir, en parlant des Ostiacks; & il seroit difficile d'expliquer, d'une manière un peu satisfaisante, la conduite de ces hommes brutes dans le cas dont nous parlerons, si on refusoit de l'attribuer à leur défaut de prévoyance & à l'absence presque totale de moralité qui se rencontre en eux.

§ 2.

SAUVAGE MOURANT DANS LES SUPPLICES.

PAR la même raison, quand l'homme de la nature est avili comme le Péruvien, & que sans perfectionner son intelligence il a perdu sa liberté, il endure alors une mort violente & ignominieuse avec autant d'indifférence que si elle étoit la suite inévitable de ses infirmités. La remarque que fait Don d'Ulloa au sujet des Péruviens, justifie pleinement ce fait; car il assure qu'ils ont été tellement dégradés par les Espagnols, qu'il ne leur reste plus le moindre penchant à la vanité ni à l'orgueil: d'où il suit qu'un Péruvien n'est pas

plus flatté d'exercer la charge d'Alcade que celle de bourreau.

Les Sauvages au contraire qui ont conservé leur liberté, animés par la vanité & l'orgueil, ne se contentent pas de souffrir la mort sans jeter aucune plainte; ils osent encore défier & braver leurs bourreaux. Ils se vantent d'avoir mangé leurs parens, & les menacent d'une prompte vengeance. Regardant leur supplice comme un second combat qu'ils vont livrer à leurs ennemis, la crainte d'être une nouvelle fois vaincus en cédant à la douleur, exalte si puissamment leurs ames qu'ils tachent d'effacer par une mort courageuse la honte de leur premiere défaite.

L'anecdote suivante que je tire du Pere Charlevoix, fera voir jusqu'où ces hommes féroces peuvent porter la constance & l'intrépidité dans de pareilles occasions.

» Un Capitaine Iroquois, du canton d'Oneyouth, avoit mieux aimé braver le péril que de se déshonorer par la fuite. Il se battit long-temps en homme qui vouloit périr les armes à la main; mais les Hurons, qu'il avoit en tête, vouloient l'avoir & le prirent. La bourgade où il fut conduit avoit quelques missionnaires

auxquels on laissa la liberté de l'entretenir.

» Ils lui trouverent une docilité dont ils furent profiter pour le convertir, & l'ayant instruit ils lui donnerent le baptême. Peu de temps après il fut brûlé avec plusieurs de ses compagnons, & sa constance étonna les Sauvages mêmes. Comme il n'étoit pas lié il se crut en droit, malgré sa conversion, de faire à ses ennemis tout le mal dont il étoit capable. On l'avoit fait monter sur une espèce de théâtre où le feu lui fut appliqué à toutes les parties du corps par un si grand nombre d'ennemis qu'il ne put leur résister ; mais il parut d'abord insensible. Un de ses compagnons, qu'on tourmentoit assez près de lui ayant donné quelque marque de foiblesse, il prit soin de l'animer à la patience, & ses exhortations eurent tant de pouvoir qu'il eut la satisfaction de le voir mourir en brave. Alors on retomba sur lui avec une fureur qui sembloit devoir le mettre en pièces : il n'en parut pas ému, & ses bourreaux étoient embarrassés à lui trouver quelque endroit sensible, lorsqu'un d'eux s'avisa de lui cerner la peau de la tête & de la lui arracher avec violence. La douleur le fit tomber sans aucune mar-

que de connoissance. On le crut mort, & chacun se retira; un moment après il revint de cet évanouissement, & ne voyant plus personne autour de lui il prit des deux mains un gros tison de feu, rappella ses bourreaux & les défia de s'approcher. Sa résolution les surprit; ils poussèrent d'affreux hurlemens, s'armèrent, les uns de tisons ardens, les autres de fers rougis au feu, & fondirent sur lui tous ensemble. Il les reçut avec une vigueur qui les fit reculer. Le feu lui servit de retranchement d'un côté, il s'en fit un autre avec les échelles dont on s'étoit servi pour monter sur l'échaffaut, & cantonné dans son propre bûcher il fut quelque temps la terreur d'une bourgade entière. Un faux pas qu'il fit en voulant éviter un tison qui lui fut lancé, le fit tomber au pouvoir de ses ennemis; & ces furieux lui firent payer cher la frayeur qu'il venoit de leur causer. Après avoir épuisé leurs propres forces à le tourmenter, ils le jettèrent au milieu d'un grand brasier, & l'y laisserent dans l'opinion qu'il y feroit bientôt étouffé. Ils furent trompés; lorsqu'ils y pensoient le moins ils le virent descendre de l'échafaud armé de ti-

284 TREIZIEME DISCOURS.

sons , & courir vers le village comme s'il y eût voulu mettre le feu. Tout le monde en fut glacé d'effroi , & personne n'eut la hardiesse de se présenter à lui pour l'arrêter ; mais à quelques pas des premières cabanes un bâton qu'on lui jeta de loin entre les jambes le fit tomber , & l'on alla sur lui avant qu'il eût pu se relever. On lui coupa d'abord les pieds & les mains , on le roula sur des charbons embrasés , enfin on le mit sur un tronc d'arbre tout en feu. Alors toute la bourgade fit un cercle autour de lui pour goûter le plaisir de le voir brûler. Son sang qui couloit de toute part éteignoit presque le feu ; mais on n'appréhendoit plus aucun effort d'un mourant. Cependant il en fit un dernier qui renouvela le trouble. Il se traîna sur les coudes & sur les genoux avec une vigueur & un air menaçant qui écartèrent les plus proches , moins de frayeur à la vérité que d'étonnement , car il étoit trop mutilé pour leur nuire. Dans ce moment les Missionnaires , qu'on donne ici pour témoins , s'étant approchés de lui , & lui ayant remis devant les yeux les sentimens de la religion qu'ils lui avoient inspirés , il les écouta tranquillement & ne parut plus

TREIZIEME DISCOURS. 285
plus occupé d'autres soins. Bientôt un Huron le prit par derriere & lui coupa la tête (1) «.

§ 3.

*L'HOMME CIVILISÉ ET PIEUX ACCABLÉ
DE CHAGRINS, OU MOURANT DE MALADIES.*

S'IL est une douce mort, c'est sans doute celle de l'homme civilisé & pieux, qui vivement persuadé des vérités de la religion ne regarde son séjour sur la terre que comme un temps d'épreuve, durant lequel il peut mériter la vie éternelle. Sa résignation est alors nécessairement proportionnée à la grandeur de ses espérances, & certes il faut convenir qu'il seroit difficile d'en trouver de plus dignes d'enflâmer un mortel.

Aussi n'est-il point de sacrifices impossibles à un vrai croyant; ses yeux toujours fixés vers les célestes demeures, il ne

(1) Abrégé de l'Histoire générale des voyages de M. de la Harpe, tome XIV, page 491, 492, 493 & 494. Histoire de la nouvelle France, par le Père Charlevoix; in-4°, tome III, page 248, 249, 250 & 251.

voit dans les peines de la vie qu'un moyen de toucher la miséricorde de Dieu. Fait-il une perte irréparable, sa résignation, sa soumission aux décrets de la Providence ramènent bientôt le calme & le repos dans son ame agitée; est-il en proie aux maladies & à la douleur, il les endure avec patience; prosterné aux pieds du Souverain maître, & se confiant en sa miséricorde, il le prend pour son unique consolateur. De-là, plus il souffre plus il espère; ce qui dans l'incrédule devient un sujet de désespoir, est pour lui le chemin du bonheur; il ne considère en un mot la vie que comme un voyage souvent pénible, & la mort comme un asyle tranquille où commence seulement une félicité qui ne doit jamais finir.

§ 4.

*L'INCRÉDULE ACCABLÉ DE CHAGRINS, OU
MOURANT DE MALADIE.*

LA situation de l'incrédule dans des circonstances semblables est en général bien différente. Borné aux consolations qui résultent de la seule nature des choses, il manque de contre-poids quand il est ques-

TREIZIEME DISCOURS. 187

tion de maux excessifs & sans remède. Ses espérances étant purement terrestres, & par conséquent limitées, il tombe nécessairement dans le désespoir, du moment où elles viennent à lui manquer.

La résignation en effet n'étant que la soumission à son sort, il est impossible, à moins que d'être fou, de se résigner sans un motif déterminant; or, je demande quel peut être ce motif pour un homme civilisé qui prévoit, qui n'a point de religion & qui éprouve des chagrins violens, ou qui meurt de maladie dans les douleurs les plus aiguës.

Inutilement me dira-t-on qu'excédé de la vie il ne craint point l'anéantissement, & le préfère à une existence misérable, témoins un grand nombre de suicides. Mais je répondrai que ceux-ci, loin de mourir résignés, meurent au désespoir. Tourmentés par les tableaux affreux que produit leur imagination, ils veulent envain les bannir de leur pensée, ils y renaissent sans cesse; des phantômes toujours plus effrayans se succèdent avec rapidité; l'agitation devient extrême, & les malheureux qui en sont les victimes finissent bientôt par regarder l'anéantissement comme leur unique ressource, parce qu'il amène au

moins le repos. Le suicide n'est donc en aucune maniere accompagné de résignation ; au contraire c'est une véritable résistance à sa destinée, un refus formel de s'y soumettre, puisqu'en renonçant à la vie on croit devenir indépendant des souffrances qui y sont attachées. On est rebelle à la nature, au lieu d'en être l'esclave volontaire.

On m'objectera peut-être que plusieurs incrédules sont morts tranquillement, d'où l'on pourroit induire que le défaut d'espérance n'empêche pas toujours la résignation.

Quoique cette objection paroisse assez plausible au premier aspect, elle n'est cependant pas plus solide que la précédente, car ceux que l'on peut citer sont tous morts de maladie de langueur ou à un âge très avancé. Or, dans ces occasions le physique se détruisant imperceptiblement, la vie devient d'autant moins chère qu'on a déjà perdu depuis long-temps le pouvoir de jouir des plaisirs qui la faisoient aimer. Accablé de chagrins, pour toujours séparé, si l'on est vieux, de sa femme, de ses enfans, de ses amis qu'on a vu tomber autour de soi ; isolé, & pour ainsi dire oublié au milieu d'une généra-

TREIZIEME DISCOURS. 289

tion nouvelle qui vous dédaigne ou à qui vous êtes à charge, on se soumet plus aisément à la mort, parce qu'on est plus dégoûté de la vie. Notre imagination, qui est d'ailleurs flétrie par l'âge ou par les infirmités, n'a plus sa première énergie ; & comme elle seule peut nous conduire au désespoir, elle perd ici son influence malfaisante & nous laisse mourir en repos. Dans le cas cependant où les douleurs qui précèderoient la mort d'un incrédule seroient excessives & ne lui ôteroient pas en même temps l'usage de la raison, toutes les puissances de son ame se réveillant à la fois, je ne vois aucun moyen qui puisse le sauver du désespoir.

La vanité, enfin, dans les occasions d'éclat, l'amour paternel, l'amour de la vengeance, & en général toutes les passions fortes, peuvent aussi engager l'incrédule à se résigner. L'enthousiasme que lui inspire le desir d'être loué, l'espérance d'immortaliser son nom & de couvrir ses descendants d'une gloire éternelle, deviennent quelquefois des motifs assez puissans pour l'obliger à faire sans regret le sacrifice de sa vie. Enivré alors de l'admiration de ses contemporains & des siècles futurs, la mort perd à ses yeux tout ce qu'elle

290 TREIZIEME DISCOURS:
avoit d'effrayant; elle ne lui paroît plus
qu'un sommeil paisible qui délasse des fati-
gues d'un beau jour.

§ 5.

*L'HOMME PIEUX MOURANT DANS LES
SUPPLICES.*

S'IL étoit possible de révoquer en doute les avantages innombrables dont jouit celui qui est vivement pénétré des vérités de sa religion, l'homme pieux mourant dans les supplices en seroit une preuve non équivoque. Quand tout l'abandonne sur la terre, quand il ne tient plus à la vie que par des souffrances cruelles & ignominieuses, il lui reste au milieu de ses peines une consolation à laquelle nul pouvoir humain ne peut donner atteinte. Son corps est entre les mains des bourreaux, mais son ame libre & dégagée des liens charnels s'envole en paix au séjour des bienheureux. Coupable, il espere par sa patience, sa résignation durant les supplices, obtenir grace aux yeux d'un Dieu plein de miséricorde; innocent, ce sont de nouveaux titres qui le rendront encore plus digne de ses éternels bienfaits.

TREIZIEME DISCOURS. 291

La tranquillité avec laquelle l'infortunée Jeanne Gray rendit le dernier soupir m'a paru un exemple frappant de cette utile vérité. Son innocence , sa beauté , son esprit & sa confiance en la miséricorde divine , me persuadent qu'on ne fera pas fâché de trouver ici le récit de ses malheurs.

Jeanne Gray descendoit de la maison Royale d'Angleterre par la Duchesse de Suffolk sa mere , & le Roi Edouard avoit disposé de la Couronne en sa faveur au préjudice de ses deux sœurs qui avoient été déclarées illégitimes par la Cour Ecclésiastique & le Parlement d'Angleterre. D'abord couronnée avec répugnance elle eut bientôt lieu de se repentir de la fausse démarche qu'elle avoit faite ; car ayant été abandonnée du peuple , & le parti de la Reine Marie étant devenu triomphant , elle fut précipitée du trône pour aller mourir sur l'échaffaut. Dans une aussi triste situation , & quoiqu'âgée seulement de dix-sept ans , sa fermeté fut telle qu'elle ne se démentit qu'au moment où elle vit passer Milord Guilford son mari qu'on menoit au supplice avant elle. » Cela dura pourtant peu , dit M. Burnet que je laisserai parler , quand elle fit réflexion qu'elle alloit le suivre ; il souhaita l'embrasser

292 TREIZIEME DISCOURS.

avant leur séparation ; mais jugeant qu'un tel adieu les affligeroit l'un & l'autre , au lieu de les consoler , elle s'en défendit , & lui fit dire qu'elle espéroit qu'ils se rencontreroient bientôt dans un état plus heureux. Sa tranquillité lui demeura quand elle vit apporter dans la chapelle de la Tour le corps de ce Seigneur qui devoit y être enterré ; lorsqu'elle fut sur l'échaffaut , qu'on avoit dressé dans la Tour , pour prévenir les regrets qu'une exécution plus publique auroit excités , elle confessa qu'elle avoit offensé Dieu en se revêtant d'une dignité qui ne lui appartenoit point : que cette action n'étoit pas juste ; mais qu'elle n'avoit ni recherché ni désiré un semblable honneur. Elle déclara qu'elle mouroit dans la pure religion de Jesus-Christ ; elle regarda son exécution comme un coup de la justice Divine , qui la purifioit de sa négligence à méditer l'écriture-sainte , de son trop d'attachement à la terre , & de son trop d'amour-propre : elle loua Dieu néanmoins de s'être servi de ce fléau pour la faire revenir à elle-même. Ayant demandé les prières de l'assemblée , présenté les siennes à Dieu & prononcé le pseaume 51 , elle se défit d'une partie de ses habits , & dit , en posant la tête
sur

TREIZIEME DISCOURS. 293
sur le billot : Seigneur , je romets mon esprit entre tes mains (1) u.

§ 6.

L'INCRÉDULE MOURANT DANS LES SUPPLICES.

UNE maladie de langueur qui dégoûte insensiblement de la vie , l'espérance d'un meilleur fort , la vanité , l'amour de la gloire , &c. peuvent sans doute , comme nous l'avons déjà dit , porter un incrédule à supporter patiemment la mort ; mais périr à la fleur de son âge en proie aux tourmens les plus affreux , être en exécration à tout le genre-humain sans aucune espèce de dédommagement pour l'avenir , voilà la destinée du scélérat incrédule. Or , je demande s'il est possible de supposer qu'il puisse se résigner de bonne foi , & si la rage & le désespoir ne doivent pas accompagner ses derniers momens & les rendre encore mille fois plus terribles.

Ceci prouve d'une maniere certaine com-

(1) Histoire de la réformation en Angleterre , par M. Burnet, tome IV, page 647 & 648.

294 TREIZIEME DISCOURS.

bien il est important d'avoir une religion. Elle seule peut donner des espérances qui résistent au temps & à tous les accidens de la vie. C'est un baume salutaire qui guérit les plaies de l'ame, & détruit les funestes effets qui naissent de la faculté de prévoir.

Indépendamment des motifs d'un ordre supérieur, il semble que l'Eternel moteur des choses, en inspirant aux hommes le secret penchant qu'ils ont toujours eu pour le merveilleux, ait voulu les prémunir contre le désespoir, & leur donner en se perfectionnant un contre-poids assuré contre cette affreuse extrémité. De-là en effet la confiance aveugle que le peuple de tous les pays a constamment eue aux charlatans; la facilité avec laquelle on a su lui faire adopter de fausses religions, les Génies, les Péries, les Dives & les Fées; l'existence enfin de la pierre philosophale & du breuvage de l'immortalité ne repose pas sur une autre base, & n'en est pas moins fermement crue par les adeptes, ou foisdifant tels.

Si on réfléchit donc à notre foiblesse, aux dangers continuels dont nous sommes environnés, & à l'extrême amour que nous avons pour la vie & le bonheur, on dé-

souvrira aisément la source de ce penchant universel qui nous porte à abandonner la raison pour nous livrer aux chimères de l'imagination, c'est-à-dire, au merveilleux.

Les espérances que nous donne la raison, sont nécessairement circonscrites & ont un terme où nous sommes obligés de nous arrêter; celles que donne l'imagination n'en ont point: elles embrassent & le possible & l'impossible. Ainsi lorsque nous ne trouvons plus de remèdes connus à nos maux, nous aimons mieux croire qu'il en existe d'un ordre surnaturel que de renoncer à l'espérance de redevenir heureux. Une illusion agréable, ne fût-elle qu'une chimère, nous paroît mille fois préférable à une vérité désespérante. C'est le brin d'herbe auquel s'accroche l'homme qui se noie; quoiqu'il ne soit pas assez fort pour le sauver, il le saisit avec empressement, & meurt avec moins de regrets, parce qu'il lui reste quelque espoir.

Quand d'un autre côté l'on considère notre ignorance extrême, les découvertes successives qui ont été faites depuis plusieurs milliers de siècles, les effets incompréhensibles de certains phénomènes de la nature, tels que ceux de l'électricité & du magnétisme, la raison semble alors

justifier elle-même notre crédulité : qu'on y ajoute encore l'espérance d'un meilleur fort, & l'on verra qu'il est bien difficile de ne pas se laisser subjugué.

Nous remarquerons enfin que c'est également du penchant qui nous porte à croire le merveilleux, que découle le plaisir qu'on trouve à lire l'Arioste, le Tasse, les mille & une Nuits, & tant d'autres romans remplis d'enchantemens, de prodiges & de choses non moins extraordinaires. Quel homme doué d'un peu d'imagination ne se transporte pas aisément au milieu de ces forêts ténébreuses, de ces palais superbes où les génies déployoient leur pouvoir ? Insensiblement entraînés par l'intérêt qu'un Héros nous inspire, nous revêtons son personnage & partageons sa bonne & sa mauvaise fortune. Est-il sauvé d'un péril éminent par l'aide de son génie protecteur, nous en sommes pénétrés de joie & de reconnaissance ; est-il au contraire la victime des embûches d'un méchant Dive, nous desirons avec inquiétude le retour de la bonne Périe. Ah ! disons-nous, si elle étoit auprès de lui, il seroit bientôt délivré. Nous calculons sa puissance, nous nous flattons qu'étant d'un ordre supérieur au génie ennemi, elle pourra facilement le vaincre, &

nous ne retrouvons le repos qu'après qu'un nouveau prodige a sauvé le Paladin.

Les femmes & les malheureux sont ceux dont l'imagination se prête le plus volontiers à ces sortes d'illusions. Foibles, les unes ont sans cesse besoin de secours; mécontens de leur sort, les autres cherchent toujours à le rendre meilleur: entraînés par une espérance vague que produit l'amour d'eux-mêmes; il est aisé de concevoir l'empire que ces chimères consolantes doivent prendre sur leurs ames.


Quoique les féeries dont nous venons de parler n'aient jamais eu de réalité que dans l'imagination exaltée des peuples, il existe cependant encore un monument merveilleux de l'ancienne industrie des Égyptiens, que je ne saurois trop m'étonner qu'on ait laissé dans l'oubli jusqu'aujourd'hui; j'entends parler du fameux Labyrinthe qui est auprès du Lac Méris: creusé dans le roc aussi bien que les puits des Momies, on ne peut révoquer en doute qu'il ne se soit conservé dans le même état où il se trouvoit au moment de la destruction du collège des Prêtres. L'attention avec laquelle ils s'efforçoient à en cacher l'entrée aux profanes, doit faire présumer que jamais il n'a été violé, & il est bien fin-

298 TREIZIEME DISCOURS.

gulier que de tant de voyageurs qui ont été successivement visiter les pyramides, aucun d'eux n'ait tenté de pénétrer dans ce précieux dépôt de toutes les connoissances des Egyptiens.

Cette grande découverte, si propre à jeter un nouveau jour sur les sciences & les arts, à illustrer à jamais celui qui en sera l'auteur, est peut-être réservée à M. le Comte de Choiseul-Gouffier, Ambassadeur de France à Constantinople. Son amour pour les sciences, ses travaux littéraires ont déjà fixé sur lui les regards de l'Europe, & doivent faire espérer qu'il ne négligera pas de s'occuper d'une recherche aussi importante & que lui seul peut faire avec succès, vu l'influence politique que la Cour de France a dans ce moment auprès de la Porte Ottomane.

Nous transcrirons ici tout au long la description que nous a laissé Hérodote du fameux monument dont nous parlons. La précision avec laquelle il s'explique sur l'existence du labyrinthe souterrain, fait voir que le projet de le retrouver n'est ni aussi impraticable ni aussi dénué de vraisemblance qu'on pourroit bien le croire. On peut enfin consulter Plin, Strabon & surtout Maillet, qui ayant résidé pendant



TRÉIZIÈME DISCOURS. 199

seize ans dans le pays, doit connoître son état actuel mieux que personne.

» Les douze Rois, dit Hérodote, qu'avoient élus les Egyptiens, pour laisser en commun un monument de leur règne, firent donc faire un labyrinthe un peu au-dessus de l'étang de Méris, assez proche d'une ville appelée la ville des Crocodiles; j'ai eu le plaisir de le voir, & je confesse qu'il est plus grand que sa renommée. En effet on ne concevra jamais rien qui réponde au travail & à la dépense de ce labyrinthe, quand l'on voudroit mettre ensemble tous les édifices & tous les ouvrages de la Grèce.

» Bien que les temples d'Ephèse & de Samos soient des ouvrages dignes de mémoire, toutefois on estimoit plus les pyramides, dont chacune pouvoit être comparée à plusieurs grands ouvrages de la Grèce; mais enfin ce labyrinthe l'emporte par-dessus ces pyramides. Il y a douze salles voûtées qui ont leurs portes à l'opposite les unes des autres; six regardent le septentrion & six le midi, toutes contiguës & enfermées par le dehors d'un même mur: il y a dans ce labyrinthe double logement, l'un sous terre & l'autre dessus,

300 TREIZIEME DISCOURS.

& tous les deux contiennent ensemble trois mille trois cents chambres.

» J'ai vu & considéré le logement d'en-haut, mais j'ai seulement ouï parler de celui qui est sous terre. Car les Egyptiens qui le gardent ne voulurent jamais me le faire voir, parce qu'ils disoient que c'étoit la sépulture des Rois qui avoient bâti ce labyrinthe, & des Crocodiles sacrés. C'est pourquoi je ne parle que sur le rapport d'autrui du logement souterrain de ce labyrinthe; mais j'ai vu celui d'en-haut qui surpasse certes la croyance & tous les ouvrages des hommes. Je ne puis me représenter les tours & les retours qui vous mènent & vous ramènent par les salles, si je n'entre dans une profonde admiration; d'une salle on passe dans des cabinets; des cabinets dans les chambres; des chambres dans d'autres salles, & encore des cabinets dans d'autres chambres. Le plancher de tous ces lieux est de pierre comme les murailles, mais il est enrichi de tout côté de divers ouvrages de sculpture. Chaque salle est presque toute environnée de colonnes faites de pierre blanche bien polie. Il y a au coin où finit le labyrinthe une pyramide de quarante toises de haut où l'on voit de grands animaux gra-

vés, & le chemin pour y entrer est dessous Terre (1) «.

Après avoir parlé de la résignation, il convient de dire quelque chose de la consolation, car ces deux sentimens semblent être presque inséparables. On peut la définir, un adoucissement à ses peines fondé sur l'espérance d'un meilleur sort.

Le desir d'être consolé naît du penchant irrésistible qui se trouve dans chaque individu à éloigner ce qui altère son bonheur. C'est la situation d'un malade qui cherche le rétablissement de sa santé. Il y a cependant cette différence entr'eux, que le second n'a souvent qu'un Médecin, & que le premier en a autant qu'il lui reste d'amis dans le malheur. Cette disposition de l'ame, comme on voit, dérive immédiatement de l'amour de la vie.

Il y a deux espèces de consolations, l'une directe & l'autre indirecte.

J'appelle consolation directe celle qui tend à réparer la perte qu'on a faite, soit en réalité, soit en espérance. Toutes les plaies qui n'attaquent que notre fortune sont susceptibles d'une consolation directe ;

(1) Histoire d'Hérodote, traduite par du Ryer, tome I, page 325, 326 & 327.

301 TREIZIÈME DISCOURS.

L'homme puissant peut d'un mot les guérir. Mais les plaies du cœur résistent quelquefois long-temps aux remèdes qu'on veut y appliquer, & c'est ici le cas de recourir à la consolation indirecte.

Cette seconde espèce de consolation présente naturellement quatre moyens de venir au secours d'un malheureux.

Le premier & le plus puissant sans doute pour l'homme pieux, c'est de lui remettre devant les yeux l'espérance d'une félicité éternelle qui doit être le prix & la récompense des maux qu'il endure avec résignation pendant son séjour sur la terre.

Le second, de donner un autre cours aux idées à l'insu de celui qui est affligé; l'esprit humain peut dans cette occasion être comparé à un arc qui restant continuellement tendu ne pourroit plus se redresser, tandis qu'en le relâchant par intervalle il reprend insensiblement sa première élasticité. L'amour de la vie qui renaît durant ces momens de distractions, diminue peu-à-peu l'amertume des souvenirs; & bientôt convaincu de leur inutilité on cherche soi-même à les fuir.

Le troisième, c'est de trouver des raisons qui diminuent les regrets.

TREIZIEME DISCOURS. 303

Le quatrième, enfin, dépend du temps qui fait tout oublier. Ce moyen au reste, s'il est seul, ne peut avoir un certain empire que sur les caractères foibles : car chez les personnes dont l'imagination est très exaltée, il y auroit à craindre qu'elles ne tombassent dans le désespoir avant que d'avoir pu ressentir son influence bienfaisante.

FIN.





TABLE DES MATIÈRES.

<i>Ier Discours. Si l'homme est naturellement cruel.</i>	Page 5
<i>II^{me} Discours. De la loi du plus fort : elle régit tous les êtres vivans. L'homme dans l'état de nature est nécessairement chasseur ou pêcheur.</i>	25
<i>III^{me} Discours. De l'antropophagie.</i>	51
<i>De l'origine de la pitié.</i>	68
<i>De l'égoïsme.</i>	77
<i>Réflexions sur l'émulation, l'égoïsme, l'envie & la haine.</i>	82
<i>IV^{me} Discours. Sur l'origine de l'amour de la liberté, de l'égalité & de la justice.</i>	91
<i>Recherches sur l'origine de l'amour & de la vengeance.</i>	107
<i>V^{me} Discours. Du Courage.</i>	117
<i>VI^{me} Discours. Sur différentes passions, qui dérivent de la puissance que les hommes ont de se comparer.</i>	141
<i>VII^{me} Discours. La curiosité & l'ennui.</i>	163
<i>VIII^{me} Discours. L'amitié & l'amour.</i>	181
<i>IX^{me} Discours. La reconnoissance & l'ingratitude.</i>	195

<i>Xme Discours. La conscience & les remords.</i>	215
<i>XIme Discours. De la vertu.</i>	233
<i>XIIme Discours. L'espérance, la crainte & le désespoir.</i>	259
<i>XIIIme Discours. De la résignation, de l'origine du penchant que les hommes ont à croire au merveilleux, & de la consolation.</i>	277

FIN de la Table des Matieres.



E R R A T A.

PAGE 7, ligne 10 & 11, après ces mots *du malheureux agonisant*, mettez un point; & après ces mots, *pressé par la soif*, mettez une virgule.

Page 11, ligne 21, lisez, *elle est*.

Page 17, ligne 3 & *de la douleur*, lisez, *ou*.

Page 20, ligne 1, *par les pauvres*, lisez, *pour*.

Page 22, ligne 5, *leur sert*, lisez, *lui*.

Page 39, ligne 10, ajoutez *à l'alinéa 2^e*.

Page 38, ligne 5, *est fait pour*, lisez, *est destiné à*.

Page 98, ligne 4 de la note *du temps des Grecs*, lisez, *des Gracques*.

Page 110, ligne 21, *des gouvernemens*, lisez, *les gouvernemens*.

Page 116, ligne 1, effacez *que par la mort de l'agresseur*.

Page 119, ligne 23, page 120, ligne 3, *Hearme*, lisez, *Hearne*.

Page 128, ligne 14, *Larald*, lisez, *Harald*.

Page 146, ligne 4, *saupoudrer*, lisez, *soupoudrer*.

Page 163, ligne 13, *l'avertir*, lisez, *avertir*.

Page 166, ligne 10, il existe, ajoutez *encore*. Idem ligne 12, effacez *encore*. Idem ligne 18, effacez *le partage*, & lisez, *la compagne des unes*.

Page 169, ligne 12, *forment*, lisez *formant*.

Page 172, ligne 17, après *caractère*, ajoutez, &.

Page 173, ligne 12, *le*, lisez, *la*.

Page 189, ligne 21, *je te reste*, ajoutez, *toujours*.

Page 197, ligne 11, *tandis que*, ajoutez, *pour*.

Page 204, ligne 28, après *lui devient indifférente*, lisez, & *elle*.

Page 209, ligne 20, qu'à l'instant *que*, effacez *que*, & lisez, *à l'instant ou*.

Page 216, lisez & les sublimes combinaisons.

Page 217, ligne 22, à un premier pas, lisez, *à faire un premier pas*.

Page 237, ligne 13, *rapportons*, lisez, *rapportant*.

Page 238; ligne 5, *pitié*, lisez *piété*.



